DOSSIER STAR WARS, L'EXORCISTE, ALIEN, MAD MAX, KING KONG, INDIANA JONES, ZOMBIE, TERMINATOR, LES DENTS DE LA MER, CONAN, RAMBO... **REVUS PAR LES ITALIENS**

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

SAW

LE FILM QUI VA VOUS CLOUER À VOTRE SIÈGE !

BLADE : TRINITY ★ GINGER SNAPS 2 & 3 ★ DECOYS ★ THE EYE 2
THE GRUDGE ★ GHOST IN THE SHELL STAND ALONE COMPLEX
INTERVIEW CARRIÈRE LAMBERTO BAVA ★ OPÉRATION PEUR

HIGHLANDER®

LA SÉRIE TV
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD

22 ÉPISODES / 10 DVD
20 HEURES DE PROGRAMMES

SUPPLÉMENTS :
INTERVIEWS, BÊTISIER, MAKING OF...

COLLECTOR !
***L'ÉPÉE MINIATURE** (18 CM)*
DE DUNCAN MACLEOD
EN CADEAU DANS CHAQUE COFFRET

GRAND CONCOURS :
+ DE 300 LOTS : ***blousons, trench coats, casquettes...***

LE COFFRET COLLECTOR 10 DVD EN VENTE PARTOUT LE 7 DÉCEMBRE

GUERRE(S) NON DÉCLARÉE(S)

Le Mifed, c'est fini. En tout cas sous la forme qu'on lui connaissait jusque-là. Cela faisait déjà quelque temps qu'on nous l'annonçait, sans que personne ne veuille vraiment y croire, mais cette fois, ça y est, le plus vieux marché du film de l'Histoire, qui se tenait habituellement à Milan, a rendu son dernier souffle cette année, du 12 au 16 octobre, après une 71e édition désertée par les acheteurs et les vendeurs américains comme asiatiques (en gros, seuls les Européens étaient présents, et encore...). Les raisons de cet échec ? Certains, qui font preuve d'une mauvaise foi assez évidente, ont eu vite fait de mettre ça sur le dos de l'impérialisme américain, les organisateurs de l'AFM ayant annoncé à plusieurs reprises qu'ils souhaitaient décaler la manifestation de début mars à début novembre, soit en plein Mifed, avant tout pour ne plus avoir lieu seulement deux mois avant le Festival de Cannes. Depuis maintenant deux ans, une guerre, que certains considèrent comme sournoise, avait donc éclaté entre ces deux marchés du film concurrents. Et force est de constater que l'AFM, marché du film très puissant parce que regroupant un nombre considérable de participants, l'a emporté, puisqu'une deuxième édition 2004 vient de s'achever le 10 novembre dernier. Pour la plupart des sociétés présentes dans les trois différents marchés se déroulant chaque année, la disparition du Mifed n'était en fait qu'une mort annoncée des plus logiques. Selon le responsable (qui a préféré rester anonyme) d'une compagnie, et dont le témoignage revient dans la bouche de chacun : *« Le Mifed n'a cessé de se dégrader depuis que les organisateurs ont changé, il y a maintenant deux ans. Les nouveaux responsables en place ne connaissent et ne comprennent rien au cinéma. Ils ne sont intéressés que par l'argent. Chaque année, ils augmentaient considérablement les coûts d'inscription et d'achat de stands, sans pour autant écouter nos revendications, ce qui est inadmissible. Il n'y avait aucun retour ! Le Mifed était donc devenu un marché du film très coûteux malgré sa courte durée de quatre jours... De toute façon, nous avons toujours fait de meilleures affaires à l'AFM, qui est nettement mieux organisé. Ici, nous avons de vrais interlocuteurs en face de nous, qui prennent le temps de nous écouter et se démènent pour arranger tout le monde. ».* Mais les organisateurs du Mifed ne comptent pas en rester là. Ils ont d'ores et déjà annoncé que leur prochaine manifestation aurait lieu pendant le Festival de Venise, soit en plein mois d'août. Encore une bonne idée à mettre à leur actif, puisque le Mifed aura donc désormais lieu deux mois après Cannes et deux mois avant l'AFM. Et évidemment, plus rien pendant les six mois qui suivent. Bien vu les gars !

Une autre guerre qui fait rage actuellement est celle qui oppose les studios indépendants New Line Cinema, Miramax International et Lions Gate Films. Si New Line n'a actuellement plus grand chose à offrir à ses différents partenaires après s'être un peu trop reposé sur la trilogie **Le Seigneur des anneaux** sans pour autant penser au futur (en plus, ils viennent de flinguer la franchise **Blade**), et que **Cursed** et **Sin City** risquent fort de signer définitivement l'arrêt de mort de Dimension Films (la branche films de genre de Miramax), si l'on en croit les premiers échos recueillis à l'AFM, Lions Gate semble profiter de la situation pour s'imposer tranquillement. Et on ne s'étonne pas une seule seconde d'apprendre qu'ils commencent à intéresser certaines majors si l'on considère les sorties systématiquement rentables de leurs films et surtout celle de **Saw**, dont la campagne marketing très efficace a déjà permis au film de rapporter plus de 50 millions de dollars au box-office. Un succès loin d'être surprenant, puisque **Saw**, dont on vous propose de découvrir les premières images dans ce numéro, est un véritable électrochoc, « un ride » sinistre et sordide qui vous mène par le bout du nez du début jusqu'à la fin. Un film très malin qui vous déconcertera et vous prendra à contre-pied tout en faisant également figure de gros bras d'honneur au cinéma d'horreur hollywoodien actuel. Y'a pas à dire, ça fait vraiment du bien !

Damien GRANGER

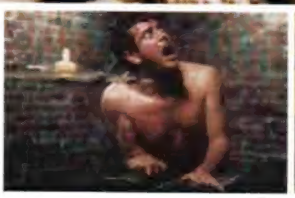
Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, Laurent Charbonnay, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Maël Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Xavier Fournier **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** American Cinéma International, American World Pictures, Lamberto Bava, Beez Entertainment, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Marquita Doassans, ED Distribution, Free Dolphin, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Golden Asia Network, Laura Gouadain, Imagination Worldwide, Rolfe Kanefsky, Christophe L., Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Bruno Maccarone, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Olivier Scamps, Alexandra Schamis, George Shamieh, Aude Thomas.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Opération Peur en DVD au prix de 14,90 € pour le pack dont 5,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 14,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles. Un encart d'abonnement est jeté dans l'édition sans DVD.

Imprimé en France/Printed in France

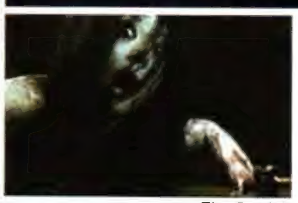
Dossier cinéma bis italien

SOMMAIRE 170



Saw

Blade : Trinity



The Grudge

36 SAW

Finie la rigolade ! Le craspec, le barré et le glauque reviennent de façon spectaculaire dans les films d'horreur contemporains, comme le démontre **Saw**, autre production au budget limité qui vient de faire un carton surprise aux États-Unis. Et qui de mieux placé que le craspec, le glauque et barré Arnaud Bordas (il se ronge les ongles, c'est dire !) pour nous en donner un petit aperçu avant la sortie française en salles prévue pour le 16 mars prochain ?

42 GINGER SNAPS 2 & 3

Le superbe film de loup-garou **Ginger Snaps** n'aura pas connu les vertus d'une sortie en salles propice à faire connaître ses qualités au grand public. Malheureusement, cela risque d'être également le cas pour **Ginger Snaps 2 & 3**, respectivement suite et préquelle de ce petit joyau méconnu. On aurait tort de ne pas en parler, et c'est pourquoi nous avons chargé Alexandre Bustillo et ses rouflaquettes en poils de cul de nous en dire deux mots.

46 DECOYS

Deux jeunes étudiants en rut découvrent que les nénettes de leur lycée ne sont pas tout à fait humaines et soudain, c'est le drame pour leurs quéquettes ! Bustillo, qui a bien connu les affres de la solitude masturbatoire au collège George A. Romero de Mantes-la-Jolie (il nous certifie que cet endroit existe !) avant de les tomber toutes (enfin, sa concierge d'abord), agit en tant qu'envoyé spécial pour nous convaincre de la véracité de cette intrigue. Ça donne à peu près ça : *« Je vous jure putain, hier, je me suis fait pépon' le schlong par une sorcière, c'était l'enfer ! »*. Ben dénonce-là aux réunions de copropriétaires mon gars !

48 THE EYE 2

Il est quand même fort ce Julien Sévéon ! Non seulement il a réussi à embobiner Bustillo et le petit Fausto pour qu'ils viennent s'entraîner dans sa salle de combat en exhibant juste un bout de muscle plat, mais en plus, il essaye de nous faire croire que **The Eye 2**, toujours conçu par les frères Pang, n'a rien à voir avec **The Eye**. Ouais, c'est ça, fous-toi de notre gueule coco, en attendant, c'est pas avec des crêpes Suzette que les Bretons vont obtenir leur indépendance. Hein ? Quoi ? Ça n'a vraiment rien à voir ? Ben merde alors...

50 BLADE : TRINITY

Contrairement à **Blade : Trinity**, on n'attendait pas spécialement grand-chose d'**Anacondas, Alien Vs. Predator** ou **Resident Evil 2**. Ce qui explique notre désarroi face aux nouvelles aventures du Daywalker, qui valent tout autant que les produits périmés cités plus haut. Pendant que Stéphane Moïssakis tente de s'expliquer l'échec évident du film en s'arrachant les poils de nez pour ne pas sombrer dans la folie, Xavier Fournier préfère encore se replonger dans les comics pour oublier le chagrin et nous offrir un compte rendu des exploits sur papier du majestueux chasseur de vampires noir.

56 THE GRUDGE

Avancé d'un bon mois dans les salles de notre contrée, **The Grudge** fait donc l'actualité de ce numéro. De quoi faire peur à notre chauve Yannick Dahan, qui n'a pu s'empêcher de sursauter à chaque apparition de fantômes japonais : *« Aaaah là, putaing, au plafond, des poils ! »*. Plus téméraire, Didier Allouch (c'est normal, il a une tignasse à toute épreuve) s'en est allé interviewer le réalisateur Takashi Shimizu, qui refait son propre film pour la troisième fois. Apparemment, c'est la bonne !

60 GHOST IN THE SHELL STAND ALONE COMPLEX

Toujours à la recherche du système le plus efficace pour nous rendre ses textes avant même qu'on le lance dessus, Julien Dupuy a décidé de ne pas perdre de temps et de prendre son PC portable quand il va faire son gros popo. Résultat, son texte sur la série ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex***, il l'a fait en deux heures, même si dans un élan de panique enivrante, il a tenté de sauver ses renvois sur le disque dur tout en nettoyant son écran avec du PQ. En tout cas, c'est lui qui le dit : *« Moi, ça me fait pas chier d'écrire sur la japanime, j'aime bien... »*.

64 DOSSIER CINÉMA BIS ITALIEN

« Dis Tonton Toullec, c'est quoi le Bis Italien ? » À cette simple question, notre sémillant Marc nous répond par douze pages mastoques remplies à craquer de requins en plastique, de terrains vagues romains photogéniques, de costumes de singes aux poils soyeux et autres tronches burinées, qui ne sont pas des effets spéciaux, mais qui en ont l'air... Mazette, ça c'est du dossier dis donc !

78 CARRIÈRE LAMBERTO BAVA

Et parce qu'on en fait jamais trop, Lamberto Bava squatte nos pages par la bienveillance de Gilles Esposito, qui n'aime pas laisser Marc en rade, surtout quand il s'agit de brosser la carrière pas très fameuse d'un des plus prolifiques bisseux des années 80. Alors Lamberto, ça te fait quoi quand ton remake du **Masque du démon** passe trois fois par semaine sur Téva ?

87 AFM 2004

Bon les Ritals, Damien Granger il en a plein le cul. Décidé à soutenir l'American Film Market au détriment du Marché du Film de Milan, notre rédac' chef s'est rendu, la main tendue sur le front, à Los Angeles, avec la ferme intention de bouffer des kilomètres de direct-to-video pour trouver des perles rares. Un vrai patriote le gars, et en plus, la pêche a apparemment été fructueuse !

112 FILM DÉCRYPTÉ : OPÉRATION PEUR

Et pour finir l'année, rien de tel qu'un bon Mario Bava entre la dinde et la bûche ! Le fin gourmet Marc Toullec nous remet donc en tête la genèse d' **Opération Peur** avant même qu'on ait le temps de poser le DVD (qui accompagne ce magazine, ô événement !) dans le lecteur ! Ben en même temps, on le comprend, il lui reste encore deux bouteilles de champagne à vider...

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
22 Dans les griffes du cinéphage
30 Avis chiffrés
32 Abonnement
91 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces

SFR MUSIC. NE QUITTEZ PLUS JAMAIS VOTRE IDOLE.
JIMMY
LONDRES 68
vodafone live!
Tout sur vos stars préférées : mini-sites, sonneries Hypersound®, mini-clips, karaokés, images…
SFR
PARLONS MIEUX. PARLONS MOBILE.
www.sfr.fr
Sous réserve de mobile compatible. Conditions et tarifs en point de vente.

COURRIER DES LECTEURS

CE MOIS-CI, LES LECTEURS SONT PLEIN D'AMOUR POUR LEUR MAD ADORÉ MAIS TOUTEFOIS AVEC TOUJOURS UNE PETITE NOTE DE MÉCONTENTEMENT À LA CLÉ. ALORS DÉSORMAIS, C'EST BIEN SIMPLE, Y'EN A MARRE, ON NE PUBLIERA QUE LES LETTRES DE FÉLICITATIONS ET D'ENCOURAGEMENTS. LA MOINDRE PETITE CRITIQUE DE TRAVERS PARTIRA DIRECTEMENT À LA POUBELLE. VOILÀ ! ...BOH ÇA VA, SI ON PEUT PLUS DÉCONNER...

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

SÉVÈRES

Cher Mad Movies,
J'ai 20 ans et je vous lis depuis l'année 2000. J'ai tout de suite accroché à la façon dont vous rédigez vos critiques. Vous n'hésitez pas à montrer votre mécontentement envers certains films, ainsi que votre enthousiasme pour d'autres (même si je ne suis pas toujours d'accord). Mais ces derniers temps, je vous trouve sans pitié avec certaines productions.
Tout d'abord **Resident Evil : Apocalypse**. Il n'a certes pas la dimension du jeu vidéo, mais c'est au final un sacré film d'action où l'on ne s'ennuie pas une seule seconde. Certaines scènes sont même très efficaces, même si on était en droit d'attendre un film bien flippant.
Le deuxième film victime de vos chroniqueurs est **Alien Vs. Predator**. Les effets digitaux sont trop nombreux et la mythologie des deux franchises est mise à rude épreuve, mais le scénario tient néanmoins la route et il est largement supérieur à celui de **Freddy contre Jason**. La réalisation est honnête, Paul W.S. Anderson s'en sortant très bien dans cet exercice délicat, et contrairement à votre critique, aucun couloir soporifique n'est présent dans le film.
Le dernier film est **Anacondas : à la poursuite...** *(du fric ?)*. C'est vrai que les serpents sont moins présents que dans d'autres productions, mais il reste un film d'aventure honnête et plaisant à suivre. L'intérêt de **Lake Placid** n'était pas non plus dans les attaques du crocodile...
Je me demande si vous n'auriez pas vu ces films avec des préjugés vous empêchant de les apprécier à leur juste valeur (ou alors vous êtes très exigeants). J'espère ne pas être le seul à avoir aimé ces trois films. Malgré cela, ne changez pas votre façon de faire car je partage aussi certains de vos coups de cœur (**Jeepers Creepers 1** et **2**, **Collateral**, **Haute tension**, **Massacre à la tronçonneuse**) et la plupart de vos coups de gueule (l'humour trop présent dans les films d'horreur, même si j'adore les **Scream**). Continuez à transmettre votre passion pour le fantastique avec ce début d'année 2005 prometteur (**Seed of Chucky**, **The Grudge**...). Je vous adore.

Rémi Julien (Gap)

Ben écoute, nous, on trouve plutôt que ce sont les réalisateurs de ces films qui ne sont pas très exigeants avec eux-même. En plus, là où tu tapes très fort avec ta lettre, c'est que tu cites quand même les trois films qui représentent, selon nous, les plus grosses arnaques de cette fin d'année (auxquelles s'ajoute d'ailleurs **Blade : Trinity**). *Quant aux préjugés, je peux t'assurer que certaines personnes ici attendaient ces films de pied ferme, et qu'ils auraient bien aimé prendre autant de plaisir que toi... Enfin, il y a eu suffisamment de bons films cette année pour pouvoir trouver son compte ailleurs...*

VAS-Y FRANCO

Cher Mad Movies,
Alors comme cela, votre lectorat serait mou de la plume ! Serait-ce pour cette raison que vous avez décidé de sortir vos fans de la torpeur en proposant coup sur coup trois films de Jesus Franco avec votre magazine ? Parce qu'à mon avis, la triplette **Orlof/Von Klaus/Jekyll** n'a pas dû laisser grand monde indifférent.
En ce qui me concerne, j'avoue avoir été comblé par votre audace, et je me suis même rué chez mon buraliste pour acheter le pack spécial morts-vivants concocté par vos soins (**L'Abîme...**, **Une Vierge...**, **Le Lac...**), soit deux Franco et demi et une moitié de Rollin qui se fait d'ailleurs sérieusement allumer par ce cher Jesus dans l'une des nombreuses interviews que vous lui avez consacré (cinq au total, chapeau Messieurs).
Bref, vous avez pris des risques en misant sur un personnage qui a été violemment décrié durant plusieurs décennies et qui commence tout juste à être réhabilité (un peu comme Brigitte Fontaine dans la chanson, si vous me permettez cette comparaison). Mon seul reproche concerne la version proposée du **Sadique Baron Von Klaus**. Le commentaire de Marc Toullec suggère que nous avons droit à la version intégrale, mais en fait, la fameuse scène de torture à laquelle vous faites allusion ne figure pas dans le DVD.
Bon, je vous pardonne...
Amicalement,

Philippe Chouvel (Cusset)

On savait d'avance que la sortie en DVD des films de Jess Franco ne ferait pas forcément l'unanimité, mais ce n'est bien évidemment pas la première fois que cela arrive depuis que nous avons lancé la formule. Le plus important pour nous reste encore de proposer des titres pas forcément connus de nos lecteurs, afin qu'ils puissent les découvrir s'ils le souhaitent. Maintenant, rassurez-vous, on ne risque pas de leur passer un concert de Brigitte Fontaine en DVD...

CARNET ROSE

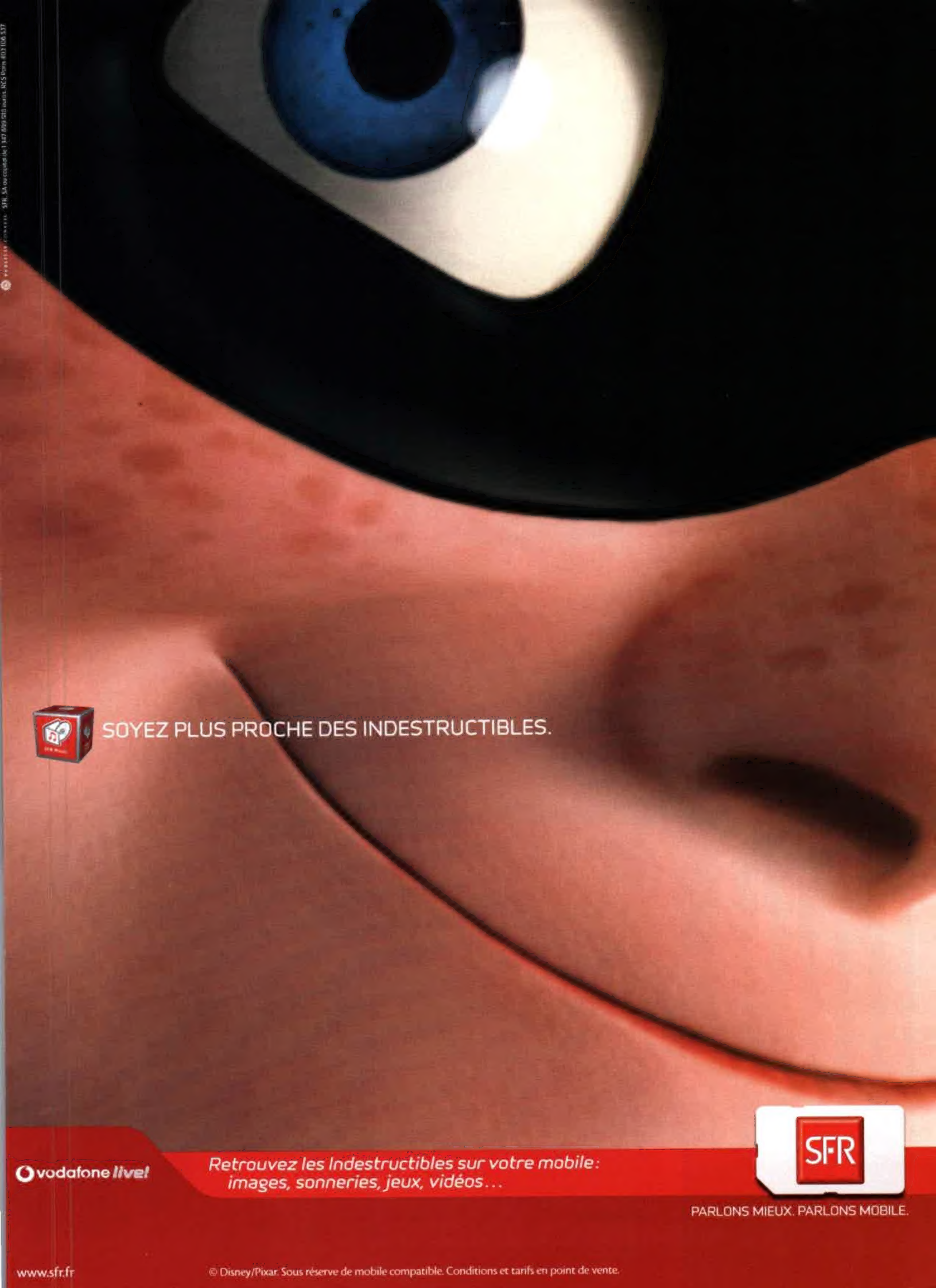
Notre bien-aimé lecteur Benjamin Cochet (alias Kookaburra sur les forums du site Internet Mad-Movies) nous annonce que sa fille Emma est née le 9 novembre dernier, et qu'elle a déjà eu le bon goût de se mettre à la lecture de Mad Movies. Il ne lui reste plus maintenant qu'à se plonger dans la lecture des 168 numéros précédents pour pouvoir se rebeller très vite contre les goûts de son papa, grand fan de George Lucas devant l'éternel. Allez Emma, on t'attend, la résistance a besoin de toi !

+ DE LATEX !

Cher Mad,
J'ai lu dans le courrier des lecteurs que vous manquiez de lettres. C'est donc avec plaisir que je vous écris. J'ai une pile énorme constituée des anciens numéros de ce magazine exceptionnel qu'est Mad Movies. Je l'achète régulièrement depuis la Fac (c'est-à-dire il y a pas mal d'années) : que de bons souvenirs (même dans les pires moments, je l'ai toujours eu sous la main pour me remonter le moral). Ahhh... Quand j'allais l'acheter pour ensuite me délecter de ses articles passionnants et en discuter avec les copains de la cité U. Ahhh... cet humour fracassant toujours présent : quelles poilades (merci JPP !!!) ! Mais les critiques ou les études de film étaient (et sont toujours) constructives. Mad n'a rien perdu de ses qualités. Je m'aperçois en le lisant aujourd'hui qu'il a grossi le rang de ses fidèles lecteurs (de plus en plus nombreux je pense, et c'est tant mieux) mais s'est peut-être éloigné de ses lecteurs. En effet, dans les anciens numéros, on pouvait découvrir de nombreuses lettres de lecteurs, des photos de créations originales, mais aussi des techniques de fabrication pour faire de fausses cicatrices à partir de latex, des articles sur des maquilleurs peu connus (mais importants dans l'industrie du cinéma de genre)... Il y a bien le site Internet de Mad qui rattrape le coup (et qui est par ailleurs excellent)... Peut-être que je me trompe, mais ce lien privilégié qui liait fortement Mad à ses lecteurs est en péril. Plus proche de nous mon Mad ! Mad a quand même pris de la bouteille avec ses articles toujours intéressants. Ah, j'oubliais : géniale l'idée du DVD, tous les mois un super film, j'en reviens pas (sauf pour **Rawhead Rex** !). Bises,

Simon Azzuro (Avignon)

On ne reçoit plus vraiment de créations originales de la part des lecteurs, que l'on publierait volontiers (à condition qu'il ne s'agisse pas uniquement d'un bout de steak haché collé sur un visage), et franchement, on se demande en quoi cela nous éloigne de notre lectorat. Ceci étant dit, tu relances un débat intéressant, parce que c'est vrai qu'on aimerait pouvoir publier des photos de petits jeunes inventifs qui aiment les monstres, la tripaille et le latex ! (un peu comme Dupuy quoi...)


SOYEZ PLUS PROCHE DES INDESTRUCTIBLES.
vodafone live!
Retrouvez les Indestructibles sur votre mobile :
images, sonneries, jeux, vidéos...
SFR
PARLONS MIEUX. PARLONS MOBILE.
www.sfr.fr
© Disney/Pixar. Sous réserve de mobile compatible. Conditions et tarifs en point de vente.

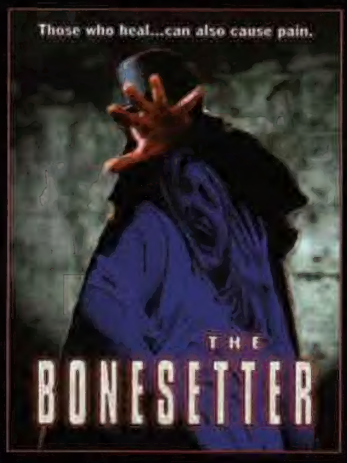
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Écrit et réalisé par Kevin Kangas (**Hunting Humans**), Fear of Clowns, comme son titre l'indique, s'intéresse au cas de Lynn (Jacky Reres), une artiste-peintre clownophobe. Et comme le script est plutôt bien foutu, v'là t'y pas qu'un clown psychopathe tout droit sorti de l'une de ses toiles (Mark Lassise, **Vampire Sisters**) se met à traquer la belle (ou la moche parce qu'on ne sait pas à quoi elle ressemble Jacky Reres).
Bon, tout ça à l'air bien cheap, mais deux citations dénichées dans le générique nous font penser que **Fear of Clowns** pourrait bien être un petit Z des plus fendards: « *Alfred Hitchcock, tu ne me connais pas, j'adore tes films, appelle-moi.* ». Ou encore: « *Aucun animal n'a été blessé sur le tournage. On aurait aimé en dire autant pour les enfants.* ». Perso j'adore, j'adhère.

■ **What Ever Happened to Alice?** Ben, j'en sais rien moi, faudrait le demander à la newbie Linda Larson qui, en plus du script, signe la réalisation et s'offre le rôle principal de ce film. Déchirée entre le Bien et le Mal (rien que là, on se dit que Linda ne s'est pas foulée), l'esprit de la jeune Alice s'amuse à tourmenter la belle Rebecca, une drôlesse qui se verra à son tour tiraillée entre amour et mort. Est-ce le fantôme de la petite fille le vrai responsable de tout ce marasme ou est-ce la raison de Rebecca qui se fait gentiment la malle? Est-ce que John Kerry a remporté les élections? Ah là, Allouch nous dit que non (faut bien qu'il serve à quelque chose notre correspondant ricain. Four more years!). Pour en savoir un peu plus, il faudrait « questionner » Becca Gardner (**Unfinished Life**) et Carl Darchuck (**Maniacal**), deux kamikazes répondant présent au générique de ce petit thriller. Qu'on prépare le sérum de vérité!

■ Distribué par Temple Vidéo (**Hell Asylum**, **Midnight Skater**), The Bonesetter se penche sur le cas d'un tueur en série (spécialisé dans les enfants) massacré par la populace en furie, au siècle dernier. De nos jours, une jeune mère célibataire est persuadée que le « bonhomme de sept heure » (devenu le « bonesetter ») a repris du service.



ASSAULT ON PRECINCT 13
T'AS PAS UN CLOPE?

Mis en stand by le temps d'oublier **Nid de guêpes**, le remake d'**Assaut** de Jean-François Richet prend enfin son envol au Canada. Fort d'un script signé par James DeMonaco (en charge d'écrire la version ciné du jeu **Driver**) et approuvé par Big John himself, Richet peut donc se plonger en toute quiétude dans ce nouvel enfer urbain où une meute de voyous assiège un commissariat afin d'y éliminer des témoins gênants, contraignant ainsi l'officier de police Jake Roenick (Ethan Hawke) à s'allier à Marion Bishop (Laurence Fishburne reprend le rôle autrefois tenu par Austin Stoker), l'ennemi public numéro un. Très convaincant lorsqu'il s'agit de filmer la violence à l'état brut (revoir l'incroyable émeute finale de **Ma 6T va crack-er** pour s'en convaincre), Richet pourrait bien créer la surprise avec cette relecture du classique de 1976, où se bousculent Maria Bello (**Fenêtre secrète**), Gabriel Byrne (**La Fin des temps**), John Leguizamo (**Spawn**) et l'inénarrable Ja Rule (**Scary Movie 3**). Va-t-il faire aussi fort que Carpenter et dégommer des gamines de dix ans? Wait and see...

Alexandre BUSTILLO

est de nouveau derrière les multiples disparitions d'enfants signalées dans la région. Modeste production canadienne (10000 dollars) réalisée par Brett Kelly (**Good Dog, Dead Dog**), **The Bonesetter** va devoir batailler ferme pour se distinguer de la concurrence, malgré un caméo de l'omniprésent Lloyd Kaufman, venu ici interpréter le Maire de la ville. Tiens, Kaufman politicien, ce n'est pas une mauvaise idée ça… Hé Lloyd, tu fais quoi dans quatre ans?

■ Vice-président de la boîte d'effets spéciaux Introvision (**Outland**, **Darkman**, **Le Fugitif**, **Pédale dure**, je ne suis pas trop sûr pour le dernier…), William Mesa est aussi un réalisateur qui nous avait bien fait marrer avec **ADN**, un craignos monster movie avec Dacascos. Apparemment, ça rigole moins dans **The Black Gate**, son nouveau film, un thriller ésotérique très inspiré de Polanski écrit par John G. Jones (**Amityville 4**) et Victoria Parker (**The Darkening**). Propriétaire d'une auberge sur la côte californienne, Rebecca Lacey (Rebecca Kyle Downs, elle aussi à l'affiche de **The Darkening**) voit son quotidien bouleversé par l'arrivée d'un certain Scott Griffin (Jeff Rector, **Killer Instinct**, **Scarecrow Gone Wild**), un homme doté de pouvoirs psychiques

Nouveau venu dans le genre, Philip Adrian Booth compte bien se faire rapidement un nom avec pas moins de deux films très intrigants. Le premier, c'est **Death Tunnel**. Basé sur l'histoire vraie d'un hôpital du Kentucky où des centaines de personnes décédèrent en 1910 suite à la maladie de la « plaque blanche », **Death Tunnel** s'intéresse à la destinée de 5 jeunes filles, chacune perdue à un étage de l'hôpital hanté. Parrainées pour l'occasion par Steffany Huckaby (**Scarecrow Gone Wild**) et Melanie Lewis (**Starsky et Hutch**), les débutantes Annie Burgstede, Kristin Novak et Yolanda Pecoraro passent l'arme à gauche, sous la tutelle avisée du maquilleur Ron Karkoska (**Dead n' Rotting, 2001 Maniacs**). Décrit par son géniteur comme un croisement entre **L'Échelle de Jacob** et **Délivrance** (c'est toujours mieux qu'un crossover entre **Fanfan la tulipe** et **T'aime**), **Shadowbox**, son deuxième film, se déroule principalement dans un asile où est interné un certain Ian Willows (Timothy Depreist, **Vampire Clan**), terrorisé par tout et n'importe quoi (« *Au secours, une chaise!!* ») depuis le suicide de ses parents. Mais Ian pourrait bien trouver quelques réponses à ses angoisses dans l'étrange boîte qui vient d'apparaître au beau milieu des Appalaches, servant aux Indiens, selon le folklore local, à enfermer leurs enfants afin qu'ils affrontent leurs propres démons. Espérons que ce soit aussi excitant que le script le laisse présager…

persuadé que la bâtisse recèle dans ses fondations la porte noire, une brèche débouchant directement sur l'Enfer! On flippe…

■ Sous couvert de sa boîte de production Extreme Entertainment, Todd Sheets réalise des films d'horreur depuis des années: **Zombie Rampage**, **Goblin**, **Biker Babes from Beyond the Grave**, **Prehistoric Bimbos in Armageddon City**, **Chainsaw Tales**, et une trilogie baptisée **Zombie Bloodbath**, tournée entre 1993 et 2000, aujourd'hui héritière d'un nouveau volet financé par des mécènes italiens et allemands. Bénéficiant d'un budget équivalent à ceux des trois autres épisodes réunis, **Zombie Bloodbath** version 2005 (tournage prévu en juin prochain) est un peu le film-somme de la carrière de Todd Sheets, qui souhaite en faire une œuvre gore, drôle et sans concession. Si l'histoire et le casting sont pour l'instant gardés secret, nous sommes en mesure d'affirmer (ben ouais mon pote, investigation!) que les SFX seront à l'ancienne (« *Pas de cartoon numérique à la* **Van Helsing** » dixit Todd) et que le score sera

confié au Japonais Toshi Hirawka. Monsieur Sheets, va falloir s'accrocher pour faire mieux que **Shaun of the Dead**.

■ On vous parlait déjà dans le numéro 168 (de Mad hein, pas de Télé 7 Jours!) de la boulimie filmique contractée par Brian Yuzna. Nous revenons dessus aujourd'hui avec de nouvelles infos sur son nouveau film toujours estampillé Fantastic Factory: **Beneath Still Waters**. Écrit par Matthew Costello (scénariste de jeux vidéo, dont le monstrueux **Doom 3**), le successeur de **Rottweiler** nous rappelle les meilleures scènes chocs du sous-esti-

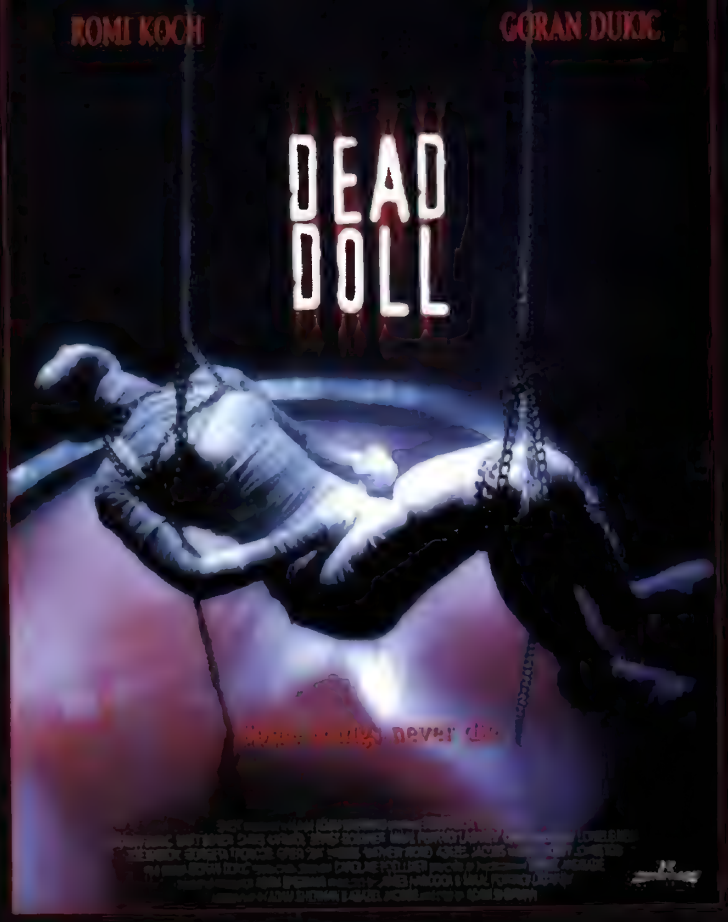
ZOMBI ATTACK
RETURN OF THE LIVING DEAD 4: NECROPOLIS ET RETURN OF THE LIVING DEAD 5: RAVE FROM THE GRAVE

DANS LES LIMBES DEPUIS 1993, LA SAGA DU **RETOUR DES MORTS-VIVANTS**, INITIÉE PAR DAN O'BANNON, RESSUSCITE AUJOURD'HUI AVEC PAS MOINS DE DEUX NOUVEAUX CHAPITRES AUSSI PROMETTEURS QUE SAIGNANTS. LES VÉGÉTARIENS SONT DONC PRIÉS D'ATTENDRE DANS LE COULOIR...

Un temps envisagé pour Tobe Hooper, **Return of the Living Dead 4** et **5** échouent finalement dans les bras du plutôt doué Ellory Elkayem. Après **Eclosion** (une très convaincante invasion de cafards) et **Arac Attack** (hommage réussi aux B-movies d'antan), Elkayem s'envole pour la Roumanie afin de réaliser les deux films à la suite, avec le même casting et la même équipe technique. **Return of the Living Dead 4: Necropolis** s'ouvre sur un accident de moto, celui du jeune Zeke, qui se verra ensuite enlevé de son lit d'hôpital pour être conduit de force dans les locaux de la société Hybra-Tech. Sans nouvelle de lui, ses potes s'introduisent de nuit dans la société pour y découvrir l'impensable. Dans la grande tradition d'Umbrella, la PME s'amuse à créer des super-soldats à partir de cadavres fraîchement ressuscités. La suite, on la connaît tous par cœur, mais le bagout d'Elkayem et les SFX de Gary J. Tunnicliffe (**L'Exorciste - au commencement**, **Blade**, **Hellraiser 6** et **7**) devraient jouer en la faveur de cette séquelle traversée par des zombies colossaux armés de gatlings (merci Nemesis).

À peine se sont-ils échappés des griffes de ces ordures, tous les acteurs (dont Peter Coyote, quand même) se retrouvent dans **Return of the Living Dead 5: Rave from the Grave**. Là, on semble s'éloigner de **Resident Evil** pour se rapprocher un peu plus de **House of the Dead**. Après la découverte d'une mystérieuse drogue baptisée Z, revendue par un dealer peu scrupuleux, tous les fêtards d'une rave-party se transforment en zombies affamés. Ces petits connards de drogués n'ont peut-être que ce qu'ils méritent, mais cela ne les empêchent pas de vouloir bouffer tous les survivants de **Return...** 4, dégoûtés d'avoir la poisse à ce point. Bon, il ne nous reste plus qu'à gentiment patienter jusqu'à la sortie en France de ces deux futurs classiques du gore. C'est en tout cas ce que prétend Granger, qui ne s'est toujours pas remis des teasers qu'il a vus à l'AFM.

Alexandre BUSTILLO



mé **Prémonitions** de Neil Jordan. Deux gamins décident de visiter une dernière fois la ville de leur enfance, désertée de toute vie et prête à être engloutie par un lac artificiel. Et ça les mômes vont vite le comprendre lorsque les eaux seront lâchées. Au secours, je ne sais pas na... Gloub!!!! 50 ans plus tard, un couple prenant

un p'tit bain de minuit sera le premier témoin d'une étrange malédiction surgissant tout droit des profondeurs. Même si son histoire est des plus énigmatiques, le premier mystère de **Beneath Still Waters** reste son casting (Johnny Weissmuller... Piff, n'importe quoi Bordas!), totalement inconnu pour l'instant...

■ Stephanie Beaton est une sacrée nana. Lorsqu'elle ne fait pas l'actrice dans une plâtrée de Z vertigineux (**Zombie Ninja**, **Bikini Planet**, **The Crawling Brain**, **Bloodgnome**), elle passe derrière la caméra pour en réaliser carrément trois d'un coup: **Tales from the Grave**, **Bloody Bender's Return** et ce Evil in the Bayou. Ancien flic reconverti en privé minable, Jack Le Claire (Paul Zanone, également scénariste) écume les rues poisseuses de la Nouvelle-Orléans en quête d'une affaire ou d'une bonne bouteille. C'est donc la première option qui se présentera à lui avec la disparition d'une jeune femme dans les bayous avoisinants. Parti à sa recherche, Le Claire va rapidement se trouver mêlé à une sombre histoire de rituels vaudous et sataniques. Monais, t'as beau être mignonne Stéph', mais ton film, il ressemble quand même méchamment à **Angel Heart**. Ah, t'es dedans ? Dans le rôle du Diable ? Et topless en plus ? Bof, finalement, c'est pas si terrible que ça **Angel Heart**...

■ Apparente démarcation de **May** et de **Love Object**, Dead Doll a semble-t-il toutes les cartes en main pour se faire remarquer dans les festivals du monde entier. Écrit par Azazel

Flashes

● Toujours honteusement médit en France, l'excellent **Bubba Ho-Tep** de ce bon vieux Don Coscarelli (la série **Phantasm**) va connaître une suite intitulée **Bubba Nosferatu: Curse of the She Vampires**. Retour en force donc pour un Coscarelli apparemment de plus en plus inspiré.

● Après un premier jet rédigé par le tandem Mike Werb/Michael Colleary (**Volte/Face**) puis refusé par la Paramount, l'histoire de ce **Simetierre** nouveau cru vient d'être confiée au jeune Dave Kajganich, un scénariste qui a le vent en poupe puisque à la barre de deux autres remakes : **L'Invasion des profanateurs de sépulture** et **L'Enfant du Diable**.

● Lorsqu'il aura fini de faire le mariole avec The Rock sur **Spy Hunter**, il est fortement question que John Woo réalise une nouvelle version live des **Maîtres de l'Univers**. Va-t-il décongeler Dolph Lundgren pour l'occasion ?

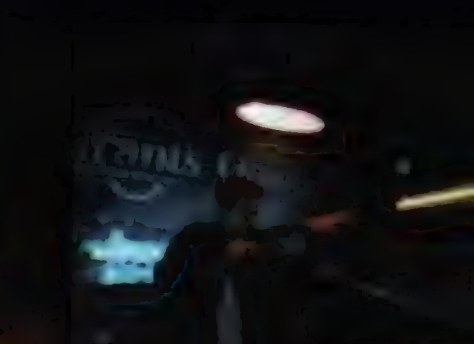
● Le second volet étant directement entré dans les annales de la purge, on n'est pas pressé de vous avertir que **Cube Zero** (une préquelle donc) vient d'être tournée sous la direction du producteur Ernie Barbarash (**American Psycho 1** et **2**).

● **Kill Bill Volume 3** by Takashi Miike ? Presque, puisque Tarantino vient de céder au réalisateur nippon les droits d'exploitation concernant l'histoire non utilisée de la sœur de Go-Go Yubari. Comme disait l'autre, qui vivra verra... (même si pour Sévéon, c'est déjà du 6/6 direct ! Sacré Julien !)

BOOGEYMAN
NUITS DE TERREUR

Rassuré par les faramineuses recettes du remake de **The Grudge**, Sam Raimi peut donc sereinement enchaîner sur les autres projets de Ghost House Pictures, sa boîte de production toute fraîche. Le prochain à sortir de cette toute nouvelle usine à trouille (et qui débarquera directos en salles, succès de **The Grudge** oblige) est le bien-nommé **Boogeyman**, écrit par Eric Kripke (la série ***Tarzan*** avec Travis Fimmel) et Stile Whites (la série ***Da Boom Crew***), et réalisé par Stephen T. Kay (**Get Carter**). Si son script peut paraître un poil convenu aujourd'hui (traumatisé dans son enfance par des ombres tapies dans sa chambre, un jeune homme retourne dans sa ville natale pour y affronter ses démons, soit un pitch identique à celui du film de Jonathan Liebesman), **Boogeyman** devrait s'en sortir grâce à un budget plutôt confortable (20 millions de dollars), un casting bien senti (le bon Barry Watson en tête, déjà vu dans **Mrs. Tingle**), et un score signé par le spécialiste Joseph LoDuca (**Evil Dead**, **Le Pacte des loups**). Tout ça devrait nous faire gentiment patienter jusqu'au plat de résistance : **30 jours de nuits** et ses vampires exilés en Alaska durant l'hiver polaire pour profiter de l'obscurité. Les salopards...

Alexandre BUSTILLO



DES HOMMES D'AMBITIONS. À PROPOS D'EL DERECHAZO ET DE 4/16 PROD.

4/16 PROD. DERRIÈRE CE NOM, SE CACHE UNE POIGNÉE DE FANBOYS : JULIEN LACOMBE ET PASCAL SID ACCOMPAGNÉS DE RICHARD RIFFAUD, PATRICK VO, ENRICO HORN ET EMMANUEL LANZI, TOUS BIEN DÉCIDÉS À PROPOSER UN CINÉMA DE GENRE DE QUALITÉ, NOVATEUR ET AMBITIEUX. AVEC LES ANNÉES (ET BEAUCOUP DE TRAVAIL), 4/16 EST PROGRESSIVEMENT DEVENUE UNE STRUCTURE À PART ENTIÈRE QUI SE FIXE TOUJOURS LES MÊMES OBJECTIFS. DÉJÀ REMARQUÉS GRÂCE À **HK** ET BIENTÔT **6 HOURS**, DEUX HOMMAGES AUX FILMS D'ARTS MARTIAUX N'AYANT RIEN À ENVIER AUX PRODUCTIONS DE L'ARCHIPEL, CES JEUNES RÉALISATEURS, QUI VÉNÈRENT MCTIERNAN, RIDLEY SCOTT, STEVEN SPIELBERG ET TSUI HARK, REVIENNENT SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE AVEC UN NOUVEAU COURT-MÉTRAGE : **EL DERECHAZO**, UN WESTERN SPAGHETTI TOURNÉ À ALMERIA ET EN 35 MM CINEMASCOPE. RIEN QUE ÇA ! COMME LE RÉSULTAT NOUS A PLUTÔT IMPRESSIONNÉ À LA RÉDACTION, UNE INTERVIEW DES DEUX DESPERADOS, QUI RAMÈNENT ENFIN DU SANG NEUF (ET BOUILLONNANT !) AU SEIN D'UN CINÉMA DE GENRE FRANÇAIS MORIBOND, SEMBLAIT DE RIGUEUR. LA PAROLE EST À VOUS, HOMBRES !

HK vous a permis de montrer que vous saviez filmer l'action avec beaucoup d'énergie. Désormais, la nouvelle étape est de raconter une histoire, de travailler sur la narration ?

P.S. : Oui, on essaie désormais de mettre plus en avant l'histoire et les personnages, afin d'étoffer le récit sans pour autant ennuyer le spectateur.

J.L. : Sur **HK**, on s'est fait plaisir avec la caméra, mais l'histoire ne raconte pas grand-chose. On ne veut plus que nos films soient creux, et un film comme **HK** est creux. Avec Pascal, on s'est concentrés avant tout sur la réalisation, sur le côté technique de la caméra jusqu'à ce qu'on maîtrise un tant soit peu la bête. Et même si on a évidemment encore beaucoup à apprendre, il est temps pour nous de soigner la narration de nos films et de développer des thématiques qui nous tiennent à cœur.

L'idée que vous vous faites du genre est résolument sérieuse. Vous n'aimez pas trop le second degré...

J.L. : On ne supporte pas les gens qui font du genre au second degré. Leone le prenait au sérieux. Ça c'était justement intéressant ! Pour réhabiliter le genre, il faut l'aborder sérieusement, faire du second degré, c'est le tuer.

Les premières images d'*Avant l'aube*, votre nouveau projet, confirment vos ambitions : faire un film de zombies qui fait vraiment peur, avec un scénario très travaillé.

P.S. : On ne prétend pas forcément y parvenir. Les Américains ont la capacité de mettre l'argent là où il faut, et ce n'est pas pour rien qu'ils achètent des scénarios à coups de millions de dollars. Dino de Laurentiis a dit : *« Avec un très bon scénario, on prend n'importe quel réalisateur et on obtient un bon film alors qu'avec un mauvais scénario et un bon réalisateur, on obtient toujours un mauvais film. »*. Tu es obligé de te baser sur un scénario. En France, personne n'est capable d'écrire un très bon script.

J.L. : La France est quand même le troisième producteur cinématographique mondial, mais si tu regardes objectivement les scénarios produits ces 5 dernières années par exemple, tu auras du mal à en trouver un qui soit du niveau des meilleurs films américains.

P.S. : En tout cas, pas dans le style que l'on recherche.

J.L. : Les artistes des années 60 s'appuyaient sur des scénaristes de génie ! Y a-t-il un scénariste de la trempe de Michel Audiard aujourd'hui en France ?

P.S. : On reconnaissait son style immédiatement. Ça n'existe plus aujourd'hui...

J.L. : Il y a des scénaristes américains à la patte immédiatement identifiable. Shane Black par exemple. Pour nous, cet homme est un génie !

Trouvez-vous que la production française est toujours aussi timide en ce qui concerne le genre ?

P.S. : Souvent quand tu as un vrai projet, le producteur te répond : *« Mais pourquoi voulez-vous faire ça ?! Laissez faire les Américains, ils sont meilleurs que nous ! »*. C'est faux. Les Américains ne font pas mieux, c'est juste que nous ne mettons pas tout en œuvre pour faire aussi bien qu'eux.

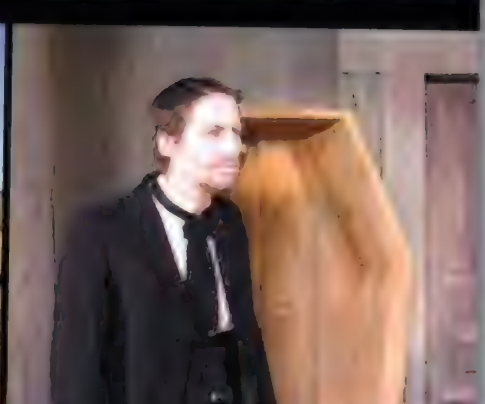
J.L. : C'est un complexe d'infériorité ridicule, c'est comme si les Américains s'étaient dit dès l'invention du cinéma : *« Les Européens en sont les inventeurs, ça ne sert à rien de s'y mettre ! »*.

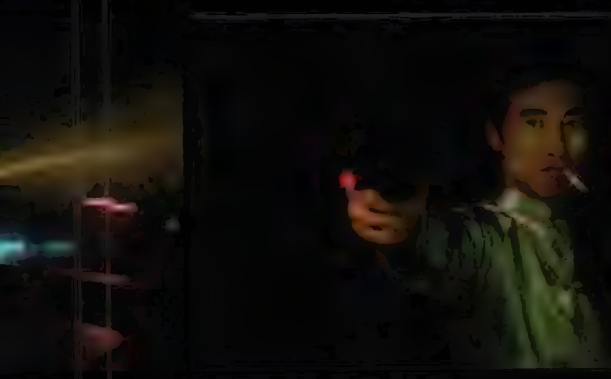
P.S. : Personne n'a dit aux Asiatiques d'arrêter de faire des films d'action sous prétexte que les Américains disposent d'une plus grosse logistique en termes de production. Le plus important, c'est le travail que l'on effectue avec la caméra. Pourquoi la France n'aurait-elle pas le droit de faire SES gros films d'action ?! On aime autant Cimino que Tsui Hark, Cameron que Verhoeven, Spielberg que Leone. Ce dernier, qui était italien, a bien réinventé le western en tournant **Pour une poignée de dollars** en Espagne !

Ce qui nous amène à* El Derechazo. *Comment le projet s'est-il concrétisé ?

P.S. : Un membre de l'équipe de **6 Hours** a parlé de nous à la boîte de production. On les a rencontrés, on a eu 6 mois pour faire les story-boards et le tournage commençait juste après. Ça s'est fait très simplement.

J.L. : Là où on a eu de la chance, c'est que les producteurs avaient une vision quasiment identique à la nôtre, ils ont été bercés par le western spaghetti, tout comme nous. C'était vraiment le projet dont nous rêvions. Si on nous proposait un long-métrage, on signerait tout de suite.





Les images sont très belles, les extérieurs notamment...

P.S.: Alméria est un lieu tellement chargé d'histoire... On ne pouvait pas se permettre de bâcler le travail.

J.L.: On a vraiment essayé de soigner la photographie et le cadre. Ça n'a pas été toujours facile et parfois on était vraiment crevés. Mais un régime de deux semaines à base de sandwiches sera vite oublié, alors que les images, elles, resteront.

Vous n'avez cependant pas écrit le scénario. Comment l'avez-vous alors appréhendé ? Est-ce que vous avez tout de même touché à l'histoire ?

J.L.: On en a discuté avec les producteurs, il y a eu quelques modifications, mais dans l'ensemble nous sommes restés fidèles à leur vision qui n'était, de toute façon, pas très éloignée de la nôtre.

C'est la première fois que vous disposez d'un budget aussi important (100 000 euros). Avez-vous réussi à le gérer correctement ?

J.L.: Oui, on avait une grue, on tournait en 35 mm, c'était un peu le grand luxe pour nous! (rires) Cependant, on a fait en sorte de finir le film avec le budget imparti.

Quels sont vos projets pour le futur ?

J.L.: On est en train de finir la post-production de **6 Hours**, une sorte de croisement entre **Running Man** et le film d'arts martiaux. Après ça, on s'attaque à **Avant l'aube**.

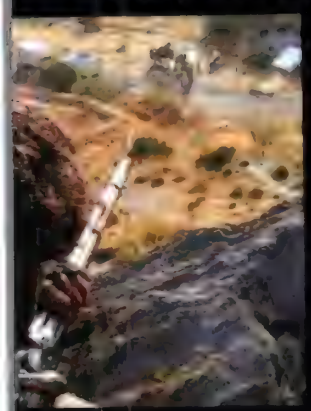
P.S.: C'est notre projet le plus ambitieux jusque-là. C'est un film de zombies qui se déroule pendant la seconde guerre mondiale. On souhaite donc appliquer un traitement très réaliste. Notre modèle pour les scènes de guerre, c'est **Il faut sauver le soldat Ryan**. On a jamais vu la guerre comme cela auparavant, donc pour nous, c'est une référence évidente.

J.L.: Passée l'intro, le film se rapprochera plus de **Predator** et de **28 jours plus tard**. Nos zombies cavalent aussi!

P.S.: Il y aura tout ce qu'on aime dedans, on ne négligera rien. C'est un court, mais il se passera autant de choses que dans un long.

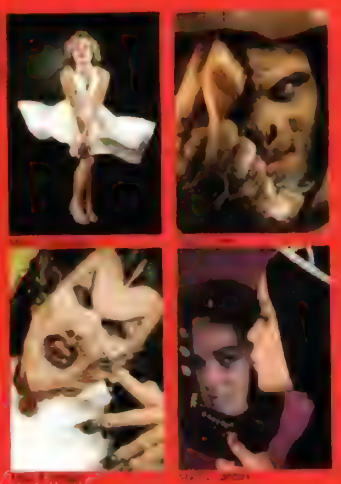
J.L.: Avec **Avant l'aube**, on va essayer de se montrer à la hauteur pour livrer un actionner horrifique avec de vrais personnages.

P.S.: On veut vraiment faire un film énervé, pas seulement gore mais viscéral.



Propos recueillis par David DOUKHAN
et retranscrits par Pierre LECALOT

Apprenez un vrai
métier créatif !



Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

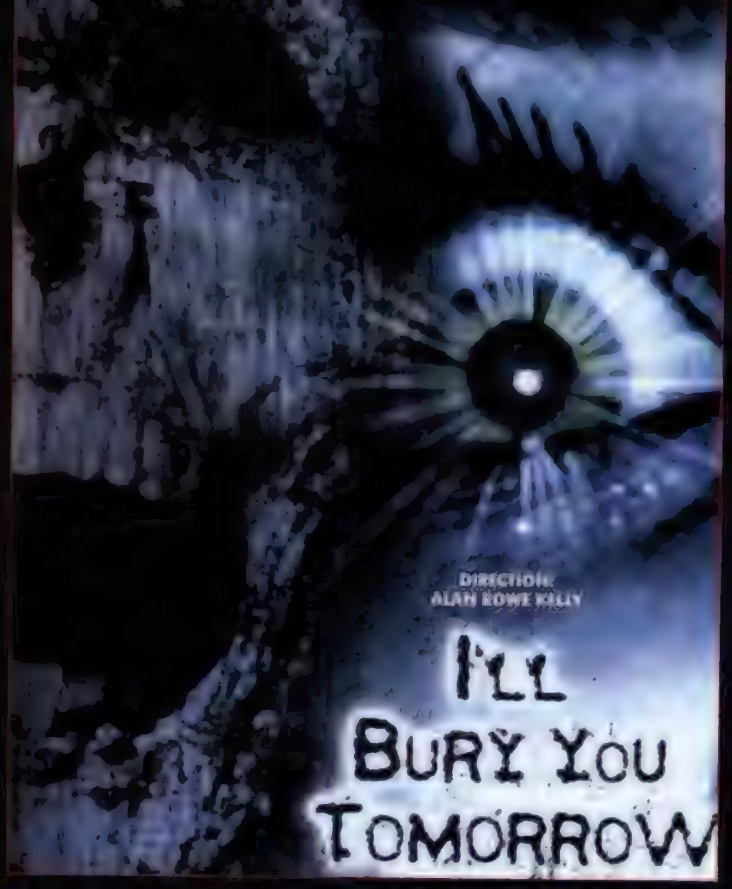
Demande de documentation gratuite *à renvoyer à :* **ITM** 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD124



Jacobs (**Nobody Needs to Know**) et réalisé par l'inconnu Adam Sherman, **Dead Doll** nous plonge dans l'âme tourmentée d'un artiste-peintre frustré (Goran Dukic, **Yellow House**), qui après avoir étranglé sa petite amie (Romi Koch), moule son corps dans celui d'une poupée gonflable high-tech. Mais la belle reprend goût à la vie, animée par un furieux désir de vengeance... Classique certes, mais l'affiche (magnifique) et les premières photos du film tendent à prouver le contraire. Comme disait ma grand-mère, nous ne sommes pas à l'abri d'un miracle.

■ Fortement inspiré de Tolkien mais réalisé largement avant la trilogie de Peter Jackson (en 1996 plus précisément, mais à l'époque, personne n'en avait rien à carrer des films de trolls), **The Lord Protector** est à créditer au compte de Ryan Carroll, producteur de la nouvelle version de **The ToolBox Murders** signée Tobe Hooper. Narrrré par

Môssieu Charlton Heston, **The Lord Protector** raconte l'histoire d'un aventurier (Patrick Cassidy, **Hitler's Daughter**) destiné à sauver le royaume des forces du Mal, en compagnie d'une voleuse (Teri Austin, **Vindicator**) et d'un guerrier (Jonathan Fuller). Duels paraplégiques, effets spéciaux kitch/fluos et scénario anémique, le film de Ryan Carroll semble bien parti pour ne pas faire d'ombre à la franchise New Line. On espère seulement que Charlton Heston s'est laissé aller dans sa narration, conseillant à nos héros de s'armer d'uzis, de M-16 et autres shotguns pour sauver le monde. Four more years!!

■ Élu meilleur scénariste et réalisateur indépendant par le magazine Next Tuesday l'année dernière, Alan Rowe Kelly doit ce double titre à **I'll Bury You Tomorrow**, son premier film bénéficiant d'une excellente réputation (et d'un budget de 980000 dollars). Lorsque la jeune et blonde Dolorès Finley débarque de nulle part pour venir bosser dans un funérarium, personne ne se doutait alors qu'elle allait y foutre un bordel monstrueux. Passablement détraquée du ciboulot, Dolorès laisse rapidement libre cours à ses passions: le meurtre, le cannibalisme et la nécrophilie. Zoe Daelman Chlanda (**Vulgar**), Katherine O'Sullivan (**Le Diable et Daniel Webster**) et Jerry Murdock (**Sleepless Nights**) viennent se faire asperger de sang et de tripaille dans une petite œuvre malsaine qui nous ramène aux heures de gloire de Jörg Buttgereit, dont on attend toujours une sortie française pour **Schramm**, son dernier forfait. Nous, on veut du hardcore! C'est vrai merde, y'a trop de bonheur dans ce monde!

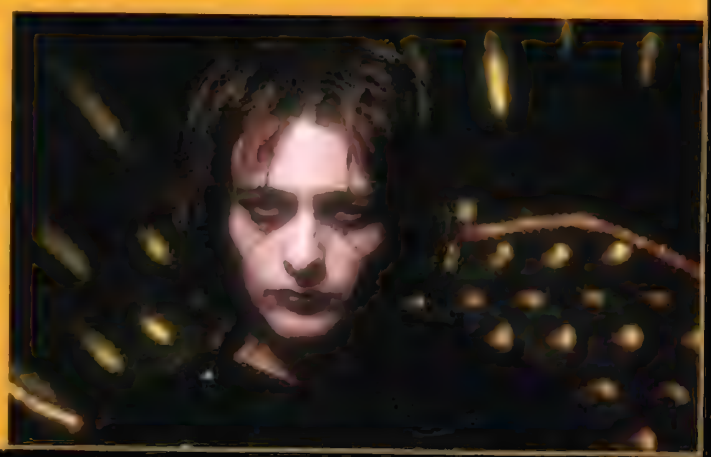
■ Le film d'épouvantail du mois. Non, il ne s'agit point là de **Scarecrow 4** ni de **Slash 2** (quoique), mais bien de **Dark Harvest**, premier film d'un certain Paul Moore. Avant hérité d'une vieille ferme, un gland (Don Digiulio, vu dans... **Dark Harvest**) se rend dans les montagnes de Virginie Occidentale en compagnie de tous ses potos. Mais une fois sur place, Sean Connell (c'est comme ça qu'il s'appelle, le gland) va devoir faire face à un bien sombre passé familial qui se matérialisera sous la forme d'épouvantails meurtriers. Évidemment, tous ses collègues y passent et Sean va devoir

faire un grand effort de concentration s'il veut s'en sortir vivant. Tourné pour un peu moins de 130000 dollars, **Dark Harvest** serait, selon certains maniaco-dépressifs de cette foutue revue ayant eu le malheur de le voir, une purge infâme où il ne se passe absolument rien. Le Scarecrow peut donc pioncer tranquille...

San HELVING

THE CROW : WICKED PRAYER
DU PLOMB DANS L'AILE

Salement cabossé par un troisième opus douloureux, le dark comic mythique de James O'Barr continue pourtant de se décliner au cinéma (malgré des recettes maigrichonnes) avec ce quatrième chapitre réalisé par Lance Mungia (**Six String Samurai**), et écrit par Sean Hood (l'hémorroïde **Cube 2**) et le producteur Jeff Most. Après Brandon Lee, Vincent Perez et Eric Mabius, c'est au tour d'Edward Furlong (le John Connor de **Terminator 2**) de se peinturlurer le visage pour assouvir une vengeance post-mortem. Assassiné en compagnie de sa fiancée Lily (Emmanuelle Chriqui, récemment décapitée dans **Détour mortel**) lors d'une messe noire organisée par un gang de motards sataniques commandé par Luc Crash (David Boreanaz... ***Angel***...), Jimmy Cuervo (Furlong donc) sort de sa tombe pour régler ses comptes et empêcher occasionnellement le biker's boss de se transformer en démon. Pas de quoi trépigner d'impatience donc... Les sales gueules burinées de Dennis Hopper et Danny Trejo devraient cependant apporter un peu de folie dans ce nouvel épisode qui ne semble pas sortir des sentiers battus. Quand on pense que le surdoué Simon Hunter (**Le Phare de l'angoisse**) désirait transposer la franchise au Moyen-âge tout en féminisant le personnage principal...



Alexandre BUSTILLO

LES TRIPES ET LE GOUDRON
THE JACKHAMMER MASSACRE

JOE CASTRO RIME PEUT-ÊTRE AVEC SACRÉ RIGOLO, MAIS LÀ, IL FAUT BIEN ADMETTRE QUE LE NOUVEAU MÉFAIT DU JOVIAL CALIFORNIEN NE PRÊTE PAS À SOURIRE. CE GRAND COUILLON DE LEATHERFACE N'A QU'À BIEN SE TENIR, VOICI JACK !

— *La seule chose que vous voulez voir dans un film portant un titre pareil, c'est un maximum de scènes plus gore les unes que les autres. Et je vous assure que mon film répond à cette attente, car j'ai essayé de trouver les meurtres les plus abominables qu'un homme puisse commettre avec un marteau-piqueur.* — raconte Joe Castro, ravi de son nouveau coup, sous influence directe du déjà sulfureux **Vibroboy** de notre Kounen national. — **The Jackhammer Massacre** *n'est pas un slasher classique...* — poursuit-il. — *Nous sommes ici plus proche d'un trip très dérangé à la* **Requiem for a Dream** *que d'une vulgaire copie d'un* **Vendredi 13**. — Jetons donc un petit coup d'œil sur cette histoire qui semble aussi faire du pied à **American Psycho**. Jack Magnus (Aaron Gaffey, **The Revolting Dead**) est un brillant businessman qui n'arrive pas à décoincher son nez de son sachet de coke. De plus en plus parano et persuadé d'être la cible d'une société secrète, Jack, qui ne trouve du réconfort qu'en la présence du fantôme de son meilleur ami, s'arme d'un marteau-piqueur pour s'en aller perforer le bide de tous ceux qu'il trouve suspects.

— *Nous avons traité de façon sérieuse le portrait de cet homme malade. Si le film fonctionne aussi bien, c'est surtout grâce à la performance d'Aaron Gaffey* — déclare Castro. — *Je vous promets une scène abominable, avec un junkie ayant d'énormes trous dans les bras pour s'injecter sa came. C'est l'un de mes films les plus gore.* — conclut-il. Et vu les précédents films du bonhomme (**Legend of the Chupacabra**, **Terror Toons**, **Blood Sisters**), on tremble d'avance quant au résultat forcément crado, où viendront mourir Nadia Angelini (**Bubba Ho-Tep**) et le couple de hardeurs Bob et Rachel Rotten. Joe Castro peut donc sereinement embrayer sur le très attendu **Terror Toons 2**, on n'est pas prêt d'oublier son nom de sitôt.

Alexandre BUSTILLO

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SEVRON

On aime rigoler en Malaisie, on aime bien les otakus au Japon et on aime beaucoup les travestis dans le cinéma thaï. Moins marrant néanmoins, la tendance « suicide » au pays du soleil levant, qui nous donne l'occasion de se pencher sur trois films et leurs tristes répercussions dans la vie réelle...

■ Prenez le concept de base de cette danse de **Sourienseisi**... **Pété dernier**, remplacez la première victime du film par un vieux et vous obtenez, et vous de suite, un se dit que l'on frôle l'éclat de génie... Ensuite, déplacez l'intrigue en Malaisie et vous obtenez **I Know What You Did Last Raya**, un film de Mahir A. Razak Mohamed se mettant en scène cinq personnages tout droit sortis de *Friends*. Le film en donc un panache de gros dauber écrit et bien évidemment, aucune sortie internationale n'en prévue.

Dommage, ça nous aurait changé des grosses blondes siliconées et de leurs boulards footballeurs que le genre affectionne tant. En même temps, il ne faut pas attendre grand chose d'un pays qui élit deux fois d'affilée un alcoolique lubrifiant (voir c'est dit!).

■ Autre oxalus noir un film qui désespère et décide vous esprit éclatant: **Kai No Mon**. Réalisé par Suzuki Matsuo, **Kai No Mon** suit plusieurs personnages gravitant dans l'univers des mangas, dont deux en particulier, un dessinateur hâtif créant majestueusement sur des pierres et une secrétaire obsédée par les crêpes (vous savez, ces manifestations affligeantes où de jeunes gens reconstruisent les icônes de leurs idoles préférées) dont il est tombé amoureux. Pour la petite maxime : nerd qui sommeille en nous, Takashi Miike et Shinya Tsukamoto (mais que quelques autres) sont tous les deux une courte apparition. Oui, il en faut décidément peu pour nous satisfaire...

■ On reste au Japon et dans le thème des couples. Dans **Survive Style 5 +**, un film réalisé par Gen Sekiguchi, Takeshi Asano sur sa licence, une fin de dégénérescence de la fin ne se finira pas à ce moment, et de nombreux personnages bien après fun vieux pervers, un groupe d'assassins internationaux...) viennent perturber la vie du pauvre Asano.

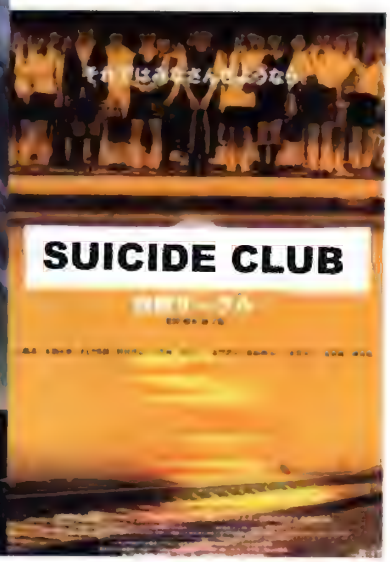
■ **Un Mûri 2** est actuellement en préproduction en Corée du Sud. Kang Je-Gyu ne sera pas producteur cette fois!

■ De Thaïlande nous arrive **Zee Oui** (suite de **Zee Non**... Puis, ne me remuez pas, c'est bordel qui commence à décrocher sur moi!), un film sur un serial killer cannibale ayant sévi durant les années 50. **Zee Oui** est le nom d'un lumière chinois considéré par son entourage comme un homme doux et gentil.

SUICIDE CLUB, SUICIDE MANUAL 1 ET 2 : DU CINÉMA À LA RÉALITÉ

S'IL Y A BIEN UNE CHOSE VÉRITABLEMENT EFFRAYANTE AVEC LA SOCIÉTÉ JAPONAISE, C'EST LA FAÇON DONT LA DERNIÈRE TENDANCE À LA MODE DEVIENT DU JOUR AU LENDEMAIN LE COURANT À SUIVRE ABSOLUMENT. CES DERNIERS TEMPS, L'AMBIANCE EST PLUTÔT MACABRE, PUISQUE CETTE TENDANCE EST AU SUICIDE...

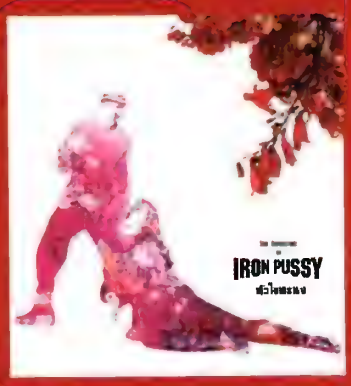
La scène d'ouverture de **Suicide Club**, où un groupe de collégiennes en uniforme se jette gaiement sur les rails du métro dès l'arrivée de celui-ci, semble avoir créé un véritable engouement pour le suicide de masse. De nombreux sites consacrés au suicide ont été créés sur Internet par des jeunes (et des beaucoup moins) que l'on imagine passablement paumés. Un schéma quelque peu similaire à celui que l'on retrouve, de nouveau, dans **Suicide Club**, mais aussi dans **Suicide Manual 1** et **2**. Difficile de dire pour autant qui, du cinéma ou de la réalité, s'inspire de l'autre. En tout cas, il est indéniable que depuis la sortie de ces films, le phénomène a pris une véritable ampleur. Entre janvier 2003 et juin 2004, 45 japonais se sont ainsi suicidés après s'être rencontrés sur le Net. L'année 2003 a d'ailleurs vu une augmentation de 7 % du taux de suicide par rapport à l'année précédente. Pour l'instant, le record (excusez du terme) concernant ce nouveau type de rencard est détenu par neuf personnes s'étant suicidées au même moment et de la même façon à deux endroits différents. Depuis, les autorités se sont lancées dans une opération de fermeture des sites consacrés au suicide. Étonnamment, à la différence de ce que l'on peut observer en Occident, le cinéma n'a pas été mis en cause dans ces histoires, alors que ce fut le cas plusieurs fois dans le passé lors de sordides histoires de meurtres. Il est évident que le 7e art ou Internet ne peuvent être désignés comme étant les seuls responsables et qu'un malaise très profond se cache

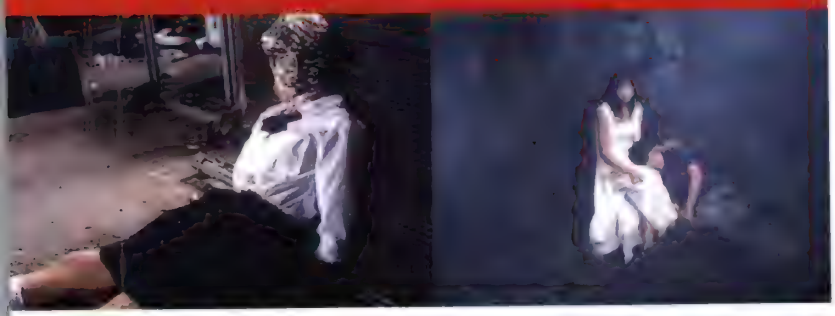


Initialement prévus, mais quelque chose cloche, les enfants qu'il est devenu quasiment impossible de mettre au monde... Réalisé par le duo Nuts Saisit Na Ayutchaya et Bhurani Kanchanabhun, **Zee Oui**, malgré son scénario, n'est pas dans la lignée de **The Untold Story**, mais tente plutôt de jouer la carte drama/thriller, le tout avec un succès mitigé.

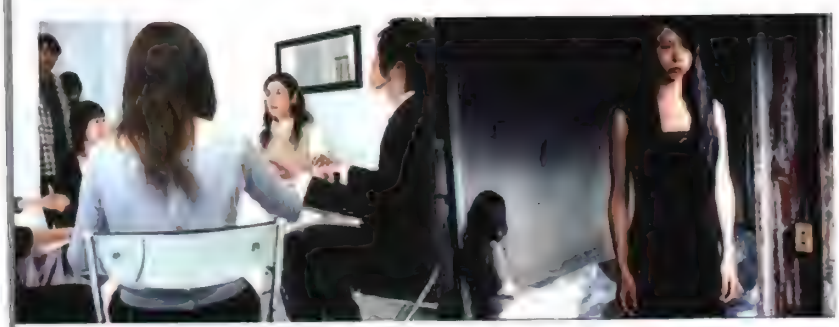
■ Après Zhang Yimou, c'est au tour du réalisateur taïwanais Hou Hsiao-Hsien de se lancer dans une relecture cinématographique plus commerciale. Son premier film devrait ainsi sera donc un polar mettant en scène deux figures bien connues du box-office asiatique: Tony Leung et Maggie Cheung. On attend de voir...

■ Le film culte de Bastille, The Adventures of Iron Pussy, dont on vient enfin parler d'y a déjà un moment dans les Notules Asiatiques, est sera prochainement en Thaïlande après cette très confidentiel tût croisepart sur la scène internationale (dans les festivals de Berlin et de Hong Kong). L'occasion rêvée pour nous de vous poser la sublime affiche du film...



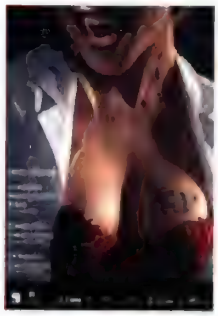


derrière cette nouvelle mode.
Néanmoins, dans une société où l'apparence représente l'essentiel et où il est indispensable de suivre la dernière tendance, est-ce que le petit succès de films comme **Suicide Club** ou **Suicide Manual 1** et **2** n'a pas aidé à une démocratisation et à une vulgarisation de l'idée du suicide de masse ? Peut-être, mais lorsque l'on sait que **Suicide Manual** s'inspire d'un best-seller local, très explicitement titré *Le Manuel complet du suicide*, écrit par Wataru Tsurumi, on se dit que le problème est bien plus profond. Le réalisateur de **Suicide Manual**, Osamu Fukutani, s'intéresse d'ailleurs au sujet depuis longtemps, son premier film réalisé à l'âge de 16 ans, **Deep Green**, traitant déjà de ce thème délicat... Pour Sion Sono, réal de **Suicide Club**, le problème se trouve à un autre niveau: *« De nos jours, la conception du désespoir est assez étrange. Vivre et mourir sont désormais des notions dénuées de sens. Les gens n'attachent plus d'importance à la vie et par conséquent à la mort aussi. »*. Si le phénomène de « copycat » existe bel et bien dans la réalité, il est on ne peut plus présent dans le monde du cinéma, comme en témoignent **Suicide Club** et les deux **Suicide Manual**. D'ailleurs, les événements inquiètent tellement les autorités nippones qu'il y a peu de chance qu'une compagnie tente d'aborder à nouveau le sujet dans l'immédiat...



生命节拍
Plus de 1500 DVD zone 2
ASIA-DIFFUSION.COM
Le catalogue le plus complet
de FILMS ASIATIQUES
et de JAPANIMATIONS
FRAIS DE PORT GRATUITS
SUR TOUT LE CATALOGUE EN DÉCEMBRE !
Photo tirée du film AZUMI de Ryuhei Kitamura édité chez CTV © 2003 Azumi Production Committee. Tous droits réservés
Tous nos DVD sont en français ou en VOSTF
Livraison Express sur notre STOCK 48h
7/7 jours et 24/24 h toute l'année
Paiement CB
FIA-NET.com

SAN SEBASTIAN 2004

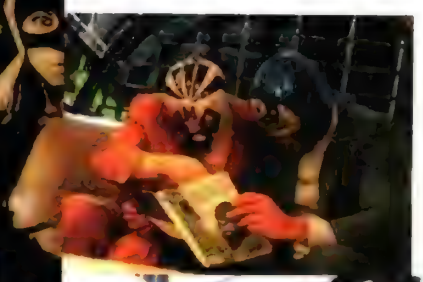


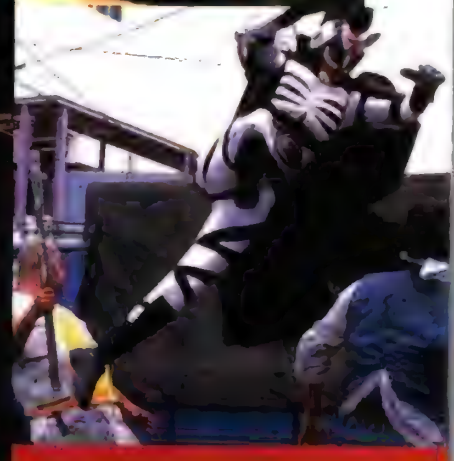
Les nostalgeux du festival du Rex feraient bien d'aller se balader du côté de San Sebastian. Chaque automne, à la période d'Halloween, le « Theatro » (un vrai théâtre transformé en cinéma à l'instar des vieilles salles populaires du Nord de Paris d'il y a vingt ans) projette une quarantaine de films fantastiques et une bonne poignée de courts-métrages.

Cette année a donc eu lieu l'édition 2004 du Festival de San Sebastian, le tout dans une ambiance festive avec animation barge (la reconstitution sur scène d'une condamnation à la chaise électrique !), invité culte (Santiago Segura, venu comme chaque année présenter la cérémonie de clôture) et bar destroy où, entre deux fumages de joints, on peut acheter des DVD imports, des porte-clefs gore (en forme de bite coupée par exemple !) et des fanzines espagnols en pagaille, dont deux magnifiques numéros de Quatermass. L'un étant consacré à l'anthologie complète (film par film) du cinéma fantastique espagnol et l'autre à la Hammer Film. La Hammer, à qui le festival rendait hommage cette année avec des classiques (**Le Cauchemar de Dracula**, **La Nuit du loup-garou**, **Le Fantôme de l'opéra**...) projetés en copies ultra nickel-isées comme celle du pervers **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, où l'on découvre enfin la vraie couleur des tétons de Martine Beswick. Pour le reste, la programmation tapait de partout avec des films déjà sortis chez nous comme **Atomik Circus**, dont le ton potache convenait parfaitement au public vanneur, particulièrement déchaîné devant les déhanchements absurdes de Vanessa Paradis. On a d'ailleurs pu admirer le one man show hallucinant d'un des frères Poiraud (lequel ? Joël ou Ethan ?) qui, complètement pété, a fait un strip-tease de son pied droit à l'entrée de la salle avant de monopoliser la scène avec encore plus d'entrain qu'un Iggy Pop période acide dur. C'est clair qu'André Téchiné ne ferait pas la même chose à Cannes ! Pour le reste, on naviguait entre le Z bon enfant et le film d'auteur bien enlevé. Côté Z justement, grosse déception avec le catastrophique **I Tre Volti del Terrore** de Sergio Stivaletti. Filmé par un schtroumpf, monté par un poulpe, et même pas rigolo au 876545987623e degré, le film a eu droit à la pire note (méritée) du public. Dans le genre Z assumé, on lui préfèrera l'ultra bandulatoire **616 DF : El Diablo Espanol Vs. Las Luchadoras del Este**, un porno de chez porno réalisé par la sexy Sandra Uve. La trentaine affriolante, Sandra est une routière du festival qu'elle fréquente depuis des années, via les nombreux fanzines auxquels elle collabore en compagnie d'une bande de cinglés, dont Pedro Calleja (ex-correspondant espagnol de Starfix dans les années 80 !) et Manuel Valencia, tenancier barge du fanzine culte 2000 Maniacos (avec, dans le dernier numéro, une photo de moi bourré prise l'année dernière à la même époque). Hommage aux films de catcheurs mexicains, le X grivois de Sandra Uve est un festival d'hommes masqués aux looks de Santo (dont Ian Scott, notre Rocco à nous) qui se font triturer leurs robinets d'amour par de jolies filles de l'Est. Avec son générique ultra pop, sa bande son

Ci-dessous, de gauche à droite : le court-métrage en pâte à modeler Ward 13, les deux nouveaux films de Takashi Miike (One Missed Call et Zebraman) et les catcheurs mexicains adeptes du porno dans 616 DF.

Page ci-contre : Philippe Nahon dans le thriller belge Calvaire.





méga rock et son final Bava-esque (des couples nus se roulent dans des billets de banque comme dans la scène la plus culte de **Danger Diabolik**), **616 DF** prouve que les sailles spermiques peuvent aussi être bis. Côté Japon, Takashi Miike fait fort avec deux de ses derniers et meilleurs films : **One Missed Called** et **Zebraman**. **One Missed Call**, c'est un peu **Ring** version portable où des ados reçoivent des appels annonçant leurs morts prochaines. Beaucoup plus classique que les Miike habituels, réputés pour leurs ruptures de ton qui vont jusqu'à énerver les trois quarts des rédacteurs de Mad *(Sévéon aurait-il trouvé son âme sœur ? – ndlr)*, **One Missed Call** joue la carte de l'épouvante classique jusqu'à faire apparaître un zombie visqueux tout droit sorti des EC Comics américains des années 50. Même ses nonfans semblent apprécier la chose. Tout comme le magnifique **Zebraman**, où un Japonais moyen se prend pour un super-héros (comme John Ritter dans **Captain Avenger**, petit film américain méconnu des années 80), en enfilant une cape mal taillée et un costume moule burnes. Après avoir affronté maladroitement des vils et des gredins lookés en créatures grotesques post-***San Ku Kai***, le brave homme finit par devenir un véritable superhéros en dégommant une bande d'Aliens déjantés sortant tout droit de **Mars Attacks !**. L'occasion pour Miike de mixer savamment quelques discours bien enlevés (l'héroïsme, le tout sécuritaire, l'influence des mangas sur la société japonaise) à des hommages fous et sincères au cinéma de genre asiatique. Côté européen, si le Canada n'était pas en forme (le ridiculement sympa **La Peau blanche** de Dabiel Roby, où un homme tombe amoureux d'une femme mystérieuse qui s'avère être une goule avec l'accent de Robert Charlebois !), la Belgique, elle, l'était, avec son incroyable **Calvaire** de Fabrice Du Welz, qui a déjà traumatisé les spectateurs de Cannes et de L'Étrange Festival. Siamoisage étrange entre l'univers nihiliste de Gaspar Noé et l'ambiance poisseuse de **Massacre à la tronçonneuse**, ce long kidnapping commence comme un film d'auteur français basique pour fini r dans viol, le gore et les coups de flingue. Avec mention pour les deux acteurs : Laurent Lucas en kidnappé flippé et Jackie Berroyer en kidnappeur flippant. Quant aux deux films les plus appréciés des festivaliers : le très efficace et déjà culte **Saw** de James Wan, huis clos à suspense avec morts atroces qui a fait son méga carton aux States (50 millions au box-office pour son unique million de budget) et surtout le putride **Evilenko** de David Grieco, curieuse coproduction italo/russe inspirée des exploits atroces du Monstre de Rostov, qui tua une cinquantaine d'ados et d'enfants dans l'Union Soviétique des années 80. Tout en braquant sa caméra sur le jeu halluciné de Malcolm Mac Dowell, le réalisateur (par ailleurs auteur du roman original) fait un parallèle très inspiré entre l'étude d'un cas pathologique et la radiographie du régime communiste en train de s'éteindre. Passionnant. Côté courts, pas mal de merveilles comme l'ultra primé **Ward 13** de l'Australien Peter Cornwell (une course-poursuite en pâte à modeler cartoonesque et gore entre un médecin et son patient dans un couloir d'hôpital) ou encore **La Main**, du frenchie Cedric Derlain. Tourné en une journée dans un noir et blanc Lynchien et pour 2000 balles de budget, ce mini ***Tales From the Crypt*** de quatre minutes prouve qu'avec une simple idée, peu de moyens et un savoir-faire technique, on peut faire un film, être sélectionné dans un festival, et manger des tapas à l'œil tout en matant de belles mujeres. Madeux, Madeuses, à vos caméras…

Christophe LEMAIRE

(Remerciements aux responsables du Festival, José Luis RÉBORDINO et Carlos PLAZA, pour les trois kilos de coke non-coupée et les travestis brésiliens renouvelés chaque soir dans ma chambre d'hôtel)

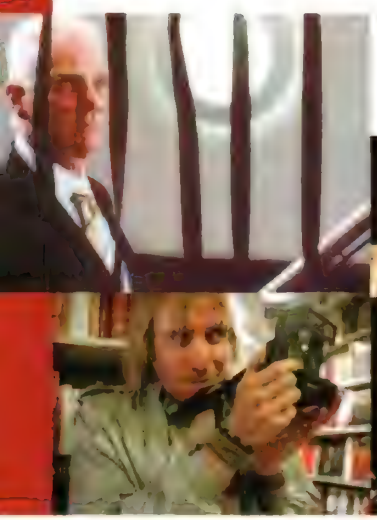
15ÈME FESTIVAL DU FILM BRITANNIQUE DE DINARD

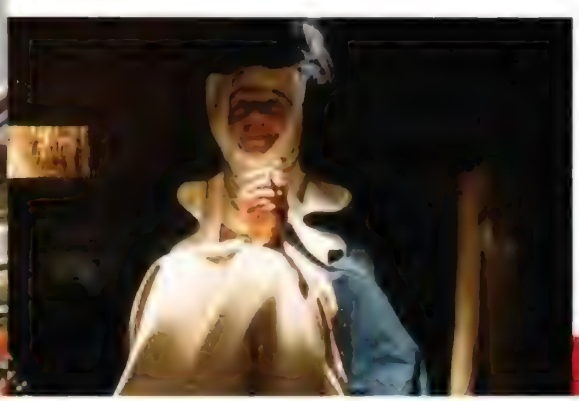
DINARD 2004
15ème Festival Du Film Britannique de Dinard
Du 7 au 10 octobre 2004

Depuis maintenant 15 ans, Dinard accueille pendant 3 jours, très chargés au demeurant, le cinéma britannique. Considéré comme l'un des meilleurs du monde, ces dernières années témoignent surtout des problèmes sociaux du pays au travers d'œuvres qui finissent par vous foutre un sacré cafard. Heureusement, l'édition 2004 réussit quand même à nous redonner le goût du bon cinéma british.

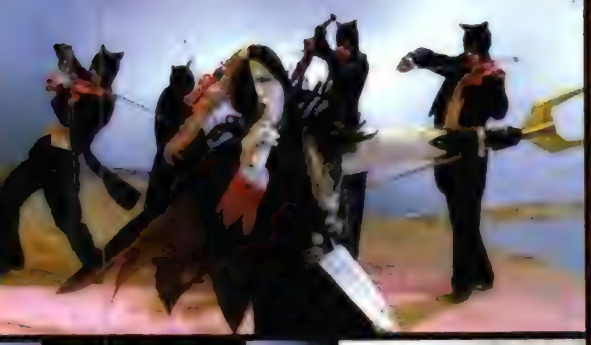
Sur 11 films vus (et près de 40 films projetés !), un soupçon de fantastique se distingue avec le dernier Danny Boyle : **Millions**. L'étrange histoire de 2 gamins trouvant un sac contenant 250 000 Livres Sterling. Mais un homme les épie et attend de récupérer son magot. Sorte de petit conte moderne, **Millions** se révèle plutôt sympathique dans son approche touchante et inquiétante (Boyle rend par ailleurs hommage à **La Nuit du chasseur**), et même si l'ensemble n'est pas homogène, le film confirme la bonne lancée de Boyle depuis son **28 jours plus tard**. Plus adulte et violent, **The Football Factory** de Nick Love. Adapté du best-seller homonyme, le métrage de Love dépeint, sans aucun jugement moralisateur, l'univers du hooliganisme. Ce qui en accentue par ailleurs la portée, puisqu'en fin de compte, le quotidien de cette microsociété reste d'attendre le week-end pour aller castagner les supporters du club adverse ! Mike Hodges, réalisateur du cultissime **La Loi du milieu** (le **Get Carter** avec Michael Caine, pas le remake avec Stallone), du génial **Black Rainbow**, de **Flash Gordon** et aussi des **Débiles de l'espace**, était l'un des 2 grands noms auxquels le festival rendait hommage cette année. Le second était Christopher Lee, qui révéla une fois de plus que Jean Reno est un des hommes les plus merveilleux avec qui il ait jamais travaillé (sur **Les Rivières pourpres 2** quand même, oui, ça laisse sans voix...). Bref, le même Lee présent à Gerardmer en février dernier était de retour avec sa même « dernière » grande anecdote. Mike Hodges fut donc une des figures majeures de ce 15e festival, et outre un polar fort heureusement inédit (réalisé peu après **La Loi du milieu**, et véritablement chiant pour le coup) avec encore Michael Caine, il présentait aussi son dernier film, une sorte de préambule à **La Loi du milieu** : **I'll Sleep When I'm Dead**, avec Clive Owen en ex-tueur à gages enquêtant sur la mort de son frère. Un rythme assez lent (surtout lorsque le film est diffusé à 23 h !) pour un polar old school très noir, reposant sur un précepte simple : si l'on peut assassiner pour une broutille, on peut donc se venger sur les mêmes bases ! On change de registre avec le nouveau (et sans nul doute meilleur) Roger Mitchell (**Coup de foudre à Notting Hill**, **Dérapages incontrôlés**, des films inoubliables quoi !) : **Enduring Love**. Une histoire barge où un groupe d'hommes paumé en pleine campagne tente de rattraper une montgolfière dans laquelle se trouve un gamin. Lorsque cette dernière s'élève dans les airs, tous lâchent prise, à l'exception d'un irréductible qui finira néanmoins éclaté sur le sol après avoir tenu bon (LA séquence gore du festival !). Un des sauveteurs se verra alors vénéré au sens propre du terme par un de ses collègues, qui fera de sa vie un véritable cauchemar... Un voyage au bout de la folie en somme, ne pouvant finir que dans le sang. Impressionnant, **Enduring Love** peut être considéré comme un **Liaison fatale** entièrement masculin, en plus intelligent, plus réaliste, et surtout plus effrayant. Enfin, on terminera ce tour d'horizon du cinéma britannique avec le Grand Prix de cette 15e édition : **Dead Man's Shoes** de Shane Meadows, dans lequel un ex-soldat revient au pays pour venger son frère handicapé mental agressé par une bande de dealers locaux. Dit comme ça, on pourrait douter de l'intérêt de la chose. Pourtant, l'histoire de ce petit film noir (écrit en 3 jours et réalisé en 15 !) est traitée de manière satyrique et réaliste. Ainsi, les délinquants en question ne sont rien d'autre que de pauvres crétins roulant à cinq dans une 2 CV et qui vont aux chiottes ensemble pour éviter de se retrouver seuls face au tueur... Un ton original qui tranche avec le sérieux du thème abordé. Bref, son originalité et sa pertinence font de ce **Dead Man's Shoes** le seul vrai film de genre du festival, une catégorie qu'on aimerait retrouver plus souvent, à la place de ces « docus-fiction » si souvent programmés. Mais bon, dans l'ensemble, la sélection britannique 2004 s'est révélée assez variée, en espérant que l'an prochain, un choix plus riche confirme la véritable qualité de ce cinéma.

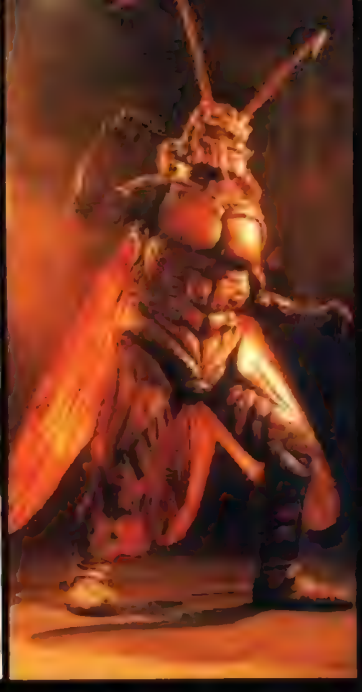
Stéphane THIELLEMENT





Ci-dessous, de gauche à droite : Malcolm McDowell dans I'll Sleep When I'm Dead de Mike Hodges, un des protagonistes d'Enduring Love, et une nonne qui se fait une pause clope dans Millions, le dernier film de Danny Boyle.





UTOPIALES 2004

Si les Utopiales s'imposent un peu plus chaque année comme un rendez-vous incontournable de la SF en France, c'est avant tout en raison de la profusion artistique qui y règne. Littérature, arts plastiques, cinéma, bande-dessinée, jeux de rôle et vidéo, sans oublier une flopée de conférences trans-disciplinaires sur l'utopie, thème de cette édition 2004. Il y avait donc à boire et à manger pour les 38 000 soiffards d'imaginaire qui se sont pressés dans la Cité des Congrès de Nantes du 4 au 7 novembre dernier. Les cinéphiles disposaient d'une trentaine de films (courts et longs) à se mettre sous la dent. Coup d'œil.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : **Cutie Honey** et son employée de bureau aux aspirations de justicière masquée, le super-zéro de **Zebraman**, **Punishment Park**, le chef-d'œuvre de Peter Watkins et l'homme-cafard du philippin **Gagamboy**.

Comme l'an dernier, la sélection internationale est restée très asiatique avec 6 films sur 8 provenant d'Asie (dont 4 du Japon). Passons rapidement sur les points noirs, **Casshern**, hyperpudding rétrofuturiste raté (dommage, la bande-annonce était prometteuse) et le britannique **Code 46**, de la SF génétique arty dans un univers générique insipide.

On retiendra plutôt et sans hésiter le sombrissime **Dragonhead** de Jôji Iida, adapté du manga éponyme, la claque post-apocalyptique du Festival. **Dragonhead** narre le périple de deux ados japonais qui tentent de rejoindre Tokyo sous une neige de cendres volcaniques. Ici, pas d'action-démerde genre « *Comment distiller de l'essence avec des patates ?* », mais de la psychologie et du tragique en veux-tu en voilà, détaillant les effets de l'effondrement total de la société sur l'individu, entre archaïsme et post-modernité, occultation du réel et conscience de la fin imminente. Les images de villes détruites ou d'éruptions sont à ce titre proprement hallucinantes, de même que certaines séquences, dont celle du bunker pour survivants au cœur de Tokyo, où les humains entassés se gavent d'une bouillie en boîte « spéciale situation d'urgence » enrichie aux tranquillisants. C'est donc en toute sérénité qu'ils se laisseront écraser par les bombes de magma lors d'une nouvelle éruption. Un raccourci lucide et glaçant sur la marche actuelle de la civilisation.

Ci-dessous, de gauche à droite : **Things to Come** de William Cameron Menzies et les somptueux décors de **Natural City**.

COMÉDIE AUSSI

Côté comédie (et on était servi, plus de la moitié des films !), **Gagamboy** (Erik Matti) remporta un Prix du Public mérité. Typique de la production philippine qui recycle à sa sauce les super-héros américains, il propose une version décapante de Spider-man dans un bidonville de Manille, chômage, corruption policière, délinquance, et famille nombreuse orpheline inclus. Du grand comique populaire dans le bon sens du terme, avec un héros qui avale une araignée rincée aux déchets toxiques et finira par se débarrasser de son rival en amour (qui lui, s'est tapé un cafard du même tonneau) au beau milieu d'une élection de Miss Favela.

Zebraman (Grand Prix du Jury) est, quant à lui, moins probant. Parodie de super-héros mais version japonaise, **Zebraman** voit un père de famille fan d'un X-Or zébré sauver Tokyo d'une invasion extraterrestre. Loufoque et bien fait certes, mais pas vraiment à la hauteur des précédents délires absurdes de Miike. On préférera **Cutie Honey** d'Hideyaki Anno, adaptation du manga culte des 70's et bonne poilade sexy, où une minette employée de bureau surexploitée le jour et cyborg-justicière la nuit donne leur claque à plein de méchants en costumes débiles... **Natural City** (un **Blade Runner** coréen de Byung Chun-Min) et **Incident at Loch Ness** de Zack Penn (Werner Herzog manipulé par un producteur hollywoodien sur la piste de Nessie) complétaient la compétition. En marge, **John Howe : There and Back Again** se consacrait à l'illustrateur du **Seigneur des anneaux**, invité du Festival. Projeter (et réaliser...) plus souvent des documentaires sur les créateurs de SF et du fantastique serait d'ailleurs une idée à creuser.

UTOPIES CINÉMATOGRAPHIQUES

La très bonne initiative de la programmation cinéma des Utopiales reste une rétrospective consacrée au thème de l'année : l'utopie. Un siècle de sociétés idéal(isé)es sur grand écran. Du précurseur **Things to Come** de William Cameron Menzies, qui en 1936 dessinait déjà une fresque monumentale sur fond d'idéologie progressiste renversée par une révolution mondiale, à **The Franklin Abraham** de Jonah Freeman, moyen-métrage où le réal promène sa caméra par touches impressionnistes dans les couloirs infinis d'un immeuble de 2 km sur 3, en passant par **Horizons lointains** de Frank Capra (1937), **The Fountainhead** de King Vidor (un chef-d'œuvre méga-architectural de 1949), **Farenheit 451** (Truffaut relisant Bradbury en 1966) ou encore **Punishment Park** (1971), docu-fiction de Peter Watkins se la jouant loft avant l'heure avec une bande de hippies coursée par des flics dans le désert. Sans oublier l'inclassable **Tamala 2010** (Japon, 2002), anime du collectif d'artistes et musiciens T.O.L. où une petite chatte punk se débat dans les griffes d'une mystérieuse corporation recouvrant avec ses logos tous les produits de consommation de la Terre-chat.

Malheureusement, la programmation de courts-métrages déçoit encore une fois. Sortent du lot **Le Striptease du fossoyeur** (mais cela n'est pas de la SF) et **Personne n'est parfait** (Méliès d'Argent), fantaisie burlesque 3D avec un robot nettoyeur de bureau animé aux petits oignons par le très prometteur Christophe Clamaron. À voir sur www.mouviz.com.

Un mot pour finir sur l'excellente Absurde Séance, ciné-club nantais adepte de films cultes et autres nanars Z, qui nous a offert en soirée spéciale **La Course à la mort de l'an 2000** (1975), un brûlot hilarant de Paul Bartel avec Stallone tout juste sorti de son premier film érotique. Une course de bolides customisés où les piétons écrasés rapportent des points en plus, ce qui fait dire à l'un des copilotes, tactique : « S'ils se séparent, il faudrait viser la mère et le bébé... » ! Du concentré de film culte sorti par ailleurs en DVD Mad.

Mael LE MÉE

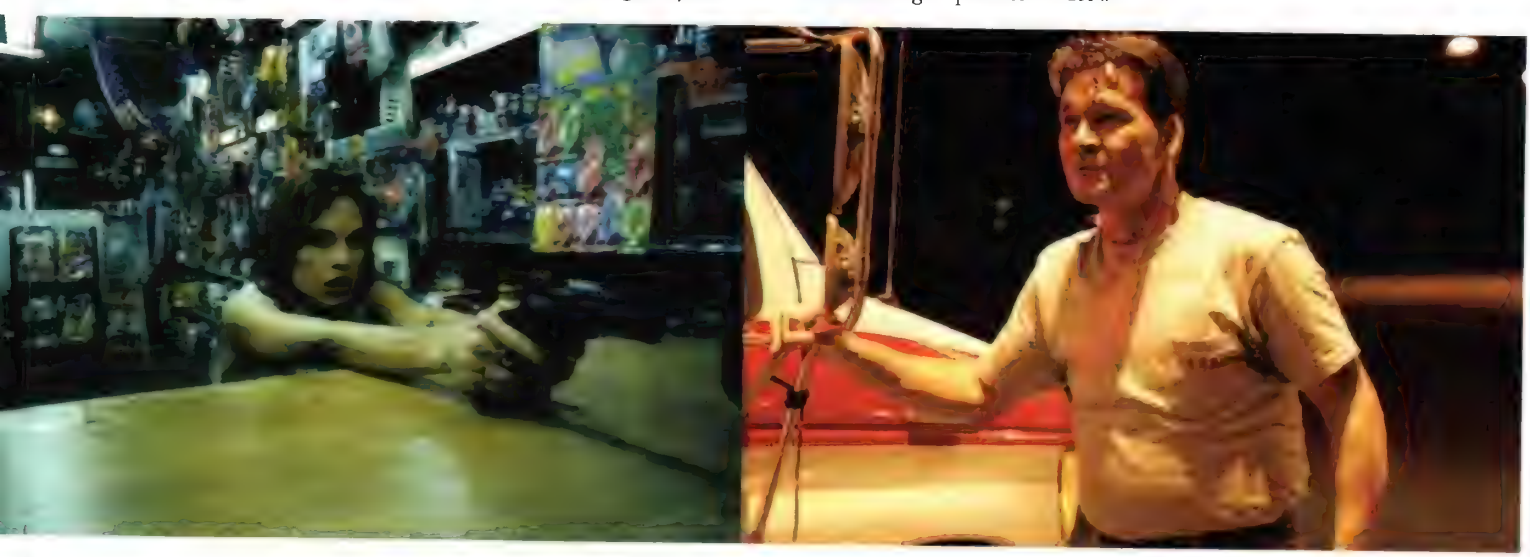
11:14

BOIRE OU CONDUIRE ?

Après une fin d'année cinématographique assez indigeste (comme en témoignent les avis chiffrés), il est bon de trouver enfin un film qui, même en n'étant pas une bombe atomique absolue qui réinvente le langage filmique à partir de préceptes qui... (pardon, je m'emporte), a au moins le mérite de nous distraire et en plus, de nous faire rire. Telles sont les qualités de ce **11:14**, petite comédie noire bien emballée, qui à l'instar de **Go**, dépeint les destins croisés d'une poignée de malchanceux réunis tous à 11:14 (23h14 chez nous, pour ceux qui ne suivent pas) pour vivre des événements qui vont bouleverser (ou détruire) leur vie. Ce concept, pas forcément original et surtout très « tendance », tombe dans l'escarcelle du jeune Greg Marcks, qui signe ici sa première et talentueuse réalisation. Car on pouvait craindre, que dans les mains d'un newbie, un tel matériau de base se transforme en gros clip pour teenagers formaté, alors que finalement, Marcks tire habillement les ficelles d'un scénar malin et jouissif. Dès son excellent générique de début, le ton est donné: il y aura de la casse, du rythme et des surprises. Pour s'amuser avec ses personnages, tels des pions sur un échiquier nocturne piégé de toutes parts, Marcks fait appel à une distribution pour le moins rafraîchissante: Rachael Leigh Cook (madre de dios, la jupe shorty lui va à merveille!), Hilary Swank (ouah, l'appareil dentaire lui donne un de ces charmes!), Patrick Swayze (dieu que les chemises à carreaux lui vont bien!) et consorts seront donc les victimes de rouages pour le moins imprévisibles. En chef d'orchestre de ce jeu de massacre, Marcks tire le portrait d'une Amérique désabusée, où les ados en manque de repères ne sont finalement pas les seuls responsables du sentiment de perdition qui les anime. Loin des dérives fascinantes (et parfois douteuses) d'un Larry Clark, Marcks préfère laisser les événements prendre le dessus sur ses personnages, dynamisant ainsi son intrigue par des situations virant du cocasse au tragique (et oui, ça fait mal de perdre sa bite dans un accident de voiture!). Ces ruptures de ton, en parfaite adéquation avec le concept même du film de destins croisés, donnent au métrage de Marcks un aspect rollercaster émotionnel plutôt bien foutu et surtout sacrément rythmé (on ne décroche pas une seule seconde). Vendu sous l'accroche *« Par le producteur de* **Requiem for a Dream** *»* (on retrouve par ailleurs le compositeur Clint Mansell au générique), **11:14** est pourtant affranchi des considérations existentialistes et nihilistes du film d'Aronofsky, préférant jouer la carte du divertissement (intelligent) plutôt que celle du constat irréversible. Enfin, on se doute qu'une telle citation mise en exergue attire la cible privilégiée du film, c'est-à-dire les ados ou les jeunes adultes, alors que le métrage devrait tout simplement ravir les amateurs de bonnes surprises. Nous sommes de ceux-là.

Fausto FASULO

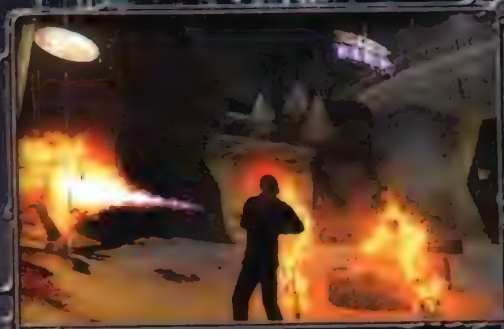
USA. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: GREG MARCKS. DIR. PHOT.: SHANE HURLBUT. MUS.: CLINT MANSELL. PROD.: BEAU FLYNN ET JOHN MORRISSEY POUR FIRM FILMS. INT.: HILARY SWANK, RACHAEL LEIGH COOK, PATRICK SWAYZE, BARBARA HERSHEY, BEN FOSTER... DUR.: 1H35. DIST.: SND. SORTIE LE 1ER DÉCEMBRE 2004.



VAMPIRE
THE MASQUERADE
BLOODLINES™

Choisissez votre destinée en embrassant l'un des 7 clans de vampires et développez votre personnage pour devenir le Prince de la nuit.

Savourez la puissance destructrice de vos armes : pistolets, sabres et tous les pouvoirs surnaturels inédits à votre classe de personnage.



Arpentez les rues sombres de Los Angeles dans ce RPG bouillant où les dangers sont imprévisibles et les possibilités sans limite !

Dialoguez avec les mortels et les autres vampires au cœur d'un univers immense réagissant à votre clan, votre comportement et vos actes.

18+

PC CD

WHITE WOLF

TROIKA GAMES

The way it's meant to be played — NVIDIA

source

ACTIVISION.

activision.com

vampirebloodlines.com

© 2004 White Wolf Publishing, Inc. Vampire: The Masquerade, White Wolf et The World of Darkness sont des marques déposées et Vampire : The Masquerade-Bloodlines est une marque commerciale de White Wolf Publishing, Inc. Code du jeu © 2004 Activision, Inc. Publié par Activision Publishing, Inc. Activision est une marque déposée d'Activision, Inc. Tous droits réservés. Développé par Troika Games, LLC. Ce produit utilise la technologie Source. © 2004 Valve Corporation. Tous droits réservés. Valve, Half-Life, Source et le logo Source sont des marques commerciales ou déposées de Valve Corporation.

MÉMOIRE EFFACÉE
LA THÉORIE DE LA CONSTERNATION

LE PÔLE EXPRESS
VERS L'INFINI ET AU-DELÀ

Le dernier Zemeckis n'est pas un chef-d'œuvre. Il est mieux que ça : une formidable promesse pour l'avenir de la réalisation. Autrement dit, il faut passer au-delà de l'enveloppe moyennement réussie pour parvenir à saisir toutes les qualités de ce coup d'essai avant-gardiste. N'attendez donc pas que l'on défende ici l'aspect conte de Noël, moyennement réussi, ou la direction artistique, souvent écœurante, puisque ce n'est pas là que le film prodigue son intérêt. D'ailleurs, l'histoire est d'une morne linéarité et ressemble grandement à un prétexte. Il s'agit en l'occurrence d'un voyage vers la cité du Père Noël de plusieurs enfants, dont une fillette volontaire, un gamin que la pauvreté de son foyer a rendu asocial, et surtout un jeune garçon en passe de perdre ses illusions. C'est dans la hiérarchie de ce trio que se niche une des caractéristiques de Zemeckis, une spécificité qui plombe et magnifie son film. On doute en effet que l'optique de faire de ce dernier personnage le héros soit un choix viscéral. Non seulement l'enjeu le concernant est on ne peut plus consensuel (il doit croire à nouveau en Noël), mais de plus, ce petit garçon apparaît plutôt archétypal et sans saveur. À l'inverse, son comparse pauvre représente un intérêt bien plus important. Tout en retenu et à fleur de peau, il est aussi, et surtout, le personnage le plus incarné de tous. Ce n'est évidemment pas un hasard si son évolution dans le film est non seulement plus originale, mais aussi plus audacieuse. Rien d'étonnant à cela quand on sait que sa maison, et très probablement son caractère, s'inspirent directement de l'enfance du metteur en scène. On réalise alors la formidable opportunité loupée, consciemment ou non, par le scénario.

Si Zemeckis s'est détourné de ce héros idéal au profit d'un choix plus morne, c'est que, à l'instar de Spielberg, il est un cinéaste responsable : en bon réalisateur/producteur d'Hollywood, Zemeckis aborde autant ses films comme des industries que comme des œuvres d'auteur, ce dernier pan ne prenant jamais le pas sur le premier (sauf rare exception). Au pire, cela donne un cinéma refoulé, voire putassier ; au mieux, des films à tiroirs qui assimilent leurs plus folles audaces avec un naturel désarmant. Et c'est bien entendu sur ce dernier point que **Le Pôle Express** est à marquer d'une pierre blanche.

Pour la première, mais certainement pas la dernière fois de sa carrière, Robert Zemeckis a en effet eu recours à une méthode qu'il a surnommé la « Performance Capture ». Technologie sans précédent, cette approche de la réalisation permet au metteur en scène de faire évoluer sa caméra à sa guise dans un espace virtuel, déjà peuplé de personnages numériques animés par capture de mouvement. Ainsi, la mise en scène est conçue durant la post-production (et non pas au stade du story-board, comme c'est le cas de tous les films d'animation 3D et 2D) et se retrouve, par conséquent, totalement affranchie de quelconques limites. Considérant l'intégration de la caméra omnipotente, telle que Zemeckis l'a adoptée depuis **Contact**, on imagine à quel point cette nouvelle façon d'aborder la mise en scène peut avoir des résultats détonants chez lui. Or, si la révolution a bien lieu dans **Le Pôle Express**, elle se déroule en douceur. Ainsi, contrairement à **Panic Room** ou au final d'**Apparences**, les mouvements de caméra impossibles sont si brillamment intégrés au découpage, qu'il y a fort à parier que le grand public ne remarquera même pas que l'objectif de Zemeckis les embarque dans des circonvolutions physiquement impossibles. Car enfin dompté, l'œil omniscient du réalisateur n'est plus un gadget un peu trop voyant, mais bel et bien une prolongation de ses outils narratifs habituels.

En cela, **Le Pôle Express** résume bien les limites (finalement minimes) et les incroyables atouts de la carrière d'un des rares réalisateurs hollywoodiens à faire réellement évoluer son medium. Car si Zemeckis gâche un vrai sujet passionnant à cause de sa trop grande conscience du public, c'est aussi cette attitude qui le pousse à bouleverser de façon enthousiasmante l'approche de la réalisation. En attendant un vrai film définitif utilisant cette nouvelle technologie, **Le Pôle Express** réussit le principal : être une promesse ferme sur un avenir qui s'annonce radieux.

Julien DUPUY

THE POLAR EXPRESS. USA. 2004. RÉAL.: ROBERT ZEMECKIS. SCÉN.: ROBERT ZEMECKIS D'APRÈS LE LIVRE DE CHRIS VAN ALLSBURG. DIR. PHOT.: DON BURGESS ET ROBERT PRESLEY. MUS.: ALAN SILVESTRI. PROD.: STEVEN BOYD, FARY GOETZMAN, TOM HANKS, JOSH MCLAGLEN, JACK RAPKE, STEVE STARKEY, WILLIAM TEITLER, PETET M. TOBYANSEN, CHRIS VAN ALLSBURG ET ROBERT ZEMECKIS. INT.: TOM HANKS, LESLIE HARTER-ZEMECKIS, EDDIE DEEZEN, NONA GAYE, PETER SCOLARI, BRENDAN KING... DUR.: 1H39. DIST.: WARNER. SORTIE LE 1ER DÉCEMBRE 2004.

EDITION COLLECTOR DE LA VERSION LONGUE

Le voyage s'achève...
Mais l'aventure continue
pour toujours en DVD.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

LE RETOUR DU ROI™

• La version longue du film aux 11 Oscar® sur 2 DVD avec 48 minutes d'images inédites.

• 2 DVD avec plus de 20 heures de bonus exclusifs dont 13 documentaires et plus de 2000 images !

VERSION LONGUE EDITION SPECIALE 4 DVD

EGALEMENT DISPONIBLES EN COFFRET DVD COLLECTOR
ET EN COFFRET COLLECTOR 2 VHS

www.leseigneurdesanneaux.com – www.newline.com

METROPOLITAN FILM & VIDEO · NEW LINE CINEMA · TF1 VIDEO · mcm · AOL 9.0 Perform · NRJ HITMUSICONLY!

Oscar® and Academy Award® are the registered trademarks and service marks of the Academy of Motion Picture Arts and Sciences. All Rights Reserved. © MMIII New Line Productions, Inc. © MMIV New Line Home Entertainment, Inc.
Le Seigneur des Anneaux, Le Retour du Roi, les personnages, événements, objets et lieux y afférents sont des marques déposées de The Saul Zaentz Company d/b/a Tolkien Enterprises sous licence concédée à New Line Productions, Inc. Tous droits réservés.

LA PÈGRE
GANGS OF MYUNGDONG

Vieux briscard du cinéma coréen, avec presque 100 films à son actif, Im Kwon-Tek, artisan chevronné devenu le chouchou des festivals du globe, revient avec **La Pègre**, présenté (tiens, tiens) lors de la 61e Mostra de Venise. Avec un sujet si dense (l'ascension d'un caïd durant les périodes politiques troubles de la Corée des années 50 à 70), on attendait bien plus d'ambition, dans la réalisation comme dans la direction artistique, de la part du metteur en scène, plus enclin à dépeindre son scénario sous l'angle du drame intimiste que de la fresque gangstérienne. Un traitement frustrant, parce qu'un thème si colossal ne peut se caser dans une durée « mouchoir de poche » de 97 minutes. Dommage, parce que du côté de l'interprétation, il n'y a pas grand-chose à dire : Cho Seung-Woo est parfait, tout comme Kim Min-Sun (vue dans l'excellent **Memento Mori**) et le reste de la distribution (composée de nombreux débutants au passage). Enfin, s'il y a bien un élément positif à souligner dans le métrage d'Im Kwon-Tek, c'est la brutalité et la sécheresse de ses scènes de combat. D'une rare violence, les affrontements qui ponctuent le film constituent les seuls moments d'intensité viscérale qui surnagent dans le métrage. Cependant, quelques coups de savates dans la gueule ne satisferont pas les amateurs de films de gangsters qui, à coup sûr, rongeront leur frein en attendant de voir débarquer une autre VRAIE grande fresque politico-gangstérienne après le **Gangs of New York** de Scorsese.

Fausto FASULO

HARYU INSAENG. CORÉE. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: IM KWON-TEK. DIR. PHOT.: JUNG IL-SUN. MUS.: SHIN JOONG-HYUN. PROD.: LEE TAE-WON POUR CINÉMA SERVICE CO.,LTD. INT.: CHO SEUNG-WOO, KIM MIN-SUN, KIM HAK-JOON, YOO HA-JOON... DUR.: 1H37. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 15 DÉCEMBRE 2004.

L'ENLÈVEMENT
MARCHE OU PIONCE

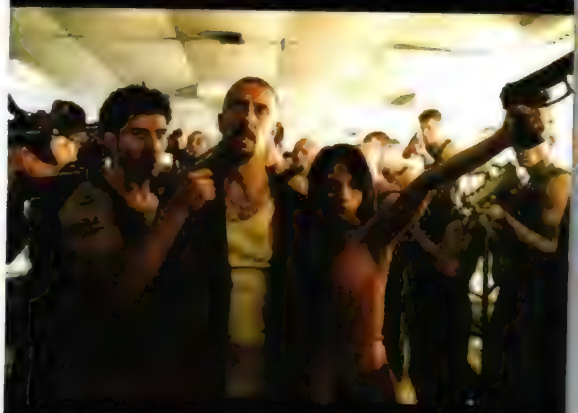
Le kidnapping d'un riche homme d'affaires (Redford) par un petit prolo malheureux (Dalton) va mettre à jour les failles de la vie du businessman. Disciple d'Alan J. Pakula et producteur considéré (**Heat**, **Revelations**), Pieter Jan Brugge réalise ici son premier film avec ce petit thriller psychologique tourné il y a déjà deux ans. Manque de pot, ça parle beaucoup, les acteurs font la tronche, le script s'appesantit avec lourdeur sur les névroses des personnages, le montage fait la part belle aux incohérences et tout cela s'achève sur un pauvre rebondissement visible à des kilomètres. Tandis que Redford et Dalton passent le film à grimper une colline en ressassant ad nauseam leurs petites aigreurs, le spectateur, lui, ronfle tranquillement.

Arnaud BORDAS

THE CLEARING USA. 2004. RÉAL.: PIETER JAN BRUGGE. SCÉN.: JUSTIN HAYTHE. DIR. PHOT.: DENIS LENOIR. MUS.: CRAIG ARMSTRONG. PROD.: PIETER JAN BRUGGE, PALMER WEST ET HANNAH SMITH POUR THOUSAND WORDS ET WILDWOOD ENTERPRISES. INT.: ROBERT REDFORD, HELEN MIRREN, WILLEM DAFOE... DUR.: 1H34. DIST.: UFD. SORTI LE 24 NOVEMBRE 2004.

BANLIEUE 13
LAISSE BÉTON

Paris, dans un futur proche. Devenus incontrôlables, les zouaves des cités sont parqués dans leurs HLM qu'un gigantesque mur de béton entoure, afin qu'ils ne viennent plus lâcher des pets nauséabonds au bal des débutantes. Seulement voilà, le caïd du bâtiment C (Bibi Naceri) menace d'envoyer sur la capitale un missile avec une pornstar (Ally Mac Tiana, ex-égérie de John B. Root, redevenue la plus sage Dany Verissimo) accrochée dessus, si un gros paquet de flouze ne lui est pas versé dans l'heure qui suit. Spécialiste des missions d'infiltration casse-gueules (dont la première est de se faire passer pour un latino avec un déguisement détectable par un aveugle sourd et muet), Damien (Cyril Raffaelli) débarque dans la banlieue 13, épaulé par Leïto (David Belle), un gentil yamakazi



fié désirant qu'une seule chose : empêcher Bibi Naceri d'envoyer sa sœur et son string sur orbite. Outre un scénario pompé sans vergogne sur Carpenter (jusqu'au final avec la ridiculisation des politiciens), le problème majeur de **Banlieue 13** est à mettre au crédit de son producteur/scénariste qui transforme un sujet en apparence ultra violent en post-nuke pour les mômes. Car si sur le papier, la cité du futur fait peur, à l'écran, c'est une autre paire de manches. Et le plus symptomatique de cette douloureuse méprise est sans conteste le personnage de K2 (Tony d'Amario), un colosse présenté au début comme le big bad motherfucker du film, et qui étonnamment n'hésitera pas à aider nos deux héros à la fin. Sans parler d'un épilogue tellement mièvre qu'il en deviendrait presque fendard. Dommage, car lorsque le projet était encore rattaché à Alexandre Aja (**Haute tension**), il s'annonçait furieusement sombre et beaucoup plus violent. Reste que David Belle et Cyril Raffaelli (qui avait déjà réussi un tour de force en chipant la vedette à Jet Li dans **Le Baiser mortel du dragon**) s'en sortent avec les honneurs, effectuant eux-mêmes des cascades particulièrement incroyables. Il faudrait maintenant trouver LE film à la hauteur de leur talent.

Alexandre BUSTILLO

FRANCE. 2004. RÉAL.: PIERRE MOREL. SCÉN.: LUC BESSON ET BIBI NACERI. DIR. PHOT.: MANUEL TERAN. MUS.: DA OCTOPUSS. PROD.: LUC BESSON ET BERNARD GRENET POUR EUROPA CORP. INT.: CYRIL RAFFAELLI, DAVID BELLE, BIBI NACERI, TONY D'AMARIO, DANY VERISSIMO... DUR.: 1H25. DIST.: EUROPA. SORTIE LE 10 NOVEMBRE 2004.

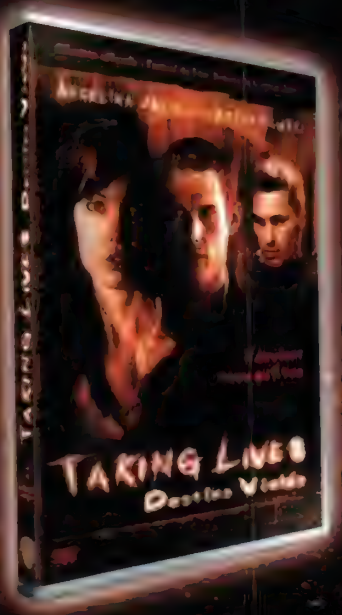
DEUX THRILLERS ANGOISSANTS

En DVD le 24 Novembre

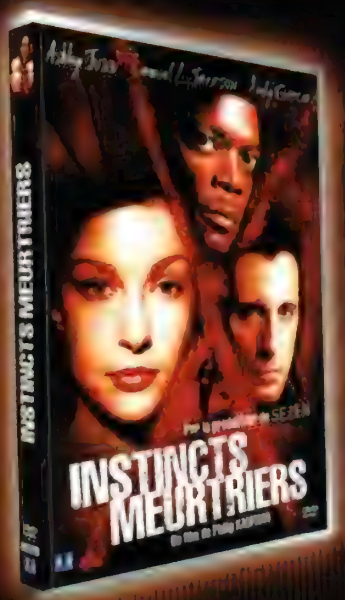
ANGELINA JOLIE ETHAN HAWKE OLIVIER MARTINEZ KIEFER SUTHERLAND

il devient
ceux qu'il tue

TAKING LIVES
Destins Violés



Ashley JUDD Samuel L. JACKSON Andy GARCIA



Par le producteur de SE7EN

INSTINCTS MEURTRIERS

Un film de Philip KAUFMAN

En chacun de nous,
il y a un tueur

M6 VIDEO

mcm

fun radio
DES HITS & DU FU

BENJAMIN GATES ET LE TRÉSOR DES TEMPLIERS

LE CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

Jerry Bruckheimer ratisse de plus en plus large. Alors qu'il se contentait il y a encore quelque temps de viser le public beauf de base, il élargit désormais la circonférence de sa cible. Après le film d'auteur engagé pour ménagère concernée (**Veronica Guerin**) et le grand film épique pour ado boutonneux (**Le Roi Arthur**), c'est donc aux mouflets que s'adressent en priorité ce **Benjamin Gates**. Le pire dans tout ça, c'est que le bonhomme reste d'une constance admirable puisqu'il ne fait qu'adapter la même formule à un public différent. Petits beaufs en devenir, vous pouvez donc aller vous chercher une Kro' dans le frigo et vous installer, ce film est fait pour vous.

Comme son grand-père, son père et tous leurs ancêtres, Benjamin Gates (Nicolas Cage, inexistant) ne vit que pour une chose: découvrir le fabuleux trésor des Templiers. Lorsqu'il apprend que le plan y menant se trouve au dos de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis, il jette l'éponge. Mais son collègue Ian Howe (Sean Bean en clone de Patrick Sébastien!), beaucoup moins scrupuleux, décide de voler le précieux document…

Ça commence donc très fort puisque, pour empêcher Howe de voler la relique nationale, l'honnête Gates entreprend… de la voler avant lui! Et ça continue quand on apprend que le bout de papier ne recèle pas le plan mais un indice, qui lui-même mènera à un autre indice et ainsi de suite jusqu'à la fin. 2h10 de « marabout de ficelle » donc, avec en bonus un sidekick bien gavant, une pétroleuse inodore et des méchants affligeants puisqu'ils traversent le film avec constamment deux wagons de retard sur le héros. Le tout mis en boîte par l'immortel responsable d'**Instinct** et **Phénomène**. Et si vous ajoutez à cela la Bruckheimer touch (patriotisme démagogique, système narratif basique, musique insupportable, gros son et scènes d'action illisibles), ce **Benjamin Gates** n'a plus rien de l'ersatz d'**Indiana Jones** qu'essaie de nous vendre le distributeur français, mais s'apparenterait plutôt à une sorte de Lara Croft au masculin.

Arnaud BORDAS

NATIONAL TREASURE. USA. 2004. RÉAL.: JON TURTELTAUB. SCÉN.: JIM KOUF, CORMAC ET MARIANNE WIBBERLEY. DIR. PHOT.: CALEB DESCHANEL. MUS.: TREVOR RABIN. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER ET JON TURTELTAUB POUR WALT DISNEY PICTURES ET JERRY BRUCKHEIMER FILMS. INT.: NICOLAS CAGE, DIANE KRUGER, JON VOIGHT, HARVEY KEITEL, SEAN BEAN, JUSTIN BARTHA, CHRISTOPHER PLUMMER… DUR.: 2H10. DIST.: BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 22 DÉCEMBRE 2004.

ET LES LÂCHES S'AGENOUILLENT…

MA VIE, MON ENFER

Lorsque l'inclassable Guy Maddin, auteur canadien à l'œuvre tout à fait « autre » (les amateurs de fantastique le connaissent notamment via **Dracula. pages tirées du journal d'une vierge** ou, plus récemment, **The Saddest Music in the World**) décide faire avec **Et les lâches s'agenouillent…** un film autobiographique à 99 %, on ne peut qu'être curieux. Lorsque le film en question mêle ex-petite amie revenue d'entre les morts, homosexualité du père et hockey sur glace, on se dit que soit le bonhomme a vu une vie pour le moins trépidante, soit sa notion de « réalité » diffère quelque peu de celle communément admise.

Dans ce film, Guy Maddin (que joue Darcy Fehr) est un jeune joueur de hockey qui accompagne son petit frère devenu aube au matrimonial dans un bus pour le moins bizarre (le matériau en série de célibataires qui le suivent, se transforme en bordel). Alors qu'il est à côté de sa douce qui subit une intervention brutale menée par le médecin de l'équipe, Guy reconnaît la ravissante Meta (Melissa Dionisio, littéralement aux séduisantes). Il ne fait ne faut pas plus pour abandonner celle qu'il aimait (il y a encore quelques secondes en jurant sur la mariée sous l'effet) et tenter coûte que coûte d'oublier tout ce qui a trait de son père, jugé mal par sa mère (Darcy Fehr) et son amant (le capitaine de l'équipe de hockey), n'en pas moins. Mais demande alors à tout de prouver à leur mère, en acceptant enfin de partager les secrets de son père, quelque chose qui elle garde de lui…

Traiter un sujet à ce point personnel avec autant de recul, ce qui permet de montrer toutes les contradictions d'un homme pour qui l'amour passe par la haine, l'amitié par la jalousie, délicatement de l'ima-

ge inoffensive… **Et les lâches s'agenouillent…** est une autobiographie d'un cinéaste tiré. Comme tout bon autobiographe qui se respecte, Guy Maddin utilise à nouveau des événements plus heureux (ou plus tristes qu'ils ne le furent, certainement) à son intérêt de réalisateur – bonne – comme émouvante. D'où un certain décalage. Et c'est peut-être ce décalage, dans le théâtre et le kitsch qui lui le talent de Maddin et de son sens de l'image belle, surréaliste et humoristique. Si vous vous laissez aller à la contemplation de l'imagerie colorée, vintage jusqu'à, même drôle, même rythme, même belles gueules… J'ai la vague impression que vous allez vous ennuyer avec le système art.

Jérôme GRÉGOIRE

Pas à nous que dans toute la salle Maddin comprenne la projection. Le premier rendez-vous en groupe de filles qui n'arrête pas de se critiquer les cheveux et le second avec homme et femme, ma fille de quelques mois.

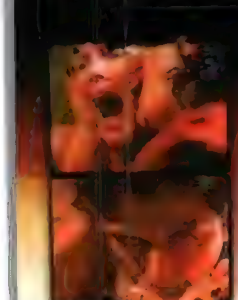
COWARDS BEND THE KNEE. CANADA. 2003. RÉAL.: GUY MADDIN. SCÉN.: GUY MADDIN, PAUL MORE ET ANNIE ETHEL. INT.: MELISSA DIONISIO, AMY STEWART, SARA GUTHRIE… PROD.: DIST.: ED. SORTIE LE 29 DÉCEMBRE 2004.

TROP HORRIBLE !
LA COLLECTION QUI FOUT LES J'TONS

Il vit d'amour.
Elle, de sang frais

DRAWING BLOOD

BONUS :
- Film en VO et VF
- Scènes coupées
- Story-board commenté (VO)
- 2 courts-métrages TROMA France



ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TROMA

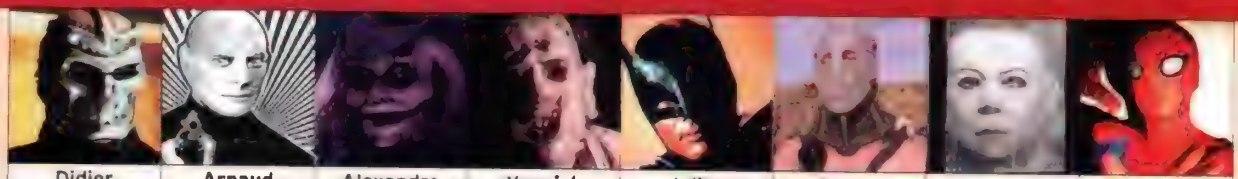
RECOMMANDÉ PAR MAD MOVIES

LES EDITIONS DU FILM RETROUVÉ

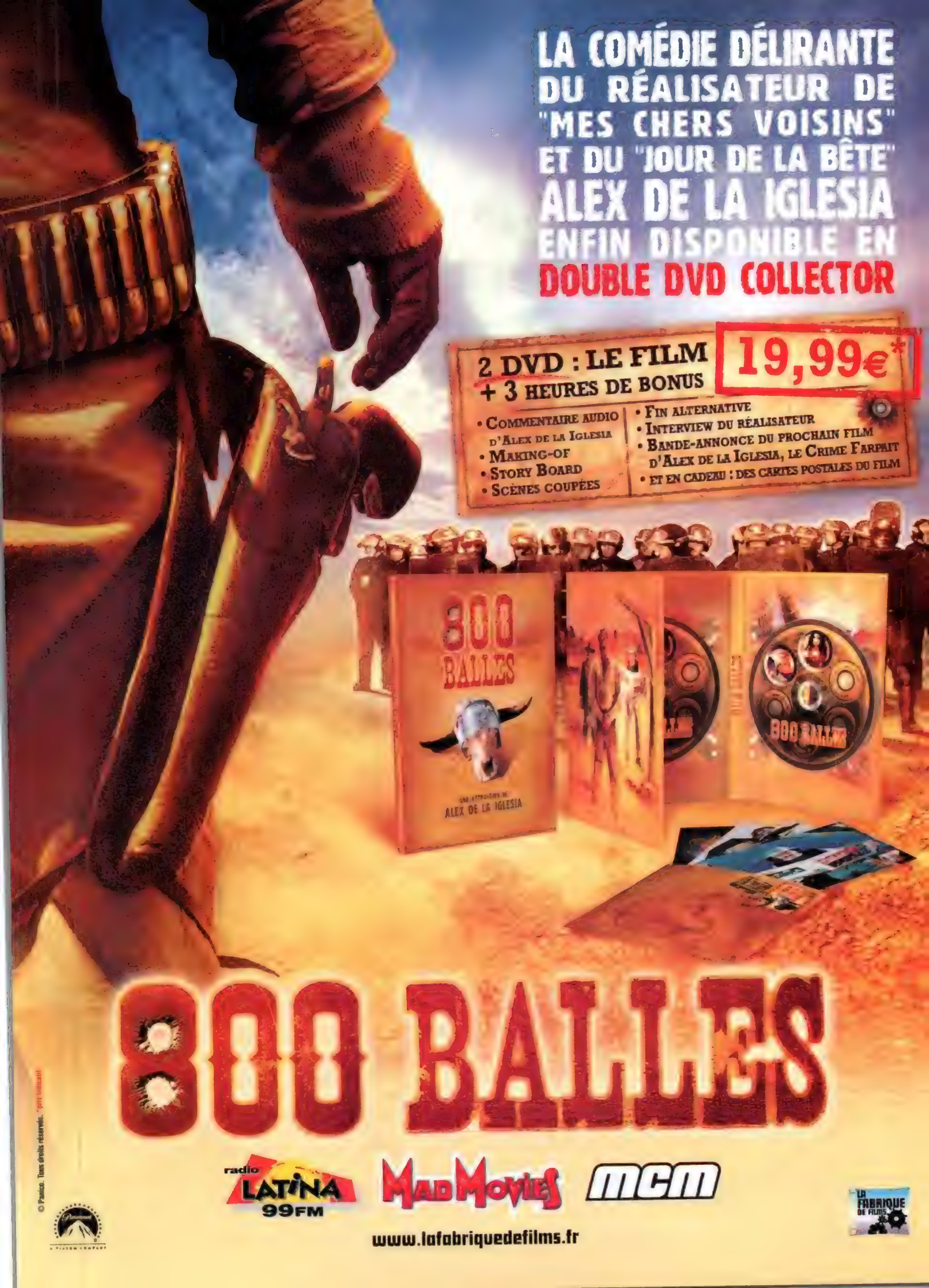
LES ÉDITIONS DU FILM RETROUVÉ - 19 RUE D'ISSY 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT - TÉL : 01 46 21 94 37

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
11:14		4 Ingénieux et bien mené, voilà un p'tit thriller peut-être un poil démonstratif mais qui fait son effet.				4 Une comédie noire sans prétentions rythmée et bien emballée.	4 Un film mineur qui ne fera pas date mais néanmoins très agréable.	4 Plutôt bien ficelé et agréable à suivre, bien que son auteur ne puisse s'empêcher de juger ses personnages...
36, QUAI DES ORFÈVRES		5 On attendait une production formatée et consensuelle, on a un grand polar solennel et habité. Étonnant.	5 Deux acteurs ressuscités, un polar habité, plus de doute, le Marchal est de retour en ville.	5 Une grande fresque policière, ample et bouleversante, par un réal qui connaît ses classiques. Je n'en reviens toujours pas !				5 Un grand film policier qui ne fait pas de concessions quant à son sujet. Vraiment excellent...
ALIEN VS. PREDATOR	2 Faible mais parfois rigolo.	1 Un concept basé sur le plaisir pour un résultat débouchant sur une énorme frustration. Moche.	2 Waahh, mortel ce film ! Vivement E.T. Vs. Chewbacca.	0 C'est Lassie en Antarctique avec le Predator dans le rôle du clébard ! La honte...	2 Ça ferait un pilote de série télé plutôt correct.	1 Dans le titre, il y a un mot de trop : versus.	0 Un film tout simplement insultant pour tout bon fan de genre (et des deux franchises) qui se respecte.	0 Deux franchises niquées d'un coup sec et sans vaseline !
ANACONDAS		0 Celui-là, je vais le laisser reposer quelques années et puis j'essaierai de ne pas le revoir.	0 Julien Courbet ? Oui, vous pouvez me passer l'autre avec sa bosse, c'est pour dénoncer une arnaque là...	0 Même pas digne d'une sortie à la loc !	0 Et pendant ce temps-là, Starship Troopers 2 et Hitcher 2 sortent directement en DVD.		0 Même les gars d'UFO s'en sortent plus dignement avec Python, Boa et tous leurs dérivés !	0 La même chose que le premier, mais sans les anacondas et sans Jon Voight, donc c'est nul...
BLADE : TRINITY		1 Flinguer l'univers qu'on a créé en le traitant de façon aussi désinvolte et incohérente, cela s'appelle une lucasserie.	1 Les enfoirés, ils ont réussi à nous niquer Blade. Bon allez, on va se refaire le 2 pour se consoler.	0 Le syndrome Judge Dredd... en plus beauf !	0 Que la réalisation, les acteurs, l'action et les sfx soient une catastrophe, soit. Mais en plus, c'est hyper mal écrit !	3 Un côté Z et beauf plutôt plaisant. Mais foirage quand même...	1 Pour la première scène avec Blade, tout simplement la seule où le personnage n'est pas trahi.	1 Désolé, mais je ne peux pas mettre 0 à un film avec Blade.
L'EXORCISTE - AU COMMENCEMENT	3 2 mais tellement drôle.	0 Renny Harlin en free style pour un grand moment de n'importe quoi.	2 Rien que pour la fausse Linda Blair qui se mange un mur invisible, ce somptueux nanar débile mérite le détour.	0 Le moins drôle des Scary Movie...	1 Une heure et demi d'ennui mortel, pour vingt minutes de zéderies tordantes.	0 Un film d'une rare finesse.	2 Les fans de L'Exorciste vont certainement chialer. Les autres vont bien se marrer.	0 Nan mais partez pas, puisqu'on vous dit que le dernier quart d'heure est à se pisser de rire !
LES INDESTRUCTIBLES	6 Si vous aimez les super-héros, les films Pixar, Le Géant de fer, pleurer et rire au cinéma, voici votre film ultime.	6 Un dessin animé comme il en existe un par décennie.		5 Un idéal de geek ! Juste un chouia trop long.	6 Un classique instantané.	5 Du grand spectacle intelligent et splendide.	5 Voilà un vrai bon film d'animation : beau, drôle et adulte.	6 Déjà, c'est le meilleur Pixar et en plus, ça pète un poil en dessous de Spider-Man 2. C'est dire si ça déchire !
THE GRUDGE	4 Sans doute déjà vu mais pourtant, curieusement, ça fout vraiment la trouille.	2 Un film d'horreur hybride dont le plus gros défaut reste son manque total d'originalité.	4 Un ni see dead peoples movie des plus correct. Une mini-flippe, c'est toujours mieux que rien.	4 Beaucoup de maladresses mais une vraie atmosphère et des séquences bien flippantes !		2 Plus fort que le film de couloirs : le film d'escaliers !	3 Moins puissant mais plus compréhensible que l'original. Rien que pour le fantôme de la mère, ça vaut le détour.	1 Bon, quand est-ce qu'elle va se faire faire un shampoing la petite fille aux cheveux sales ?
INNOCENCE : GHOST IN THE SHELL 2	3 Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Voilà le credo de ce film magnifique visuellement mais trop gonflant.	3 Il m'a bien semblé apercevoir quelques images d'une fulgurante beauté entre deux ronflements.	2 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau. Désolé, mais j'en ai pas et en plus, j'ai même pas vu le premier. Quel con !	6 Une œuvre cérébrale à la beauté envoûtante.	5 Aussi abscons, puissant et somptueux qu'un rêve.	3 Hermétiquement beau. Pour être plus clair : c'est grave chiant !	3 Déjà pas très fan du premier. C'est beau mais ça m'a royalement saoûlé.	6 Profond, mystique, indéchiffrable, bourrin, beau à en crever... Quand l'action et la réflexion servent le même projet.
OLD BOY	6 Fascinant, pervers, méchant. Pas loin de la perfection. Une bombe.		4 Vu que le chevelu qui tient Movies 2000 m'a balancé la fin, je vais peut-être l'enfermer à son tour pendant 15 ans.	5 Un chemin de croix superbement filmé mais atroce et éprouvant, à qui il manque une certaine résonance qui justifierait son sadisme.	6 Un chef-d'œuvre terrassant, la confirmation d'un très grand réalisateur.	6 Un thriller-mélo frappé qui va rester dans les mémoires.	6 Une descente aux Enfers superbement maîtrisée d'un bout à l'autre. Époustouflant !	5 Tour à tour ludique et dérangeant, du vrai cinoche d'exploitation qui en a.
LE PÔLE EXPRESS					4 Une petite fenêtre sur un champ de possibilités démentiel.	4 Un joli conte pour gosses plastiquement sublime. On attend de voir ce que Zemeckis fera avec son joli joujou.		2 Une révolution technique hallucinante certes, mais tout ça pour que Zemeckis continue à faire du Zemeckis...
RESIDENT EVIL : APOCALYPSE	1 Film de zombie sans zombie. Gros 2 ni fun ni sexy. Fait passer le premier pour un chef-d'œuvre.	0 Alexander Witt, retenez bien ce nom...	1 Même la version Gameboy fait plus flipper que ce truc torché par des ingrats. Attention, Craignos Monster inside.	0 STAAAAARSSSS !!!... J'en ris encore !	0 Un sérieux prétendant au pire film de l'année.			0 Le film qui fait passer des vessies pour des vessies...
LE SECRET DES POIGNARDS VOLANTS			0 Bouh, le sale film pour toubabs. Même Séverin, le blanco persuadé d'être un Shaolin est pas tombé dans le panneau.	1 Aussi soporifique et prétentieux qu'un film de fin d'année de la Femis... Du kung fu pour chroniqueurs mondains !		1 Elles sont pas belles mes écharpes en soie ?!	1 Vous n'aimez pas les films de la Shaw Brothers ? Alors le dernier Zhang Yimou est pour vous, et rien que pour vous.	1 On dirait une sitcom chinoise en Scope et avec deux-trois scènes de kung fu avariées...


LA COMÉDIE DÉLIRANTE
DU RÉALISATEUR DE
"MES CHERS VOISINS"
ET DU "JOUR DE LA BÊTE"
ALEX DE LA IGLESIA
ENFIN DISPONIBLE EN
DOUBLE DVD COLLECTOR
2 DVD : LE FILM
+ 3 HEURES DE BONUS
19,99€*
• Commentaire audio d'Alex de la Iglesia
• Making-of
• Story Board
• Scènes coupées
• Fin alternative
• Interview du réalisateur
• Bande-annonce du prochain film d'Alex de la Iglesia, Le Crime Farpait
• Et en cadeau : des cartes postales du film
800 BALLES
ALEX DE LA IGLESIA
800 BALLES
radio LATINA 99FM
MAD MOVIES
mcm
LA FABRIQUE DE FILMS
www.lafabriquedefilms.fr

Si vous aussi vous êtes révolté par ce document affligeant et pensez que les chiens n'ont pas à subir de telles infamies, rejoignez-nous dans notre combat et abonnez-vous à Mad Movies !

50 T-SHIRTS
800 BALLES
AUX 50 PREMIERS
ABONNÉS

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ **DÉCOUVERTE** ❑ **FIDÉLITÉ** ❑ **PASSION**

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

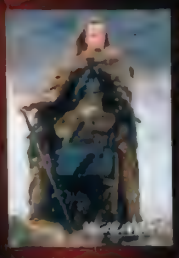
❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

M.O.R.

MOVIE OBJECT REPRODUCTION

M.O.R. BP 2
78612 LE PERRAY EN YVELINES CEDEX
Tél : 01.34.84.19.40 www.masterofrock.com
Du mardi au samedi de 9h30 à 19h30
Pièce identique à celle du commerce et armurerie !

EPEE BRAVEHEART
133 cm !
179,99 €



SABRE HIGHLANDER CONNOR MACLEOD
104 cm.
Avec fourreau.
179,99 €

EPEE MACLEOD
110 cm.
199,99 €

EPEE de CONAN
1,02 m.
74,99 €

LE PLUS GRAND MAGASIN DE PRODUITS DERIVES DE FRANCE

OUVERTURE
TOYSTAR'S CORNER
A HONFLEUR
23 rue du dauphin 14600 Honfleur
tel. : 02.31.89.47.30
7j/7 10h-12h30 / 15h-19h30

TOYSTAR

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7
Plus de 2000 références
Pour recevoir notre catalogue gratuit appelez-nous au 01 43 72 06 66

Clive Barker's Infernale Parade : 18 €
Toy Requiem - The Sabbaticus - Mary Slaughter - Golem Elijah

Diorama Halloween : 40 €
Michael Myers 40 cm : 59 €

Figurines Hellraiser Serie 3 : 18 €
Female - Pinhead - Frank - The Twins

Figurines Alien VS Predator : 18 €
Celtic Predator - Battle Alien - Elder Predator - Grid Alien - Scar Predator

Predator 35 cm : 49 €
Alien 35 cm : 49 €

Figurines Charmed : 15 €
Phoebe - Belthazor - Paige - Piper

Street Fighter : 25 €
Bison - Ryu - Sagat - Chun Li - Sodom

Leatherface 35 cm : 49 €
Movie Maniacs serie 7 : 18 €
Colonial Marine Hicks - Erin - Old Monty - Sheriff Hoyt - Leatherface - Robocop (uniquement disponible pour l'achat de la serie complete de 6 figurines a 80 €)

Figurines Conan Serie 1 : 18 €
Conan of Cimmeria - Svadun - Skifell - Belit - Conan the Indomitable - Fire Dragon

Buste Freddy & Jason : 69 € l'unité
Bobbleheads DC heroes : 18 €
Catwoman costume Violet - Wonder Woman - Catwoman black costume - Killer Croc
Batgirl - Robin - Penguin - Superman - Supergirl - Joker - Riddler

Buste Luke Xwing Pilot : 89 € - Yoda Maquette : 69 € - Buste Boosk : 89 €
Buste Bowen : The Falcon : 75 € - Ultron : 75 € - The Watcher : 85 €
Statue Bowen Logan : 230 €

WWW.TOYSTAR.FR - 0143 72 06 66

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 PARIS

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h

M° BUZENVAL / RER NATION - A 400 METRES DE LA PLACE DE LA NATION

TOYSTAR

Toystar vous souhaite de joyeuses fetes de fin d'année et vous propose une selection de ses incontournables a des **PRIX HALLUCINANTS** !

Et toujours un Incroyable rayon librairie
- Comics VO / VF
- News U.S chaque semaine
- Artbook ; etc ...

Figurines Matrix : 12€
(1) Neo Fight (2) Morpheus
(3) Neo real (4) Trinity 2

Figurines Spawn 12 € (1) Cyber Spawn (2) Manga She Spawn (3) Interlink Spawn (4) Shadow Hawk (5) Spawn I.064 (6) Spawn I.068
(7) Spawn hal .01 (8) The Redeemer (9) Spawn 10th Anniversary (10) The Raven Knight (11) She Spawn (12) Mandarin Spawn (13) Spawn I.030
(14) Spawn hal.01 (15) Sam & Twitch (16) Spawn hal 11 (17) Spawn I.095 (18) Savage Dragon (19) Spawn the Dark Ages Deluxe 20 €

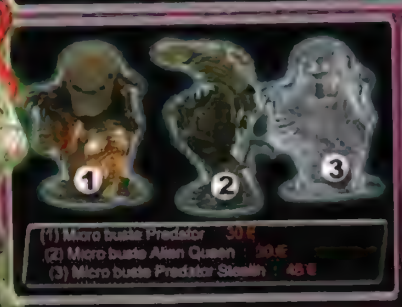
Figurines Marvel Legends 11 € (1) Daredevil (2) Wolverine ML3 (3) Gambit (4) Nick Fury (5) Sabretooth (6) Blade (7) Weapon X
(8) Punisher ML6 (9) Silver Centurion Iron Man (10) Thor (11) Magneto (12) Punisher (13) Beast
(14) Silver Surfer & Howard the Duck (15) Wolverine ML6 (16) Cable (17) Ghost Rider ML7

(1) Jimi Hendrix 18 cm 18 €
(2) Elvis Presley 18 cm 18 €

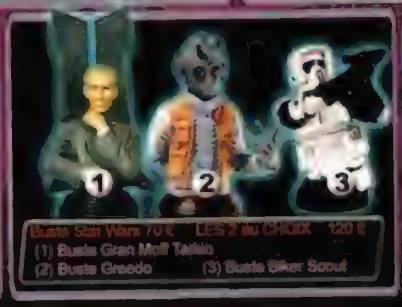
Figurines Hulk Classic 10 €
(1) Gamma Punch Hulk (2) Savage Hulk
(3) Smart Hulk (4) Mecha Hulk (5) War hulk
(6) Polo Hulk bouche ouverte 30 cm 15 €
(7) Polo Hulk bouche fermée 30 cm 15 €

Mini Casque LOTR 20 € (1) Galadrim Helmet (2) Easterling Helmet
(3) Berserker Helmet (4) Rohan Helmet (5) Orc Squinter Helmet
(6) King Theoden Helmet (7) Orc Trapper Helmet (8) Uruk Hai Scout Helmet

(1) Peluche Parlante Gollum 15 € Figurines LOTR 6 €
(2) Bilbo 111th birthday (3) King of dead (4) Legolas in Armor
(5) King Aragorn (6) Frodo (7) Smeagol (8) Gollum



(1) Micro buste Predator 30 €
(2) Micro buste Alien Queen 30 €
(3) Micro buste Predator Stealth 45 €



Buste Star Wars 70 € LES 2 au CHOIX 120 €
(1) Buste Gran Moff Tarkin
(2) Buste Greedo (3) Buste Biker Scout

Peluche gremlins 20 €
(1) Santa Gizmo (2) Peluche Gizmo
LES 2 POUR 35 €

Tous les personnages sont la propriété de leurs propriétaires respectifs. Tous droits réservés.

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

SAW
DE JAMES WAN

REGARDE LES HOMMES CREVER

Pour tous les cinéastes en herbe qui désespèrent de pouvoir un jour concrétiser leurs rêves, SAW est une belle leçon d'espoir. Pour tous les cinéphages qui désespèrent de voir à nouveau un bon film de serial killer sur grand écran, SAW laisse augurer du meilleur. Bref, autant de bonnes raisons pour attendre avec une impatience non feinte ce thriller glauque et tendu écrit et réalisé par deux Australiens hier encore inconnus au bataillon.

Avant d'apparaître comme le film qui va peut-être renouveler l'imagerie du serial killer à l'écran, **Saw** était avant tout basé sur une histoire d'amitié et de détermination. L'amitié de deux jeunes fanboys australiens de 26 ans, James Wan et Leigh Whannell. Dotés jusqu'ici d'un CV des plus pauvres (Whannell tenant un petit rôle très secondaire dans **Matrix Reloaded** et Wan n'ayant encore rien fait), les deux potes n'en ont pas moins réussi à concrétiser un projet qui était encore de l'ordre du rêve, il y a à peine quelques années. Lorsqu'ils se rencontrent, durant leurs études à la section « Arts médiatiques » du Royal Melbourne Institute of Technology, Wan et Whannell sympathisent très vite car ils semblent partager une même prédilection pour le cinéma de genre et une aversion similaire pour les expérimentations poussives de leurs camarades, comme l'explique Whannell : *« J'étais un fan de films d'horreur et j'avais l'habitude de fréquenter les cinémas de quartier, lorsque soudain, je me suis retrouvé cerné par une bande d'intellos qui fusaient des films Super-8 sur le sable. J'étais accablé par toutes ces prétentions avant-gardistes quand je suis finalement tombé sur un court-métrage de James en stop-motion, une histoire de nains qui se détruisent les uns les autres et là, je me suis dit que c'était exactement ce que j'aimais. »* Les deux étudiants se sont trouvés car, de son côté, Wan bloque sur le talent d'écriture de son nouveau pote, et de fil en aiguille, les deux amis vont peu à peu faire équipe et envisager de tourner ensemble un vrai film. En attendant, il faut gagner sa croûte et pour cela, ils enchaînent divers jobs. Whannell occupe notamment un poste de critique de films pour une émission de la télé australienne, un emploi galvanisant car lui permettant de rencontrer ses idoles (Peter Jackson, Tim Burton, Wes Craven, ...). Bientôt, un premier court-métrage fait surface, une histoire de fantômes qui n'obtiendra pas un grand succès mais qui permettra aux deux compères de se faire la main et d'enchaîner sur le projet qui va les amener progressivement à **Saw**.

BARAKA ET SENS DE LA DÉMERDE

Ils envisagent alors de tourner un tout petit budget doté d'un scénario en béton qui pourra les faire remarquer dans le milieu et ainsi convaincre les éventuels financiers. *« La, ca*

Ci-dessus :
Le docteur Lawrence Gordon (le revenant Cary Elwes) et Adam (Leigh Whannell), prisonniers dans une mystérieuse pièce avec un cadavre salement amoché pour unique compagnon.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Attaché au mur par une chaîne, Gordon s'étire au maximum pour essayer d'attraper un portable qui pourrait bien lui sauver la vie.

Les détectives David Tapp (Danny Glover) et Steven Sing (Ken Leung) aux trousses de Jigsaw, un tueur particulièrement tordu. Va falloir surveiller ses arrières.

commençait à devenir sérieux. » se souvient Whannell. « *Soit on se lançait tête baissée, soit on mourrait sur place. Avec James, nous avons donc passé un temps fou à fignoler notre scénario, de façon à développer une histoire vraiment surprenante qui puisse faire oublier notre budget étriqué. Le but était d'avoir à l'arrivée un très bon script, car nous n'avions ni stars au générique, ni scènes spectaculaires. Il fallait quelque chose de vraiment pas cher à concrétiser et de très ramassé. Du coup, nous avons opté pour l'histoire de deux gars qui se réveillent attachés dans une salle de bain insalubre.* » Assez rapidement, comme l'explique Whannell, ils se sont rendus compte qu'ils avaient besoin de s'adresser à la bonne personne : « *Le problème, quand vous êtes un jeune réalisateur et que vous débutez, c'est que vous êtes tout seul, vous ne connaissez pas les bonnes personnes, vous avez vraiment besoin d'un guide… Nous avons eu de la chance de trouver un bon agent qui s'est occupé de nous et qui nous a fait rencontrer les gens qu'il fallait.* ». Le bon agent en question, la bonne fée qui va enclencher la machine du succès, c'est Stacey Testro, une jeune femme issue de la télévision australienne et qui, après avoir lu le scénario des duettistes, décide de le faire parvenir à un autre agent, à Los Angeles. Convoqués par ce dernier, qui a lui aussi pété les plombs sur le script, Wan et Whannell prennent une décision qui va compter par la suite. Ils arrivent à réunir un budget de 5 000 dollars australiens (2 000 dollars US), font rappliquer des potes et du matos venus de la télévision et tournent en 2 jours une petite démo où Whannell interprète un passage du script. Les deux copains choisissent l'une des scènes les plus intenses et les plus atroces du scénario, celle où l'un des personnages (qui, dans la version finalisée, deviendra une femme et sera interprétée par Shawnee Smith) se retrouve la tête prise dans un piège à loup trafiqué au mécanisme particulièrement vicelard…

LES DEUX FONT LA PEUR

Le but, avec ce petit court-métrage de 7 minutes, était de ne pas arriver les mains vides à Los Angeles. James Wan raconte : « *Nous avons décidé de tourner cette démo avant de partir car nous savions que nous allions enquiller les réunions et les rencontres une fois sur place. Or, il s'agissait de montrer à nos interlocuteurs que nous n'étions pas que des scénaristes mais aussi des cinéastes.* ». Et Whannell de renchérir : « *Nous disons toujours que les choses intelligentes que nous avons faites dans notre vie ne sont pas très nombreuses, mais que celle-ci en fait incontestablement partie.* ». Cette initiative va en effet s'avérer payante au-delà de toute prévision. Après avoir fait la tournée des popotes avec leur démo sous le bras, les deux amis finissent par conclure un deal avec Evolution Entertainment, une petite boîte indépendante dont l'un des rares titres de gloire reste le **John Q** de Nick Cassavetes (avec Denzel Washington). Un accord avantageux puisque Wan et Whannell ont l'opportunité de faire le film eux-mêmes, le premier derrière la caméra et le second devant, comme ils le souhaitaient depuis le début. Cette collaboration bien tempérée au stade de l'écriture suivie d'une répartition des tâches au moment du tournage semble être, pour l'instant, le modus operandi idéal pour nos deux lascars. Ce que Leigh Whannell résume en ces termes : « *James et moi sommes*

amis avant toute chose, mais il s'est trouvé que nous voulions tous les deux faire des films. Nous avons donc décidé de joindre nos talents afin que les points forts de l'un compensent les faiblesses de l'autre, et inversement. ». À peine 3 mois après la signature du contrat, le tournage commence. Entre temps, Wan et Whannell ont écrit le jet final du script, transposant l'action de l'Australie aux États-Unis. Production indépendante oblige, le projet est budgété à un peu plus d'un million de dollars et les prises de vue doivent s'étaler sur seulement 18 jours. D'où, face à des moyens de production aussi serrés, l'agacement que peut ressentir James Wan lorsqu'on compare un peu trop rapidement son rejeton à ses illustres aînés : « *Le tournage était très dur, c'était un très petit budget. Du coup, c'est difficile d'entendre les gens comparer notre film à* **Seven**. *À chaque fois, je leur répète :* « **Seven** est un film qui a coûté 40 millions de dollars ! S'il le voulait, David Fincher pouvait faire jusqu'à 30 prises sur une scène ! » ».

UN TUEUR ATYPIQUE

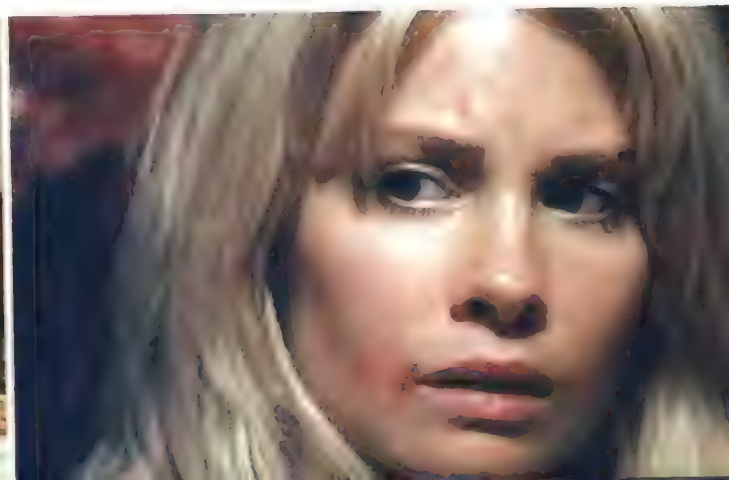
Et pourtant, malgré ses moyens limités, **Saw** aura réussi à rallier sur sa réputation de script efficace un casting assez impressionnant pour un film de cet acabit : Cary Elwes (le **Dracula** de Coppola), Danny Glover (**L'Arme fatale**), Dina Meyer (**Starship Troopers**), Monica Potter (**Le Masque de l'araignée**) et Shawnee Smith (qui, à l'époque, avait traumatisé les auteurs avec sa prestation de pom-pom girl dans **Le Blob** de Chuck Russell). Là encore, l'étroitesse du budget a sans doute achevé de convaincre de tels comédiens de tourner dans un petit film conçu par deux inconnus, comme l'avoue James Wan lorsqu'on lui parle de la prestation de Danny Glover : « *Pour Danny, comme pour toutes les autres personnes impliquées dans* **Saw**, *il s'agissait d'un film vraiment différent. Je crois que Danny, à l'instar de Cary Elwes, aimait beaucoup le script ainsi que notre petite démo. Il a dû simplement se dire :* « Pourquoi pas ? ». *En plus, ce n'était pas comme si nous avions demandé à Danny de tourner pendant 6 mois en Roumanie. Cela ne lui prenait que deux ou trois jours de tournage dans le centre-ville de Los Angeles…* ». Bref, **Saw** aligne un authentique générique de série B prestigieuse qui va se dévouer corps et âme pour servir l'histoire étonnante créée par Wan et Whannell. Une histoire particulièrement tordue, qui risque sans doute de marquer durablement le genre du film de serial killer.

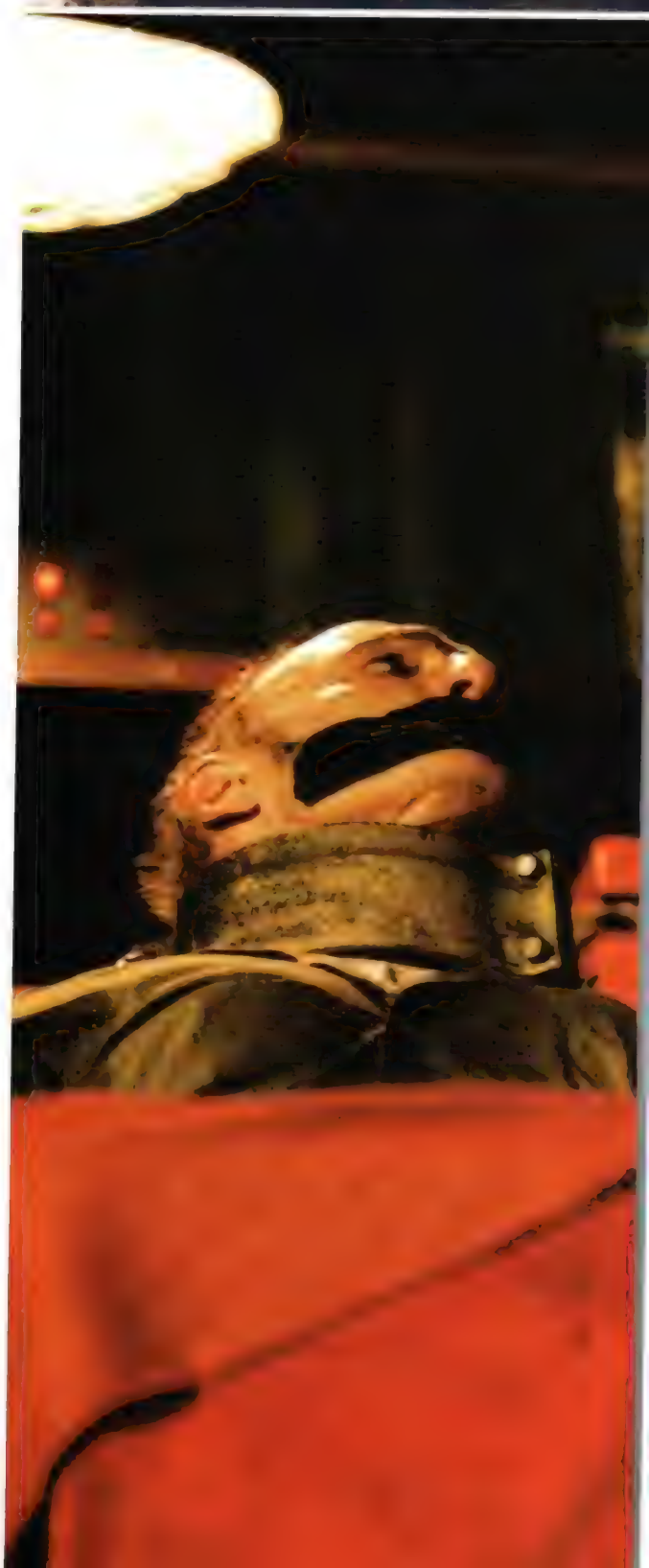
Adam (Whannell) se réveille dans une sorte de vieille salle de bain souterraine. Il est attaché au mur par une chaîne très solide. En face de lui, à l'autre extrémité de la pièce, le Docteur Lawrence Gordon (Elwes) se réveille lui aussi dans la même situation. À mi-chemin des deux hommes, le cadavre d'un inconnu est étendu dans une mare de sang, un flingue dans une main et un magnétophone dans l'autre. Assez vite, Gordon trouve une petite cassette audio dans sa poche. Il réussit à attraper le magnétophone. Sur la bande, une voix d'outre-tombe lui apprend qu'il a 8 heures pour tuer Adam. Si cette tâche n'est pas remplie dans le délai imparti, les deux malheureux mourront et la femme et la fille de Gordon seront tuées. Gordon, se souvenant d'une enquête récente menée par un certain inspecteur Tapp (Danny Glover), comprend peu à peu qu'ils sont les nouvelles victimes d'un tueur

Ci-dessus :
Un homme nu et piégé dans une pièce remplie de fils barbelés : Jigsaw a encore frappé. Trop tard pour essayer de le réanimer celui-là…

Ci-dessous, de gauche à droite :
Adam (Leigh Whannell, également coscénariste) ne comprend toujours pas ce qu'il fait dans cet enfer. L'heure de la révélation est proche.

Alison Gordon (Monica Potter) risque bien de connaître le même sort que son mari si un miracle ne se produit pas dans la minute qui suit.





Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Un des nombreux masques de Jigsaw. L'expression « faire sa tête de lard » prend alors tout son sens.

Une jeune femme (Shawnee Smith) a moins d'une minute pour dévérouiller un casque mortel. Passé cet irréversible compte à rebours, son joli visage risque bien de ressembler à du hachis... L'une des meilleures scènes d'un film définitivement choc.

David Tapp dans l'antre du tueur. Pas question de décrocher papy tant que Jigsaw n'est pas neutralisé. C'est pas gagné d'avance...

impitoyable baptisé « Jigsaw », qui aime à inculquer la valeur de la vie à ses proies en testant leur instinct de survie et en les soumettant à des dilemmes atroces.

À L'ANCIENNE

Partant de ce pitch aussi basique qu'excitant, Wan et Whannell ont bâti un récit qui s'articule autour de flashbacks permettant de recomposer peu à peu le puzzle inquiétant et de dessiner le profil d'un tueur particulièrement machiavélique. On n'en dira pas beaucoup plus pour l'instant, si ce n'est que **Saw** réserve son lot de scènes chocs, notamment lorsqu'il s'agit de montrer les précédentes victimes de Jigsaw aux prises avec les énigmes mortelles du tueur. Comme cet homme devant trouver la sortie d'une pièce constituée d'un enchevêtrement de fils barbelés ou cette femme ayant deux minutes pour enrayer le mécanisme d'un casque destiné à lui broyer le crâne. **Saw** trouve avant tout son originalité dans sa façon de tracer le portrait d'un psychopathe à travers ses victimes et le fait que ce même psychopathe n'est pas obsédé par la mort de ses semblables. En effet, Il trouve son plaisir dans l'observation de leurs réactions face à l'épreuve ultime et leur ménage toujours une porte de sortie. Une espèce de tueur anthropologue en quelque sorte, qui joue avec les humains comme il le ferait avec des fourmis. Quant à l'identité du bonhomme (oui, **Saw** est avant tout un « whodunit »), impossible de savoir quoi que ce soit, si ce n'est que le film s'achèverait à la dernière minute sur un twist mémorable. Apparemment, pas de digressions hors-sujet dans **Saw**, ni de second degré facile. Wan et Whannell, en bons adeptes du cinéma des années 70 (très à la mode ces derniers temps puisque le dernier **Blade**, malgré le foirage avéré, revendique ce même état d'esprit), ont visé avant tout la sécheresse et l'efficacité, ainsi qu'une manière d'appréhender le film d'horreur de manière frontale. Comme le confirme Leigh Whannell, **Saw** a été conçu dès le départ comme un digne représentant du genre : *« Si vous faites un film d'horreur, vous ne pouvez pas donner dans la demi-mesure. Ce serait comme faire une comédie à moitié marrante. Si vous regardez les films d'horreur faits dans les années 70, ceux produits par les studios étaient les plus extrêmes. Un film comme* **L'Exorciste** *est effroyablement sérieux : pas de comédie ou de second degré référentiel, c'est quasiment du documentaire. Cette façon de faire n'est plus vraiment à la mode, mais c'est pourtant ce qui nous a poussé à aborder une telle histoire de manière aussi sérieuse. ».* On peut donc s'attendre à un vrai film d'horreur, mais une horreur toutefois plus psychologique, plus insidieuse qu'hémoglobinesque. Pour la petite histoire, victimes de leur jusqu'au-boutisme, Wan et Whannell ont dû revoir leur copie, à la demande de la toute-puissante MPAA, pour éviter que le film écope d'un classement NC-17. Après remontage, **Saw** a donc retrouvé sa classification R initialement envisagée, délesté de quelques plans trop gore et de quelques effets sonores trop éprouvants.

JIGSAW WILL RETURN...

En tout cas, ça marche, puisque le film, après s'être fait remarquer au Festival de Sundance et à celui de Toronto, est en train de faire une belle carrière au box-office, ayant déjà engrangé à la mi-novembre, au niveau international, la somme rondelette de 50 millions de dollars. Une vraie « success story » pour un aussi petit film et surtout pour ses deux auteurs, deux jeunes qui en veulent et qui usaient encore leur fond de culotte sur les bancs de la fac il n'y a pas si longtemps. De quoi leur assurer un avenir prometteur. D'ailleurs, Wan et Whannell ont déjà écrit un nouveau scénario, baptisé **Shhhh** et commandé par Universal. Un thriller surnaturel sur lequel ils restent pour l'instant assez discrets, d'autant plus que le projet ne prendra pas son envol immédiatement. En effet, devant le succès de **Saw**, les producteurs de Lions Gate Films ont demandé aux deux comparses de plancher sur une suite, d'ores et déjà programmée pour Halloween 2005.

Arnaud BORDAS

Après un premier épisode directement distribué en DVD dans nos vertes contrées, les sœurs Fitzgerald refont parler d'elles via une séquelle et une préquelle. Deux films très attendus qui renforceront sûrement le mythe initié par le réalisateur John Fawcett et la scénariste Karen Walton. Prêts à se faire croquer ?

LES LOUVES SANGUINAIRES

GINGER SNAPS 2 : UNLEASHED ET GINGER SNAPS BACK

DE BRETT SULLIVAN ET GRANT HARVEY

Ci-dessus : Brigitte Fitzgerald (Emily Perkins) dans sa première phase de mutation. Gare au garou !

Réalisé en 2000 par un Canadien quasi inconnu spécialisé dans les séries TV (*Xena*, *Nikita*), **Ginger Snaps** parvint à se défaire de sa simple condition de direct-to-video (le film n'est pas sorti non plus en salles aux États-Unis) grâce à une histoire sortant des sentiers battus et une mise en scène élégante et racée, magnifiée par le score mélancolique de Michael Shields. Alors que le monde entier s'extasiait sur le très médiocre **Dog Soldiers** (**La Septième compagnie des loups**… Qu'est-ce qu'on rigole !), **Ginger Snaps** commençait tout doucement à devenir un hit à la location et sur les chaînes payantes. Parabole sur la puberté teintée de fantastique (à l'instar de **L'Exorciste**, voire de **May**) logiquement écrite par une femme (Karen Walton), le film de John Fawcett se penchait sur le cas de Ginger et Brigitte Fitzgerald, deux sœurs passablement perturbées n'hésitant pas à mettre en scène et à photographier leur propre mort, au grand désarroi de leurs parents complètement largués par une progéniture bonne pour une séance chez le psy. Mais la donne s'inversera lorsque Ginger sera sauvagement mordue par un lycanthrope terrorisant la région. À son tour maudite et encline à se transformer en bête féroce les soirs de pleine lune, Ginger rendra l'âme sous les coups de sa sœur, condamnant ainsi une éventuelle franchise avec le décès irrévocable de son héroïne. Mais la cote de popularité du film ne cessant d'augmenter (surtout en Angleterre et au Canada – il est aussi titré **Entre sœurs** au Québec…), son réalisateur pense aussitôt à lui donner une suite. Il s'en explique : *« Beaucoup de gens aiment ce film, fans de films d'horreur ou non. Il était facile pour le spectateur de s'attacher et*

de s'identifier à Ginger et sa sœur. De plus, l'humour de l'ensemble a conquis les plus indécis. C'est donc en constatant ce succès que Steve Hoban (le producteur) et moi-même avons décidé de mettre en route non pas un nouveau film, mais deux. — Mais pour ces épisodes tournés simultanément, John Fawcett cède son fauteuil de réalisateur à Brett Sullivan et à Grant Harvey au profit de celui, plus juteux et moins contraignant, de producteur exécutif.

UNE PETITE VOIX DANS LA TÊTE

Sa star étant morte à la fin du premier film, la mission prioritaire de **Ginger Snaps 2 : Unleashed** est de la ressusciter. Ça, c'est la scénariste débutante Megan Martin qui s'en charge, prenant ainsi la relève de Karen Walton ayant refusé l'offre. Et elle a un éclair de génie, Megan, en faisant tout simplement de Brigitte (toujours interprétée par l'excellente Emily Perkins) le personnage principal de ce nouvel opus, reléguant ainsi sa sœur (Katharine Isabelle rempile à son tour sans se faire prier) au rang d'aimable fantôme. De là à appeler le film **Brigitte Snaps**...

— *Ici, Ginger est présente dans la conscience de sa sœur, elle est la petite voix similar qui lui parle à l'oreille...* — nous explique Megan Martin, très appliquée pour son premier script. — *Lorsque j'ai proposé cette idée lors des premières réunions de travail, tout le monde me regardait comme si j'étais un extraterrestre. Autour de cette table, tous ces gens se connaissaient, et moi, j'étais la petite nouvelle toute impressionnée qui restait dans son coin. Mais je me suis battue pour cette idée et j'ai réussi à convaincre la production que cette solution était la bonne.*

Avec un script validé limite dans la douleur, le coup d'envoi de **Ginger Snaps 2** peut enfin être donné.

DEUX SŒURS VIVAIENT EN PAIX...

Tourné à Edmonton au Canada, sa terre d'origine, **Ginger Snaps 2** s'inscrit comme une suite directe du film de John Fawcett. Infectée par le même mal qui rongeait sa sœur, Brigitte quitte le domicile familial pour mener une vie de junkie dans un motel sordide, s'injectant quotidiennement des doses d'aconit, seule drogue capable de retarder sa mutation. Après une overdose, elle se réveille dans une clinique de désintoxication où sa canne lui est formellement interdite. Et manque de bol, un autre loup-garou se met à rôder autour d'elle, désirant l'approcher dans l'unique but de la féconder, tout en boulottant au passage tous ses nouveaux amis toxicos. Peut-être est-ce le fantôme de Ginger qui détient la solution, conseillant sournoisement à sa sœur de s'abandonner aux pulsions bestiales qui la tiraillent de l'intérieur. Aidée par une petite gamine répondant au doux sobriquet de Ghost (la jeune Tatiana Maslany, apparemment bluffante), Brigitte ne peut empêcher le carnage d'avoir lieu, et se retrouve rapidement acculée et obligée de se battre pour survivre.

C'est donc désormais Brett Sullivan qui officie derrière la caméra. Monteur sur le film de Fawcett, il passe ici à la vitesse supérieure après quelques courts-métrages remarqués, et ce dans la plus grande sérénité, malgré un investissement total. Jugez plutôt : — *Pour moi, il n'y a pas de grande différence entre un court et un long-métrage. Quel que soit le format, le plus important reste l'histoire, qui était d'ailleurs notre préoccupation majeure. Après, c'est une question de volonté. J'ai bossé six semaines de façon intensive sur ce film, sans jour de repos ni week-end. Le soir, quand je rentrais chez moi, j'étais mort de fatigue mais je continuais à bosser sur les plans du lendemain, tout en commençant le montage. Et quand je m'endormais enfin, c'était pour rêver de Ginger et de sa sœur.*

Épuisé Sullivan, mais aussi fortement impressionné par la performance d'Emily Perkins, une actrice très douée faisant honneur à son légendaire père, Anthony. — *J'ai passé six mois à la regarder sur un moniteur de contrôle...* explique Sullivan. — *Au début de l'aventure, j'étais très impressionné par cette fille capable d'endurer les pires conditions de tournage sans jamais rien dire. Je crois qu'elle a un niveau de tolérance à la souffrance incroyable. Le dernier drame qu'elle a vécu étant la mort de sa mère lors des attentats du 11 septembre... Il faisait très froid sur le plateau, mais personne ne s'est jamais plaint, car chaque acteur était à fond dans son personnage, au point de décrocher avec la réalité. Tatiana Maslany et Emily en tête. Ces deux-là étaient tellement à fond dans leur rôle qu'à la fin de chaque prise, elles ne savaient plus où elles étaient et nous demandaient si elles n'avaient*

Ci-dessus, de gauche à droite :
Interdite d'aconit, la seule drogue capable de la sauver, Brigitte ne peut plus freiner ses pulsions bestiales. Résultat, des cadavres salement amochés commencent à pleuvoir tout autour d'elle.

Ci-dessous, de gauche à droite : Même en 1815, la malédiction du loup-garou fait des ravages. De nouveau réunies, Brigitte et Ginger vont devoir faire face à une meute désirant boulotter tous les occupants de Fort Bailey.

pas oublié des lignes de dialogue. Cet investissement s'en ressent à l'écran et permet à mon film d'être dans la continuité du premier, tout en étant plus gore et plus violent.

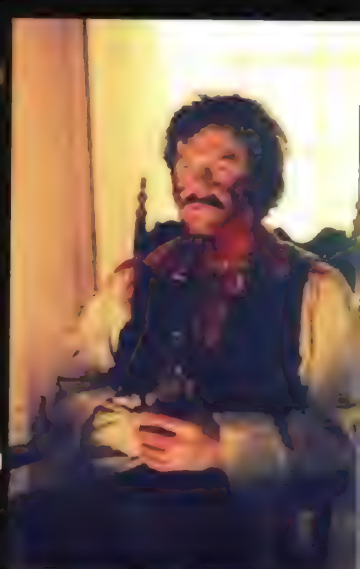
Nanti d'un budget de 3,5 millions de dollars, Sullivan en investit une grosse partie dans les effets spéciaux confiés à Howard Berger, membre actif du mythique trio KNB, apparemment ravi de se retrouver au pays du sirop d'érable, bien loin du stress d'Hollywood. *« J'adore bosser sur des petites productions comme* **Ginger Snaps 2**... » raconte-t-il. *« Ici, je travaille avec des gens que j'aime et qui me le rendent bien. À Los Angeles, c'est souvent très différent. Certaines personnes oublient parfois quelques règles d'or et se comportent comme des salopards avec les autres. Bordel, on est censé faire des films en s'amusant, pas se prendre la tête avec des connards qui traitent les gens comme de la merde ! Moi, je me suis longtemps retenu de ne pas en tuer un à mains nues. C'est pour ça que lorsque je me retrouve sur un tournage convivial comme celui-là, au Canada, j'en profite tout en donnant le meilleur de mes effets spéciaux. La froide rengaine était surtout le froid qui rongeait tout le monde sauf Jake McKinnon, qui lui, était bien au chaud dans son costume de loup-garou. Même les habitants d'Edmonton avouaient froid, c'est dire. Mon premier souci était donc que mes effets, comme les têtes animées par des cervelets moteurs, ne gèlent pas... »*

Et pourtant, Howard Berger n'était pas au bout de ses peines, car à peine sorti du plateau de **Ginger Snaps 2**, il embrayait directement sur celui encore plus glacé de **Ginger Snaps Back**.

LA NEIGE ET LE SANG

Sur les rotules après un tournage marathon, Brett Sullivan passe la main à Grant Harvey pour les besoins de **Ginger Snaps Back**, la fameuse préquelle. Déjà assistant-réal sur le film de Fawcett et producteur sur celui de Sullivan, Harvey signe ici son premier long après avoir fait ses classes à la télévi-

« Concernant Ginger Snaps 3, je parlerais plus volontiers d'une relecture



de l'original, mais dans un contexte de western, que d'une préquelle. »

sion canadienne sur plusieurs séries pour ados. Passant également son tour, la jeune Megan Martin tisse le poste de scénariste au tandem composé de Stephen Massicote (qui enchaînera ensuite sur le script de **The Darkness**, le nouveau projet de John Fawcett, réalisé en compagnie de Neil **Dog Soldiers** Marshall) et Christina Ray (la série ***The Collector***). L'action prend place dans les contrées gelées du Canada, en l'an de grâce 1815. Un trappeur (Nathaniel Arcand, déjà vu dans **American Outlaws** et bientôt en adversaire de la grosse Garner dans **Elektra**) découvre les sœurs Fitzgerald errant dans le froid. Les prenant sous sa protection, il les emmène jusqu'au Fort Bailey, une position tenue par onze soldats nordistes que les conditions climatiques et l'isolement ont considérablement détraqués. Des années auparavant, l'armée américaine fit construire cette fortification, sans prendre en compte les avertissements de ceux qui prétendaient que cette terre était maudite. Et ce qui pouvait s'apparenter à du folklore ne va pas tarder à se matérialiser sous la forme de loups-garous vindicatifs que les palissades de Fort Bailey n'arriveront pas à stopper, surtout si certains monstres y ont déjà pris position à l'intérieur...

Tout aussi investi et pétrifié de froid que son collègue Sullivan, Grant Harvey prend quand même le temps de revenir sur son histoire : *« C'est celle de deux sœurs qui dérivent de ne jamais être séparées, quoi qu'il arrive. Elles n'ont rien d'autre en ce monde que l'affection qu'elles éprouvent l'une pour l'autre. C'est une sorte d'histoire d'amour gothique incestueuse, romantique et sanglante. Avec cette préquelle, nous avons décidé de faire quelque chose de différent. Je n'arrive pas à me rappeler d'un autre film ayant le même concept que* **Ginger Snaps Back**. *Nous avons repris les mêmes personnages, interprétés par les mêmes actrices, pour leur faire vivre les mêmes situations que dans le premier épisode, mais au 19e siècle, dans un contexte de western. Ginger est de nouveau mordue par un lycanthrope et commence alors tout doucement à se transformer. Du coup, je parlerais plus d'une relecture de l'original, dans un contexte différent, que d'une préquelle. C'est pour cela que nous ne donnons aucune explication sur le fait de retrouver deux héroïnes contemporaines à une époque qui n'est pas la leur. »*

Si Grant Harvey s'en défend, il est pourtant bien difficile de ne pas penser à **Vorace**, le chef-d'œuvre d'Antonia Bird, et à ce que faillit être à un moment **Jeepers Creepers 2** avec sa diligence empêtrée dans la neige, avant que des producteurs frileux ne viennent couper les ailes de Victor Salva. Mais l'écart devrait se creuser avec ses glorieux aînés grâce à certaines scènes qui s'annoncent anthologiques, comme celle où une meute de loups-garous devraient nous faire un remake d'**Alamo** en encerclant Fort Bailey de toutes parts. Un film sur mesure pour Katharine Isabelle, qui retrouve ici sa place de star incontestable de l'histoire. Celle que l'on surnomme parfois la « Jamie Lee Curtis des années 2000 » (pour son rôle de Ginger, mais aussi pour ceux qu'elle tenait dans **Bones** et **Freddy contre Jason**) s'empresse de revenir sur le personnage qui a fait d'elle une actrice culte, et sur son amitié avec Emily Perkins : *« L'autre jour, je me promenais dans les rues de Saskatchewan et une fille m'a abordée en me disant que je ressemblais à l'actrice de* **Ginger Snaps** *et en me demandant si je l'avais vu. Elle adorait le film, qui lui parlait bien plus que d'autres métrages ouvertement calibrés pour les ados. Ce film a fonctionné aussi grâce aux forts liens qui m'unissent à Emily. Nous sommes nées dans le même hôpital, nous fréquentions la même maternelle, puis la même école privée avant de nous retrouver toutes les deux en train d'auditionner pour les rôles de Ginger et de Brigitte. Depuis, Emily est persuadée que nous sommes connectées spirituellement. »*

N'étant pas à l'abri d'un quatrième épisode, Katharine Isabelle a déjà une idée concernant l'histoire, qu'elle verrait bien se dérouler dans l'espace. Peut-être serait-ce là l'occasion pour l'actrice de signer son premier scénario ? Elle serait au moins sûre d'avoir de nouveau le premier rôle...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus :
Brigitte et Ginger, unies dans la souffrance et le sang : carnassières !

L'arrivée de l'hiver à grands pas est l'occasion idéale pour se pencher sur DECOYS, une série B appétissante où sévissent de séduisantes créatures n'hésitant pas à geler complètement leurs victimes de l'intérieur. DECOYS, la preview où l'on s'enrhube...

SŒURS DE GLACE

Ci-dessus :
Lily (Stefanie Von Pfetten) au bal de Miss Hiver, entourée de deux copines qui ne se doutent pas une seule seconde de sa vraie personnalité.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Les deux créatures à nu... Lily s'explose la gueule... Aucun doute, Decoys tient la route niveau effets spéciaux.

DECOYS
DE MATTHEW HASTINGS

Sortir des sentiers battus, lorsqu'on est un petit film d'horreur canadien destiné uniquement au câble et à la location, relève presque de l'exploit aujourd'hui. **Decoys** semble pourtant réussir ce tour de force, malgré un postulat de départ aussi crétin qu'archi-rabâché par une demi-décennie de teen-movie. L'histoire se déroule entre les murs du collège Saint John. Lorsqu'ils ne sont pas en cours, Luke Callahan (Corey Sevier, **Memory Run**, **Detention**) et son pote de galères Roger (Elias Toufexis, **Brilliant**) ne pensent qu'à une seule et unique chose : se faire dépuceler. Une nuit, alors qu'il est en train de laver ses slips au lavomatique du coin, Luke tombe nez-à-nez sur Lily (l'Allemande Stefanie Von Pfetten, déjà entraperçue dans **Date with Darkness**) et Constance (Kim Portier, **American Psycho 2**, **The Rats**), deux blondasses atomiques qui lui donneront rapidement le vertige. Incapable d'aligner deux mots devant ces copines qui semblent être plus que très proches, Luke les laisse filer, et ses espoirs de devenir un homme avec. Pas découragé pour autant, il profite que les belles aient oublié un rouleau de pièces de monnaie pour venir frapper à leur porte. Personne n'étant apparemment là, Luke prend son pied en sniffant toutes les petites culottes qui traînent avant de s'apercevoir enfin qu'un truc ne tourne pas rond. Ce qui permet au film de sortir du schéma classique et étriqué de la comédie post-**American Pie**, pour venir s'ancrer dans celui, beaucoup plus excitant, du film de monstres. Planqué dans la penderie, Luke constate rapidement que si Lily et Constance sont bel et bien gaulées comme des égéries pour routiers, elles n'en demeurent pas moins énigmatiques. Nous sommes en plein hiver, les fenêtres de leur chambre sont grandes ouvertes, et les deux blondes n'hésitent pas à se mettre topless pour humer le vent glacial de la nuit. Tout s'explique lorsque l'estomac de Lily s'entrouvre pour laisser échapper des tentacules hystériques. N'ayant plus de doute sur la véritable identité des filles (un croisement hybride de la Mutante et du monstre final de **The Faculty** allergique à toute forme de chaleur), Luke va tenter de mettre en garde son poto Roger, bien décidé à déboîter le bassin de Constance. Et lorsque les cadavres gelés (dont certains conservent une érection intacte) commencent à se multiplier dans la forêt avoisinante, Luke n'a plus d'autre choix que de s'armer d'un lance-flammes pour éradiquer cette « menace from outer space », en dépit des mises en garde de Kirk (Richard Burgi, le gros dur de **Starship Troopers 2**) et de Watts (la revenante Nicole Eggert), les deux flics chargés de l'enquête. La grosse fiesta organisée pour l'élection de Miss Hiver risque bien d'être un joyeux foutoir…

LE GRAND FRISSON

Budgété à 5 millions de dollars et tourné à Ottawa au Canada, **Decoys** est le premier long-métrage de Matthew Hastings, un jeune auteur ayant fait ses armes sur la série ***The Outer Limits***. **Decoys**, il l'écrit avec Tom Berry, le réalisateur d'**Amityville Curse** et de **Twin Sisters**, qui en plus du poste de coscénariste, s'octroie celui de producteur exécutif. Le script finalisé, le coup d'envoi d'un tournage marathon (29 jours) peut enfin être donné, tournage particulièrement mouvementé sur lequel revient Matt Hastings : *« Moins d'une semaine avant le début des prises de vue, nous n'avions toujours pas bouclé le casting d'une dizaine de figurants pour la scène du bal. Le bâtiment dans lequel nous devions tourner cette scène était tenu par des religieuses. La mère supérieure avait d'ailleurs un droit de veto si le tournage dérapait. Nous n'avions donc plus le temps pour cher-*

cher ces figurants, et nous avons eu donc recours au casting libre : tous les tatoués, les percés et les gothiques du coin étaient donc invités à participer au tournage. Gérer tout ce petit monde a donc été l'un de nos premiers soucis. Le deuxième fut lorsque l'acteur Marc Trottier se cassa la jambe alors que les scènes où il se bat contre le personnage de Corey Sevier, qui lui, venait de se brûler la main avec une torche, n'étaient pas encore en boîte. J'ai donc revu dans l'urgence tous les plans prévus. À l'arrivée, Marc était assis sur une table à roulettes et il était cadré au-dessus de la taille. Je pense qu'on a rarement vu des bastons filmées ainsi. Et par-dessus tout, nos actrices principales étaient plus folles que prévu, rendant la plupart des mecs sur le plateau complètement fous. Kim Portier était la plus ingérable de toutes. Quand elle ne batifolait pas réellement avec Elias Toufexis dans sa chambre d'hôtel, elle mettait le feu sur le plateau en venant lécher de la vodka sur les lèvres de l'actrice Leah Graham. Le tout à - 30°C ! ».

UNE ÉQUIPE SOUDÉE

Mais malgré cette poisse qui le fait gentiment sourire aujourd'hui, Matt Hastings conduit son navire à bon port. Diffusant la musique de **Shining** et de **L'Échelle de Jacob** sur le set pour booster ses acteurs lors des scènes de terreur (son hommage personnel à Kubrick selon lui), Hastings semble avoir réussi à mixer le pire du teen-movie au meilleur du monster-movie. Ses créatures, il les confie aux bons soins des Mokko Studios de Montréal et de la boîte Maestro FX (**La Mutante**, **Hulk**…) qui se chargeront de les animer digitalement. Quant aux effets mécaniques et autres maquillages (des cadavres décomposés, gelés…), c'est Ryan Storm (**Le Jour d'après**, **The Woods**) qui s'en occupe.

Fort du résultat, Hastings voit sa carrière de réalisateur s'envoler. Venant à peine de finir **Bloodsuckers** (toujours avec Elias Toufexis), il commence déjà à plancher sur **Decoys 2**, dont l'idée de départ, encore tenue secrète, lui est venue en achevant tout juste le premier volet. Du moment que Kim Portier reprend son rôle…

Decoys sortira en DVD zone 2 au cours du premier semestre 2005.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus :
Une scène d'autopsie venant confirmer que Lily et Constance font baisser la température dans les slips de leurs amants.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Lily et Constance (Kim Portier), toutes tentacules dehors. L'invasion est proche.

L'officier Watts (Nicole Eggert) et Luke (Corey Sevier) : armés pour répondre.

DOUBLE VISION

Film de fantômes flippant, The Eye avait fait résonner les cris de terreur de son héroïne dans le monde entier. THE EYE 2 suit des préceptes similaires et met de nouveau en scène une belle jeune femme en proie à des visions d'outre-tombe. Et quand la demoiselle en détresse n'est autre que Shu Qi, on a soudainement envie d'en découdre avec les spectres, histoire que la belle vienne se blottir dans nos bras...

Ci-dessus, de gauche à droite :
Joey (Shu Qi), une femme enceinte perturbée qui voit des fantômes partout...

THE EYE 2
D'OXIDE ET DANNY PANG

Il aura fallu très peu de temps pour que le nom des frères Pang devienne familier des amateurs de cinéma fantastique et/ou asiatique. Il n'en fallut guère plus pour se rendre compte que, derrière le talent évident des frangins, se cache une certaine roublardise mercantile. Après le succès international (toutes proportions gardées, on est tout de même bien loin d'un **Jurassic Park** !) de **The Eye** premier du nom, il était donc prévisible que le duo s'attèle à une suite. Surtout lorsque l'un des producteurs, Peter Chan (ancien big boss d'UFO et l'un des réals de **Trois histoires de l'au-delà**) affirme haut et fort que quand il y a du pognon à se faire, il ne faut surtout reculer devant rien : *« Lorsque vous avez un film qui marche, et pas seulement à Hong Kong, mais aussi en Europe et dans le reste de l'Asie, il ne faut pas laisser passer l'occasion de faire une suite, sous prétexte d'une soi-disant intégrité artistique. »*. **The Eye 2** est donc un film d'horreur sans lien avec le premier volet, ne nuisant que sur le thème central propre au film original, à savoir les visions fantomatiques. Pas question pour autant de resservir la même sauce aux spectateurs : exit donc la jeune femme aveugle et enter la femme enceinte. Cette espèce particulière ayant la réputation d'avoir des envies soudaines et inexpliquées (tout le monde connaît le coup des fraises à deux heures du mat' en plein mois de décembre), pourquoi ne pas imaginer qu'en plus des nausées, douleurs et autres réjouissances du même acabit, elle ne pourrait pas apercevoir des fantômes ?

FACE À LA MORT

La femme en question se nomme Joey Cheng (Shu Qi) et décide de passer un peu de temps à Bangkok après une difficile rupture amoureuse. Désespérée, elle tente de se suicider, mais sera sauvée in-extremis. Remise de cette traumatisante expérience, Joey découvre deux choses qui vont, de nouveau, bouleverser sa vie : primo, elle est enceinte de son ex, et deusio, elle voit des fantômes. Deux événements qui sont en fait étroitement liés...
On ne peut pas le nier, le point de départ de **The Eye 2** est pour le moins intéressant. Le monde des esprits étant un des grands thèmes du fantastique et de l'horreur, le parallèle entre la maternité (et donc par extension la naissance de la vie) et l'au-delà semble pouvoir déboucher sur quelque chose d'efficace et pertinent (1). Les frères Pang relèvent donc le défi et tentent de livrer un métrage effrayant. Pour tenir le rôle de la maman suicidaire victime de visions, les frangins ont donc misé cette fois sur une valeur sûre du box-office (en Asie, et plus particulièrement dans les trois Chine) : la belle Shu Qi. Ancienne égérie de l'érotisme locale (ses pauses très explicites dans l'édition nationale de Penthouse sont encore dans toutes les mémoires...), Shu Qi a mis aujourd'hui son passé loin derrière elle, et tourne désormais aussi bien sous la direction de Hou Hsiao-Hsien (l'in-

supportable **Millenium Mambo**) que de Coco Yiu (**So Close**). Ce choix de placer la belle cantonaise dans un rôle quelque peu à l'opposé de ses interprétations habituelles (la récurrente belle arrogante… l'émotive, non ?) est déroutant de la part des réalisateurs qui espèrent ainsi, selon leurs dires, lui permettre d'élargir le spectre de ses interprétations dans sa carrière. En même temps, ce n'est pas comme si le rôle était complètement nouveau pour elle, vu que Shu Qi avait déjà des fonctions chez **Visible Secret** d'Ann Hui ! Oh ne devrait cependant pas la revoir immédiatement dans un film du même genre, du moins, selon ses déclarations… *Je ne pourrai pas me retrouver dans un film horrifique, en tout cas pas dans l'immédiat.* **The Eye 2** *est très sombre, et il a été déjà très pénible pour moi de vivre le rôle…* La vie de star a décidément ses impénétrables que nous autres, pauvres mortels, ne pourrons pas comprendre… Aux côtés de l'actrice apparaissent traumatisés un retrouvé Ananda Yuan (découvert dans le segment **Going Home** de **Trois histoires de l'au-delà**) et le Thaïlandais Jesadaporn Pholdee, célèbre pour son rôle de chef d'équipe dans **Iron Ladies**.

UNE QUESTION DE KARMA

Question suivante. **The Eye 2** mise plus sur l'étrangeté que sur les jets de sang. — *Le plus de l'horreur, vous savez, c'est souvent le sang dans ce film. On savait déjà assez tôt dans* **Bangkok Dangerous**, *mais cette fois-ci, nous voulions que je sois dans l'horreur à l'intérieur de fantômes devenant compatibles à réalités.* — En même temps, les femmes n'hésitent pas à relater certaines scènes du premier, comme celle de l'ascenseur bondé, avec un petit frisson en plus, surprise oblige.

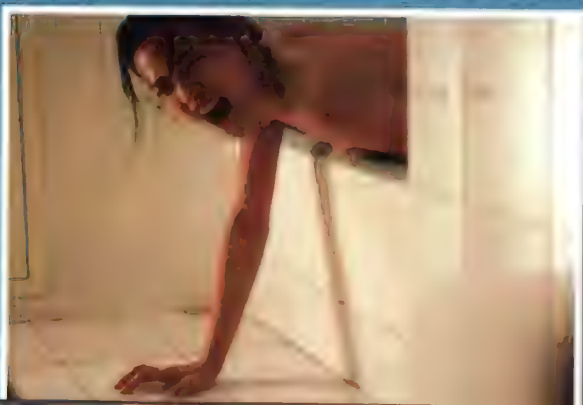
Tout comme **Bangkok Dangerous**, **The Eye 2** a aussi son petit message à faire passer. — *Dans la vie, malgré les nombreuses opportunités que l'on a de faire des choix différents, il y a une chose sur laquelle on ne peut pas revenir. L'identité de ses parents. Certaines personnes se plaignent parce qu'elles ne sont pas nées au sein de meilleures familles. De mon côté, nous pensons que l'on récolte toujours ce que l'on sème.* — Une bonne part des frères Pang s'alourdit ainsi une nouvelle fois le thème du karma qui leur est si cher.

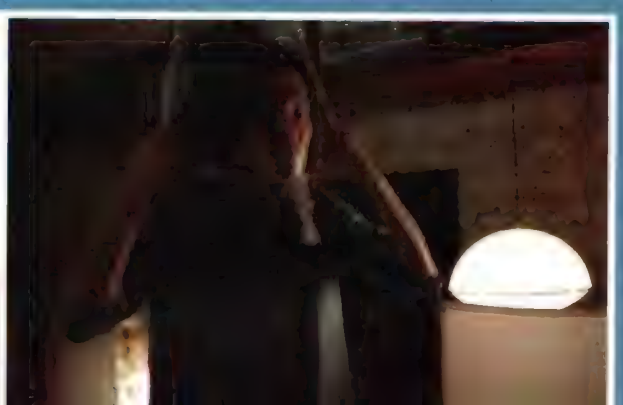
FACE AU SUCCÈS

Sans grande surprise, un troisième épisode est déjà en préparation, avec toujours aux commandes françois Pang Ho Cheung. Il y a cependant fort à craindre que, comme avant-projet inspiré uniquement pour des raisons de gros sous, ce **The Eye 10** (le film est censé montrer les 10 différentes façons dont les morts peuvent être perçus dans notre monde, selon un mythe thaï) ne s'attire pas la sympathie des aficionados de l'original. — *Ce sera une version plus pour le plus branché de* **The Eye**. *Le film sera très accessible à un vaste public. Il y aura beaucoup plus d'effets spéciaux. Et il ne sera pas seulement question d'une seule personne…* déclarent les responsables du projet. Que disiez-vous donc normalement à ce moment ? Ah, oui : *Aux armes !!!* — **Julien SEVIN**

(1) Avec la participation d'une des toutes premières apparitions de Rosa Chemical. Mythique tout ça.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Plus possible d'avoir un minimum d'intimité et de prendre sa douche tranquille quand on est en proie à des visions fantomatiques…
De quoi avoir envie d'en finir avec la vie en se passant la corde au cou !





BLADE : TRINITY
DE DAVID S. GOYER

PLUS DURE SERA

On ne pensait pas que Blade : Trinity puisse se hisser au niveau des premiers films de la franchise, mais en toute honnêteté, on ne s'attendait pas non plus à un ratage aussi évident. Considéré comme le seul maître à bord, David S. Goyer prend le relais de Stephen Norrington et de Guillermo Del Toro à la réalisation, et accumule les bourdes non-sensiques sans qu'on sache trop comment... Mais, en définitive, il n'est pas impossible que ce troisième Blade soit plus un film de New Line Cinéma que son propre film à lui...

Un adage hollywoodien, auquel la plupart des exécutifs croient dur comme fer, prétend que les suites n'obtiennent généralement qu'un tiers du succès du film original, ce qui peut évidemment paraître paradoxal étant donné que leur budget est plus élevé. C'est néanmoins dans ce prudent état d'esprit que **Blade II** a été conçu, de façon presque autonome pourrait-on dire, puisque la New Line, trop occupée par la trilogie de Peter Jackson, n'a pas daigné prendre vraiment le temps de s'occuper du film. Celui-ci connaîtra pourtant un succès plus important que le premier opus, ramenant près de 150 millions de dollars à travers le monde entier, prouesse d'autant plus remarquable que le film, malgré ses évidentes qualités populaires, se démarquait stylistiquement du premier **Blade** en proposant une « œuvre concept » vraiment gore et hargneuse, dont la virtuosité mènera le spectateur par le bout du nez pour ensuite le mettre sur les genoux. Un tel extrémisme cinématographique n'avait jusque-là pas encore pleinement recueilli tous les suffrages, si bien qu'on peut comprendre que la New Line n'ait pas concrètement vu venir les avantages commerciaux de cette fusion génétique entre les divers arts ludiques (cinéma, jeu vidéo et animation se mêlent dans **Blade II** en un tout non seulement cohérent, mais carrément évident). Passée réellement dans la cour des grands depuis le phénomène engendré par **Le Seigneur des anneaux**, la boîte de production « indépendante » doit désormais assumer son statut de nouveau riche et démontrer qu'elle s'y connaît aussi bien que ses copines les majors quand il s'agit de torcher de vrais cartons au box-office. Plus prosaïquement, il

LA CHUTE...

lui faut donc s'assurer d'autres rentrées financières, une fois que la manne Tolkien/Jackson sera tarie... Pour cela, New Line fait ce qu'elle a toujours fait : elle plonge le nez dans son catalogue et exploite toutes les franchises potentielles mises à sa disposition. Au programme donc, une préquelle honteuse à **Dumb & Dumber**, une autre tentative de cross-over mêlant Freddy, Jason et Ash (et en plus, je te récupère la franchise **Evil Dead** en douce !), la future suite de **The Mask** (qui promet d'égaler son modèle en matière de non-inventivité) ou encore un remake du **Hairspray** de John Waters. Bref, on s'excuse, mais rien de bien excitant ne se profile à l'horizon. Seule franchise légitime du lot : **Blade**, qui doit beaucoup à son géniteur cinématographique David S. Goyer, et dont le succès du deuxième opus s'avère réconfortant pour le scénariste qui a toujours envisagé la saga comme une trilogie crépusculaire. Une vision qui redonnerait ses lettres de noblesse au comic-book movie hardcore tombé en désuétude face aux pantalonnades qu'ont été le **Punisher** version Dolph Lundgren ou encore le **Spawn** façonné pour les mickeys. Dans ses conditions, on peut vraiment dire que le parcours de Blade au cinéma constitue un sans-faute d'autant plus remarquable que le succès des films n'était pas forcément assuré par la présence au générique de Wesley Snipes (comme en témoignent les bides de **Meurtre à la Maison Blanche**, **L'Art de la guerre** ou encore **Invincible**). Jusqu'ici sympathisante, la New Line adhère complètement au parti du Daywalker... pour mieux en changer l'orientation.

PRIS AU PIÈGE

Très vite, alors qu'il ne reste plus que **Le Retour du Roi** à sortir, **Blade** s'impose donc comme LA franchise New Line à prolonger pour garantir à la firme de bonnes rentrées d'argent. Ça tombe bien, Wesley Snipes souhaite lui aussi ne pas attendre quatre ans de plus entre le deuxième et le troisième film afin de pouvoir profiter pleinement de sa forme physique. Qu'à cela ne tienne, Goyer tient en main le pitch idéal pour ce qu'il souhaite être l'ultime opus de la saga : une sorte de transposition officieuse du roman *Je suis une légende* de Richard Matheson dans lequel Blade évoluerait dans un futur post-apocalyptique où la race humaine aurait succombé à la race vampire et servirait simplement de bétail parqué dans des camps de concentration. Pas de doute, l'idée est forte, d'autant que la fameuse apocalypse vampirique est promise depuis le début... Premier coup de théâtre, l'orientation de l'intrigue change du tout au tout lorsque Goyer déclare de façon officielle qu'il sou-

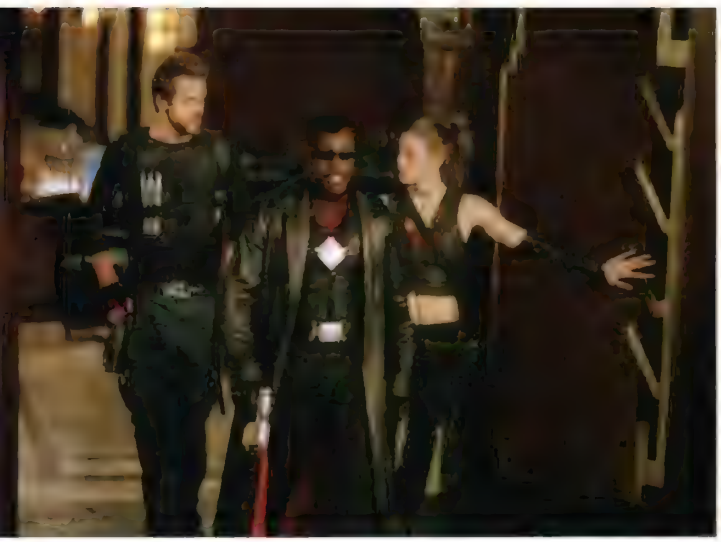
Ci-dessus, de gauche à droite : Abigail Whistler (Jessica Biel) et Blade (Wesley Snipes) au combat : ça cambre !

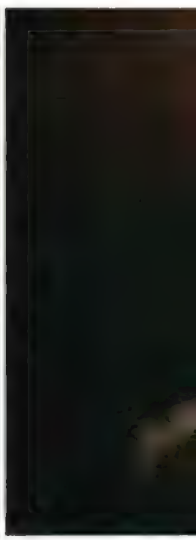
haite ancrer Blade dans un univers réaliste et non un monde fantasmagorique. Admettons, difficilement, que ce soit vraiment le cas et que New Line n'y soit pour rien (même si situer le film dans un univers post-apocalyptique revient à fermer les portes à d'autres suites éventuelles), l'intrigue suivante est celle qui nous est donnée de voir aujourd'hui : Danica Talos (Parker Posey) et ses adeptes ont enfin retrouvé la trace de Drake (Dominic Purcell), alias Dracula, le vampire originel, et souhaitent le sortir de son état léthargique pour pouvoir profiter de ses pouvoirs (comme Blade, il peut évoluer de jour) afin de régner sur le monde des humains. Pour cela, ils désirent également se débarrasser une bonne fois pour toutes du Daywalker et mettent en place un piège qui dévoile au grand jour les activités de Blade en le faisant passer pour un psychopathe dans un monde qui ne croit pas à l'existence des vampires. Emprisonné et interrogé par la police, le chasseur de vampires est libéré par Abigail (Jessica Biel) et Hannibal King (Ryan Reynolds), deux membres d'un groupe autoproclamé les « Nightstalkers » et entraîné par Whistler (Kris Kristofferson). Ensembles, ils vont découvrir que Danica et ses ouailles souhaitent libérer un virus dans l'atmosphère pour vampiriser la race humaine… Si cette intrigue n'a pas la même force d'évocation que la précédente, elle permettait néanmoins d'assurer le minimum de continuité avec les précédents films et de mettre le Daywalker en péril à maintes reprises, assurant les rebondissements nécessaires au film. Pourtant, dès les premières images de **Blade : Trinity**, David Goyer ne s'impose pas comme un réalisateur capable de tenir les promesses de ses écrits scénaristiques. Passé le frisson de revoir Blade sur grand écran (malgré une entrée en matière carrément faiblarde), les tentatives d'inscrire le film dans un cinéma typé 70's se soldent par un échec évident. Il ne suffit pas d'un pré-générique dans la lignée de **L'Exorciste**, d'une retranscription de débat télévisé comme dans **Zombie**, ou encore d'une poursuite en voitures empruntée à **French Connection** pour automatiquement arriver au même niveau de qualité. Il manque à Goyer un véritable point de vue (qui habite d'ailleurs les chefs-d'œuvre cités), et une véritable réflexion sur ce qu'il écrit, pour investir ses séquences et par extension le film tout entier, qui semble presque avoir été réalisé par le chef-opérateur et la seconde équipe. Victime de son énorme ambition, le scénariste devenu réalisateur n'a pas encore tous les outils en main pour transcender, ni même retranscrire correctement, ce qu'il a mis sur papier et ce n'est pas la réalisation d'un petit film indépendant comme **Zigzag** (un drame intimiste, correctement écrit, racontant l'amitié entre un cancéreux et un jeune gamin légèrement débile) qui l'aura formé au travail intensif requis sur une machine de guerre comme **Blade : Trinity**. Mais les problèmes principaux se situent encore ailleurs, dans la production même du film en fait…

Sur cette page, de gauche à droite :
Blade et les Nightstalkers en pleine vadrouille.

Drake (Dominic Purcell) et Danica Talos (Parker Posey) : contrairement aux apparences, elle n'est pas son bras droit !

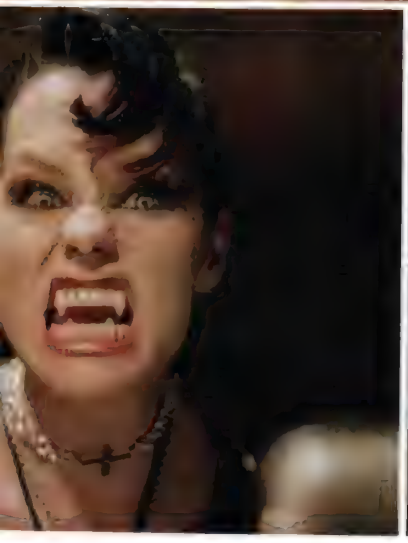
Danica Talos, toutes dents dehors : RI-DI-CU-LE !





CHANGEMENT DE SUJET

Au moment des réécritures, alors que le film est encore en préproduction, David Goyer se voit proposé la tâche de revigorer la franchise **Batman** en compagnie de Christopher Nolan. Une offre qu'il ne peut pas refuser (son rêve a toujours été d'adapter Batman à l'écran), mais qui l'oblige à travailler d'arrache-pied sur les deux films en même temps. Alors que la production d'un projet comme **Blade : Trinity** exige de son réalisateur une présence sur tous les fronts, Goyer scinde son emploi du temps pour pouvoir également favoriser le Dark Knight de Nolan. Aux vus des manques évidents de **Blade : Trinity** (notamment le production design plus que bâclé, quasi inexistant) on serait tentés de dire qu'à force de courir plusieurs lièvres à la fois, Goyer s'est perdu dans sa propre franchise. Mais le plus étonnant reste encore le manque de rigueur total au niveau de l'écriture scénaristique. Jusqu'ici scénariste émérite capable de prendre en compte l'évolution de son personnage et de construire une structure équilibrée (à ce titre, le script de **Blade II** est exemplaire), David Goyer s'abandonne à certaines facilités déconcertantes, quand il ne recycle pas ses précédents travaux (au moins deux scènes du film proviennent des scripts des deux premiers **Blade** !). En effet, passé les 25 premières minutes, il n'est quasiment plus fait état des répercussions des actions du Daywalker dans le quotidien humain et la police cesse de le poursuivre pour réapparaître à la toute fin. La storyline la plus intéressante est donc à peine effleurée, puis abandonnée, quand elle ne se contredit pas tout simplement (Whistler exhorte Blade à ne pas tuer d'humains, même involontairement, pour ensuite sortir les gros tromblons et bousiller une SWAT team entière a lui tout seul !). Passe encore si le traitement accordé à Drake s'avérait satisfaisant, mais ce n'est évidemment pas le cas… Sorte de gros bellâtre sans cou dont l'apparence humaine renvoie à celle d'un bodybuilder à la chemise ouverte, Drake est certainement le personnage le plus faible du film, d'autant qu'il est souvent mis dans des situations embarrassantes (quand il sort dans la rue, il fait son rital !), comme cette pseudo-refléxion poussive sur le merchandising autour de Dracula, dont on se demande encore l'utilité. L'ironie est d'autant plus difficile à digérer que les Nightstalkers ont certainement été créés (voire imposés) dans le but d'attirer un plus jeune public (Abigail écoute la BO du film (1) sur son balladeur MP3 en bousillant des vampires !) adepte d'humour gras (Ryan Reynolds, dont le nouveau corps baraqué ne lui sert en fait qu'à lâcher des caisses) et capable d'assurer les ventes de produits dérivés. On aura compris que Goyer développe quantité de nouveaux personnages sans en exploiter correctement un seul d'entre eux, et fait partir son intrigue dans plusieurs sens différents sans vraiment se préoccuper de la marche à suivre (à ce titre, on remarquera l'absen-



ce dans le film de la transformation de Triple H en loup-garou, designé et conçu par l'équipe de Steve Wang). Mais il n'est certainement pas le seul à blâmer puisque de multiples remontages du film, visiblement imposés par New Line à la suite des projections-tests, ne font que tirer un métrage déjà bancal vers le bas, expurgeant les scènes d'action d'une bonne partie de leur violence et renforçant les pires incohérences, notamment lors d'un final tour à tour solennel et beauf !

LA MORT LE GUETTE...

Et le traitement concernant Blade dans tout ça ? On sait que la situation s'est envenimée sur le plateau entre Snipes et Goyer (pourtant amis à la base) au point d'en venir aux mains et à la réquisition de Hell's Angels comme gardes du corps (!!!), aboutissant à une mise en retrait de l'acteur dans le processus créatif du film (il s'en est d'ailleurs plaint à la New Line). Certes, Wesley Snipes est proprement mauvais et grimaçant dans le rôle (et ça, c'est peut-être le plus déroutant) mais à sa décharge, c'est quand même difficile de garder sa dignité face à un sidekick pétomane (ce n'est plus du cinéma viscéral, mais du cinéma intestinal me lance Arnaud !), une créature fluo, des caniches Reapers et une bande de dandys de pacotille à

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Drake tombe la chemise : il ne manque plus que la gourmette !

Hannibal King (Ryan Reynolds) va péter du flingue : attention aux odeurs !

Jarko (Triple H), un homme de main de Danica : son rôle est moins bien écrit que celui de son caniche...

Whistler (Kris Kristofferson) la pétoire en main : ça va pas décalquer que du vampire...

l'image des vampires de Danica Talos. Il y a en effet de tout et son contraire dans **Blade : Trinity** et l'ombre de Wesley Snipes ne plane plus vraiment sur le projet artistique d'un film qu'il ne parvient pas à faire tenir sur ses épaules... En guise d'encas au pathétique combat final, Drake lance un fatidique *« Prêt à mourir Blade ? »* auquel le chasseur de vampires répond : *« Je suis prêt depuis ma naissance enculé ! »*. Malheureusement, l'heure est vraiment venue pour la franchise, massacrée à coups d'infantilisme mercantile et de traitement par-dessus la jambe. Et franchement, on ne voit pas trop comment celle-ci pourrait redémarrer de plus belle après **Blade : Trinity**. Triste fin...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: DAVID S. GOYER. DIR. PHOT. : GABRIEL BERISTAIN. MUS.: RAMIN DJAWADI ET RZA. PROD.: DAVID S. GOYER, LYNN HARRIS, WESLEY SNIPES ET PETER FRANKFURT POUR AMEN RA FILMS/ IMAGINARY FORCES/MARVEL ENTERPRISES/NEW LINE CINÉMA. INT.: WESLEY SNIPES, JESSICA BIEL, RYAN REYNOLDS, KRIS KRISTOFFERSON, PARKER POSEY, TRIPLE H, NATASHA LYONNE... DUR.: 1H46. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 8 DÉCEMBRE 2004.

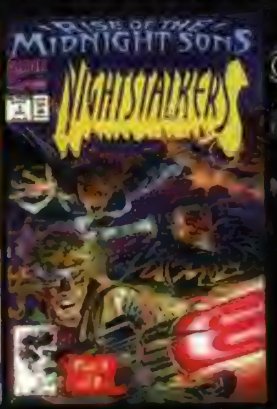
(1) Une petite pensée pour le rappeur Ol' Dirty Bastard qui a participé à cette BO et qui est mort le 13 novembre dernier.

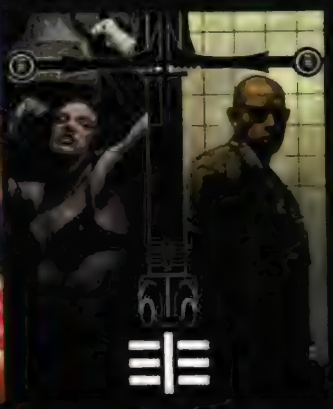
Le troisième chapitre des aventures cinématographiques de BLADE est sans doute celui qui renoue le plus avec les racines du personnage, issu à l'origine d'une BD sur Dracula parue chez Marvel. Cette fois-ci, les nights-talkers mènent l'offensive, Blade n'est plus tout seul, et l'on multiplie les clins d'œil au comic-book initial. Visite guidée pour bien saisir les private jokes. Ou comment Jessica Biel aurait pu se faire tuer par les X-Men...

PETITE CHASSE AUX VAMPIRES ENTRE AMIS

On l'a déjà répété 100 fois, Blade est à l'origine un personnage de BD publiée durant les années 70 par Marvel Comics, la maison-mère de Spider-Man, Hulk et de quelques autres. Encore faut-il noter que dans le cas particulier de Blade, on devrait dire « sous-publiée » tant ce personnage fut cantonné à un rôle très secondaire durant une grande partie de son histoire. À l'origine, Marvel publiait *Tomb of Dracula*, un mensuel narrant les aventures modernes du seigneur des vampires, une pseudo suite au roman de Bram Stoker en quelque sorte.

À ce titre, les personnages (Quincy Harker et Rachel Van Helsing) qui combattaient ledit Dracula étaient principalement des descendants directs des protagonistes apparus dans le livre d'origine. Il y avait même un héritier de Dracula, Frank Drake, un héros qui n'avait aucun pouvoir particulier car Dracula avait conçu sa branche généalogique avant de devenir vampire. Pour clore la distribution principale, on croisait plus tard le personnage attachant d'Hannibal King, un ex-détective devenu vampire « à l'insu de son plein gré », tentant malgré tout de faire son possible pour ne pas céder aux instincts maléfiques de sa nouvelle race (c'est en gros le « gentil vampire » de la série). À partir de ce noyau dur, gravitaient d'autres chasseurs de vampires sans rapport direct avec le livre, auxquels le co-créateur et scénariste de la série, Marv Wolfman, s'efforçait d'ajouter un semblant de diversité ethnique : d'abord un personnage hindou, Taj Nijal, puis enfin, en juillet 1973 (*Tomb Of Dracula #10*), un personnage noir, Blade.





BADASS STYLE

Seulement, Blade souffrait à l'époque d'un look très « disco » quasiment similaire à celui d'Huggy-les-bons-tuyaux. Il était alors méconnaissable, comparé à son apparence actuelle, affublé d'un pantalon vert, d'un blouson marron et d'une paire de lunettes de ski (si, si !), sans oublier bien sûr l'incontournable coupe afro. Le chasseur de vampires marquait alors l'imagination des lecteurs de *Tomb of Dracula* non pas par son costume ringard, mais par sa férocité inspirée des héros de blaxploitation (**Shaft** en tête). Néanmoins, il restait tout de même un personnage de second ordre. Si bien que quand *Tomb of Dracula* sera adaptée en dessin animé au Japon (sous le titre ***Dracula : Sovereign of the Damned***, en 1980), Blade restera (encore) un personnage secondaire.

Tomb of Dracula était une série jouant sur la dualité de Dracula, un anti-héros maléfique mais en quête de rédemption. Véritables chroniqueurs de cette croisade, Marv Wolfman, épaulé par le dessinateur Gene Colan, terminèrent la série (au numéro #70, en août 1979) sur un point d'orgue : les morts simultanées de Dracula et de Quincy Harker, le chef des « bons », alors que les autres personnages se retrouvaient en quelque sorte orphelins. La série était donc stoppée et n'avait aucun prétexte thématique pour redémarrer, surtout sans Wolfman et Colan. Malgré tout, dans ces grands moments d'illogisme qui jalonnent l'histoire de la Marvel, la série Dracula fut relancée piètrement sous le titre *Dracula Lives*, médiocre essai de prolongement artificiel à *Tomb of Dracula*, évidemment sans les auteurs qui y étaient historiquement associés. L'affaire fut vite entendue, les lecteurs ne s'y reconnurent pas et *Dracula Lives* fut vite interrompue. Si vraie suite il y a, c'est en 1982, dans les pages de *X-Men #159* et *X-Men Annual #6*, où les célèbres mutants prennent la relève dans un combat contre un Dracula ressuscité. Mais à l'instar de Quincy Harker, il s'agit cette fois de sacrifier un autre personnage clé : Rachel Van Helsing, devenue vampire à son tour, tuée par le griffu Wolverine. Blade est, lui, complètement absent de cette « postface » à la série qui l'a vu naître, et on ne le reverra pour ainsi dire pas pendant les dix années qui vont suivre.

HORROR STRIKES BACK

À l'aube des années 90, la mode des séries d'horreur s'empare de Marvel Comics, après le succès d'une série intitulée *Ghost Rider* (le motard fantôme, en attente d'une adaptation ciné depuis un moment). Très vite, l'éditeur se met en tête de ressortir tous les titres horrifiques qu'il a dans son catalogue sous le label global de Midnight Sons. Bien entendu, *Tomb of Dracula* serait un morceau de choix pour cette nouvelle gamme, mais Marv Wolfman et Gene Colan ne pouvaient pas collaborer régulièrement, retenus par d'autres impératifs. Tout au plus s'accordent-ils sur la création d'une mini-série de *Tomb of Dracula* en 1992. Pour Midnight Sons, ce n'est pas assez. D'un autre côté, l'expérience montre que les lecteurs restent fidèles aux auteurs originaux et relancer un vrai mensuel *Dracula* sans eux serait un suicide. La solution adoptée : Faire un comic-book réunissant tous les personnages, sauf Dracula et ceux tués en cours de route (Quincy Harker et Rachel). Blade, mais aussi Hannibal King et Drake fondent alors les « nightstalkers », un groupe d'enquêteurs spécialisés dans l'occulte. La série ne durera pas longtemps mais permettra à Blade de revenir sur le devant de la scène. D'ailleurs, quand la décision d'arrêter *Nightstalkers* fut prise, c'était afin de relancer Blade en solo. Le pauvre Blade, après ce chemin de croix, n'allait cependant jamais eu vraiment de chance avec les BD à son effigie. Jusqu'à ce jour, toutes ces dernières ont été des flops et cela tient quasiment du miracle qu'Hollywood se soit intéressé à lui. La voie du succès viendra donc par le cinéma, qui saura capter l'essence même du personnage là où les comics sont souvent passés à côté.

LE TOUR DE LA QUESTION

Blade : Trinity, c'est un peu un retour aux origines, un bouclage du cycle. Blade y rencontre enfin la version « live » des nightstalkers, ses alliés dans la BD. Ryan Reynolds incarne Hannibal King et Drake est bien présent. Pas d'équivalent de Quincy Harker dans cette version, le personnage de Whistler ayant un rôle assez similaire depuis le début de la trilogie. Mais le personnage de sa fille, interprétée par Jessica Biel, semble faire écho à celui de Rachel Van Helsing, la chasseuse de vampires (et oui, un an après le **Van Helsing** version Hugh Jackman, cela aurait sans doute prêté à confusion). Cette fusion tardive entre la BD d'origine et la version ciné de **Blade** n'est pas tout à fait due au hasard puisque maintenant, après avoir fait le tour du personnage, le studio verrait d'un bon œil que d'enchaîner sur une suite consacrée cette fois aux nightstalkers. Les films (et les BD) sur les vampires, c'est comme les vampires eux-mêmes, ça se propage…

Xavier FOURNIER

Sorti finalement plus tôt que prévu en france, succès au box-office ricain oblige, le film de takashi shimizu tente, avec la bénédiction de sam raimi, de secouer quelque peu le petit monde de l'épouvante. chronique d'une histoire de fantômes « internationale ».

LE MAL DANS LA PEAU

THE GRUDGE

DE TAKASHI SHIMIZU

En acceptant de tourner la version américaine de **Ju-On : The Grudge** pour Sam Raimi, Takashi Shimizu savait sans doute qu'il se heurterait à deux obstacles majeurs. Avec ce remake de son propre film culte tourné au Japon, Shimizu fonctionne a fortiori dans le registre de la redite. Impossible, face à un énième projet lui suggérant de reproduire ses propres recettes, de conserver sinon son originalité, en tout cas sa spontanéité. Dans le même ordre d'idée, s'engouffrer après **Le Cercle** dans une vague de projets redondants, aux ambitions avant tout mercantiles, alors que le film de fantômes japonais, auquel Shimizu donna lui-même un second souffle, commence à tourner en rond, revenait à arriver après la bataille et à tendre le bâton pour se faire battre. Mais ce constat vaut plus pour les bouffeurs d'images que nous sommes, saturés de jeunes asiatiques aux longs cheveux hurlant à la face d'une caméra de surveillance qui grésille, que pour les midinettes californiennes qui, en assurant au film un vrai succès outre-Atlantique (une suite est déjà en chantier !), découvrent qu'il existe une alternative à ***Buffy***. Une alternative qui, contrairement à nos craintes, ne souffre pas tant que ça de son lourd héritage, Shimizu ayant réussi à préserver la puissance évocatrice de son cinéma et à apporter des éléments nouveaux, malgré des impératifs de production parfois regrettables…

Le meilleur parti pris du film est sans conteste d'avoir conservé l'ancrage profond du sujet dans la culture japonaise, et d'avoir laissé Shimizu raconter à nouveau son histoire de fantômes dans son pays d'origine. Notre ami Sévéon ne pourra pas hurler à la trahison tant Raimi a parfaitement compris que le sujet se rapportait à des croyances traditionnelles, selon lesquelles le monde spirituel côtoie le monde réel, mais surtout qu'il avait une valeur métaphorique évidente. La maison hantée, marquée par un drame fondateur, se présente comme un microcosme symbolique d'une société repliée sur elle-même, où la pression sociale étouffe toutes les plaintes, où la violence, comme explosion soudaine et fulgurante, naît d'une douleur sourde et lointaine qu'une intimité soumise au secret ne laisse pas s'exprimer. Thématique classique, qui conditionne une bonne partie des œuvres fantastiques japonaises (et coréennes), à laquelle Shimizu donne un nouvel écho en opposant à l'autarcie caractéristique de la société nipponne, celle d'une famille américaine, plus ou moins contrainte à l'isolement.

The Grudge doit ainsi beaucoup à la brillante exposition de ses personnages, marginalisés par la langue, écartés par la culture, contraints à l'humilité (et en cela bien éloignés de l'arrogance insupportable des ados de films d'horreur ricains). Personnages apatrides dont il capte à merveille la solitude et l'isolement, sentiments qui participent à l'atmosphère mélancolique et triste qui imprègne tout le film. Une atmosphère pesante, comme une résignation, servie par une mise en scène froide et languissante qui prépare à merveille des séquences de pure terreur. La narration éclatée, qui ne fait qu'isoler davantage chaque personnage du film (les apparitions du fantôme s'appréhendent d'abord par la conscience qu'a la victime de sa solitude), renforce aussi les scènes les plus flippantes du film, qui jouent avec brio de notre appréhension. S'il faut calmer la déférence un peu feinte de Raimi à l'égard de son poulain (voir son interview le mois dernier), on doit reconnaître à Shimizu cette capacité à parfaitement structurer, par une mise en scène faussement informelle et un découpage précis, le temps et l'espace visuel nécessaires à l'élaboration d'une tension palpable. Tension qui culmine par un faux effet de surprise, dont l'impact doit tout au sentiment de solitude imposé préalablement au spectateur par de longs plans ténébreux laissant libre cours à son imagination.

Bien sûr, **The Grudge** n'est pas exempt de grosses tares, abusant d'artifices désormais galvaudés (le coup du chat noir, la tête dans l'évier, le gamin reflété plusieurs fois dans les vitres d'un ascenseur, le plan final ridicule…) et d'une conception graphique de l'horreur à laquelle les interprétations fadasses des acteurs ricains (Pullman et Gellar en tête) donnent une dimension pataude. Mais malgré ses évidentes faiblesses et son concept déjà daté, il demeure la sincérité d'un cinéaste qui fait de son mieux dans la répétition, qui s'inscrit dans une tendance rassurante où le cinéma d'épouvante n'est plus l'apanage des cyniques, et qui réussit encore à nous faire flipper avec une énième donzelle aux cheveux longs. C'en est presque un exploit…

Yannick DAHAN

USA/JAPON. 2004. RÉAL.: TAKASHI SHIMIZU. SCÉN.: TAKASHI SHIMIZU ET STEPHEN SUSCO. MUS.: CHRISTOPHER YOUNG. DIR. PHOT.: LUKAS ETTLIN ET HIDEO YAMAMOTO. PROD.: DOUG DAVISON, TAKA ICHISE, ROBERT TAPERT ET SAM RAIMI. POUR GHOSTHOUSE PICTURES, VERTIGO ENTERTAINMENT ET RENAISSANCE PICTURES. INT.: SARAH MICHELLE GELLAR, JASON BEHR, CLEA DUVALL, KADEE STRICKLAND, BILL PULLMAN, TAKAKO FUJI, YUYA OZEKI, RYO ISHIBASHI, TED RAIMI… DUR.: 1H31. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 29 DÉCEMBRE 2004.

INTERVIEW TAKASHI SHIMIZU - RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

JAMAIS DEUX SANS TROIS

APRÈS LES VERSIONS POUR LA VIDÉO ET LES VERSIONS POUR LE CINÉMA, TAKASHI SHIMIZU S'ATTAQUE AU REMAKE AMÉRICAIN DE **JU-ON : THE GRUDGE**, REFAISANT AINSI SON PROPRE FILM POUR LA TROISIÈME FOIS, EN L'ADAPTANT CEPENDANT AUX NORMES AMÉRICAINES. UN CALCUL INTELLIGENT EN TERMES DE CARRIÈRE, PUISQUE L'IMMENSE SUCCÈS DU FILM, QUI VIENT DE DÉPASSER LA BARRE DES 100 MILLIONS DE DOLLARS, LE PROPULSE AU RANG DES RÉALISATEURS TRÈS DEMANDÉS.

Ci-dessus :
Takashi Shimizu dirige Sarah Michelle Gellar et Jason Behr sur le tournage de The Grudge.

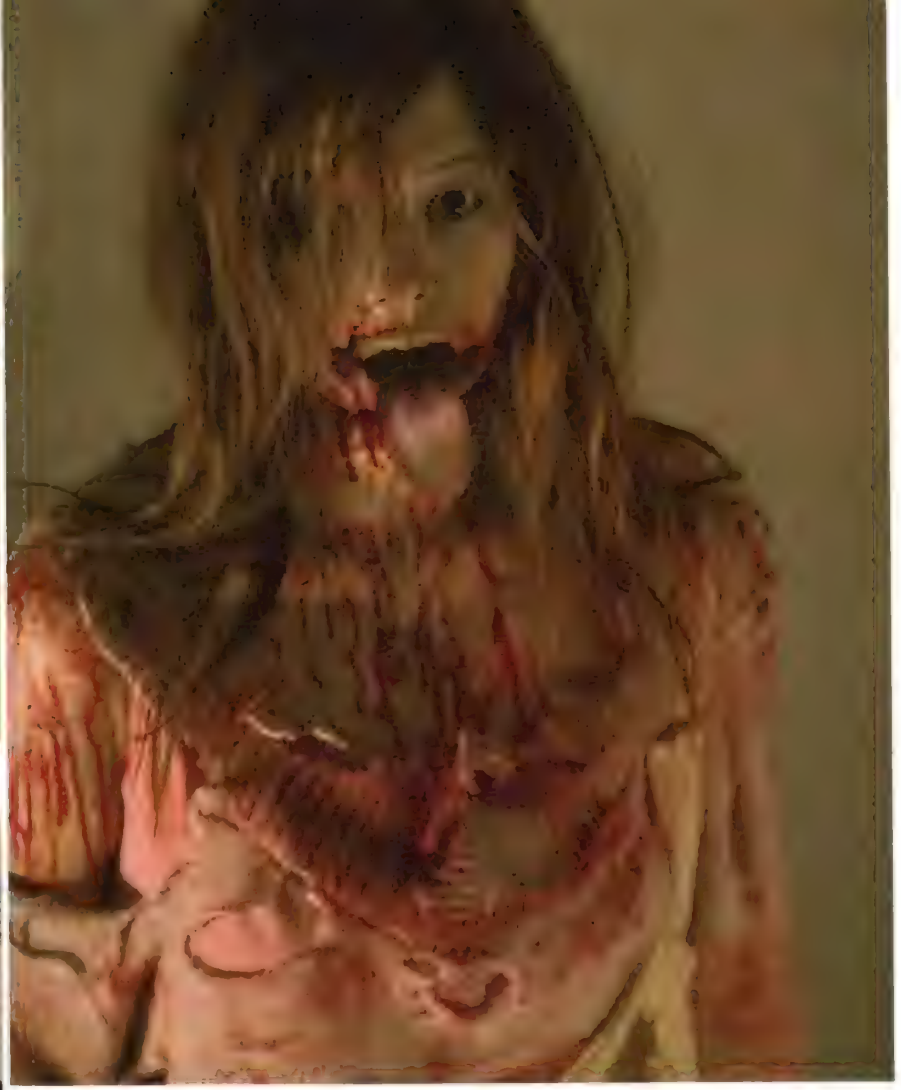
En haut :
un des fantômes de The Grudge poursuit une de ses victimes dans les couloirs d'un immeuble. Attention à ne pas ouvrir la mauvaise porte !

Comment se déroula la genèse de* Ju-on : The Grudge *au Japon ?
C'est une longue histoire. À la base, j'ai été recommandé par le réalisateur Kiyoshi Kurosawa et par le scénariste Hiroshi Takahashi (*scénariste de la trilogie japonaise* **Ring** *- ndlr*) pour devenir réalisateur. Tous deux ont décelé un potentiel chez moi et m'ont conseillé de réaliser des courts-métrages d'horreur pour la télévision, de deux ou trois minutes chacun. Chose faite, le producteur japonais Taka Ichise a vu ces deux courts-métrages, les a aimés, et a désiré me rencontrer.

Il s'agissait déjà du même genre de films ?
Effectivement, ils étaient déjà assez semblables à **Ju-on : The Grudge**. L'un d'eux parlait d'un petit garçon pâle, l'autre d'une femme fantôme. Le producteur Taka Ichise les a appréciés, et m'a fait part d'un projet de deux films destinés uniquement au marché de la vidéo, pour lesquels j'aurais une entière liberté. Il y avait tant d'idées dans ces deux courts-métrages de trois minutes que j'ai décidé de les mixer et de les combiner pour en faire quelque chose de nouveau. Comme il m'avait dit que je pouvais faire ce que je voulais, j'ai décidé que ces films seraient faits d'allers-retours dans le temps, en empruntant la structure narrative du **Décalogue** de Krzysztof Kieslowski, un de mes films préférés, parce que je me disais que cela pouvait aussi convenir à un film d'horreur. J'ai ainsi décidé de reprendre toutes les histoires et tous les passages que j'aurais pu développer dans des courts-métrages pour les inclure dans ces deux films. Si la structure narrative est linéaire, on ne peut avoir de climax qu'à la toute fin, et avec juste quelques personnages et des redondances dans leurs apparitions, on s'ennuie. J'ai donc pensé qu'il serait plus intéressant d'avoir des personnages différents apparaissant dans des ordres variés, alors que tout se déroule au même endroit et qu'on est en train de vous raconter la même histoire. C'est, à mon sens, une excellente idée. C'est ainsi que ces deux versions vidéo sont nées. Les deux furent tournées en neuf jours, avec un tout petit budget. Mais si leur sortie passa plutôt inaperçue, un réseau de fans a très vite commencé à se créer sur Internet. Devant cet engouement grandissant, le producteur m'a alors proposé d'en faire une version pour le cinéma. Il me restait encore tant d'idées à exploiter que je voulais faire de ce film une sorte de suite aux deux productions vidéo. Bien sûr, je l'ai écrit de telle façon que les gens qui le découvrent pour la première fois puissent le comprendre. Mais d'une certaine façon, tout est relié aux films vidéo. C'est ainsi que j'ai créé le premier **Ju-on : The Grudge**. C'était encore un film à petit budget, mais il est devenu très populaire en Corée, comme dans d'autres pays, et au moment même de sa sortie, on était déjà en train de tourner la séquelle. Et quand les gens ont commencé à me parler d'un troisième film, j'ai dit : *« Euh... peut-être que j'aurai besoin d'un peu plus de temps, là... »*. (rires) Et quand j'ai dit ça, bien sûr, on m'a proposé le remake américain.

Justement, comment avez-vous réagi lorsqu'on vous a proposé de faire un remake de votre propre film ?
La proposition m'a vraiment étonné parce que je ne comprenais pas pourquoi on me demandait de refaire encore une fois ce que j'avais déjà fait plusieurs fois. Je pensais donc refuser, mais Sam Raimi me l'a demandé personnellement en me disant qu'un vent nouveau devrait souffler en Amérique, et que ce vent nouveau viendrait du Japon. Il m'a dit qu'il désirait lancer une nouvelle approche du cinéma d'hor-

« Faire un remake de mon



reur, et cela m'a vraiment motivé parce que j'ai pris cette proposition comme un véritable challenge. De plus, avec un budget plus conséquent, j'ai pu expérimenter plusieurs choses que je n'avais pas pu faire sur les films originaux, qui se sont faits de façon plus artisanale.

Vous avec* The Grudge, *et Hideo Nakata avec* Ring, *avez posé les bases de la nouvelle vague du film d'horreur au Japon. En quoi ces deux films ont totalement modifié le genre ?

Au Japon, comme **Ring** a été un grand succès, il a engendré une suite, **Ring 2**, puis une préquelle, **Ring Zero**, mais également beaucoup de films similaires. Tout le monde avait décidé d'exploiter la mode des films de fantômes. Aucune de ces imitations n'était vraiment valable et au moment de la sortie de **Ring Zero**, le genre était déjà en train de perdre sa popularité au Japon. Quand on a commencé à parler de la version cinéma avec mon producteur Taka chise, aucun financier ne voulait la produire, de peur que le film ne marche pas. Nous étions cependant sûrs de notre projet et de pouvoir rendre au genre sa popularité. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais vraiment confiance et je savais que je pouvais le faire. On a fini par trouver un petit financement, et quand la version cinéma est sortie, elle a relancée le genre, qui est toujours très présent aujourd'hui.

En termes de style, en quoi ces films sont-ils différents de ce qui se faisait avant ?

Le Japon regorge d'histoires de fantômes et de films du genre, qui sont très connus dans notre pays, mais qui n'ont jamais vraiment franchi les frontières. On ne pensait d'ailleurs pas qu'ils pourraient avoir du succès à l'étranger, du fait que leur style soit très emprunt de traditions japonaises. Tous ceux qui ont créé le genre actuel, qu'il s'agisse du réalisateur Kiyoshi Kurosawa, de l'écrivain Hiroshi Takahashi, du scénariste Chiaki Konaka (*scénariste de* ***Lain*** *- ndlr*) ou encore du réalisateur de **Ring Zero**, Norio Tsuruta, tous ces gens âgés de dix ans de plus que moi, n'ont pas cessé d'expérimenter, jusqu'à obtenir quelque chose qui leur permettrait de conquérir le marché américain. Sans parler de coïncidence, **Ring** a été un grand succès car c'est aussi une histoire de fantômes, un genre très ancré dans l'inconscient du public japonais, traitée de façon contemporaine. C'est ce qui fait que le film a plu, je pense...

Même en connaissant les films originaux et les deux versions vidéos, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur et de sursauter de la même façon en voyant le remake ! Comment expliquez-vous que les effets et l'impact sur le public fonctionnent toujours aussi bien ?

(rires) Je pense que c'est parce que j'aime faire peur et surprendre les gens. Quand j'étais enfant, j'adorais surprendre mes amis, ma sœur et mon frère, en leur jouant toujours des sales tours. Beaucoup de choses me faisaient peur quand j'étais enfant, dans la vie de tous les jours, comme dans ce qui émanait de mon imagination. Par exemple, le simple fait d'imaginer que quelqu'un était dans la même pièce que moi sans pouvoir le voir me faisait très peur. J'ai donc développé l'envie de faire peur aux autres en jouant ce type de personnages qui surprendrait les autres personnes.

D'ailleurs, vous continuez à le faire, puisqu'il paraît que vous avez interprété la voix du petit garçon dans l'original, lorsqu'il crie dans le téléphone...

Non, la voix du petit garçon à ce moment-là est en fait un miaulement de chat. Mais la voix de la femme fantôme, c'est la mienne !

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Agathe DUPUY

Ci-dessus : disparue sans laisser de traces, Susan Williams (KaDee Strickland) réapparaît en bien piteux état.

Ci-contre, de haut en bas : Karen Davis (Sarah Michelle Gellar) va apprendre à ses dépens ce qui est arrivé à la précédente nurse d'Emma Williams (Grace Zabriskie).

Susan Williams tente de contacter son frère... pour la dernière fois.

Susan s'entretient avec l'inspecteur Nakagawa (Ryo Ishibashi), qui en sait bien plus qu'il ne le laisse croire.

Difficile de demander à cet enfant ce qu'il fait dans la maison des Williams puisqu'il miaule comme un chat !

propre film m'intéressait car c'était pour moi un véritable challenge. »

UNIVERS PARALLÈLES

GHOST IN THE SHELL STAND ALONE COMPLEX

DE KENJI KAMIYAMA

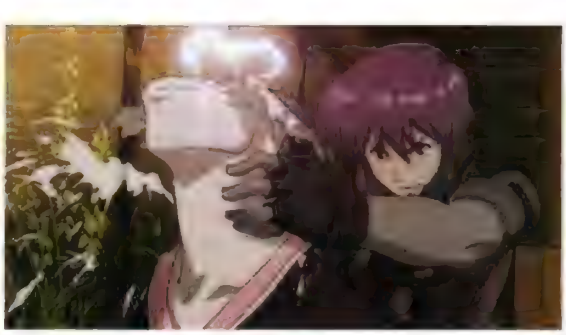
On connaissait les chef-d'œuvres de Mamoru Oshii, le manga de Masamune Shirow et le jeu vidéo. Il faudra désormais compter sur une série animée, une nouvelle réussite à mettre au crédit de cet univers décidément prolifique.

Ci-dessous, de gauche à droite : plusieurs visuels issus des premiers épisodes de Ghost in the Shell Stand Alone Complex, notamment l'équipe de la Section 9 au grand complet et le Major Motoko qui explose la tête des robots geishas à mains nues lors d'une scène d'action ultra jouissive.

Il y a dans les minces, mais passionnants, suppléments des DVD une déclaration du réalisateur qui pourrait facilement faire office de profession de foi. En effet, ce dernier dit en substance qu'il est plus admiratif du cinéma dit commercial ou populaire, que des œuvres qualifiées d'auteur. C'est dire si tous ceux qui ont découvert **Ghost in the Shell** par le biais des films de Mamoru Oshii risquent d'être déstabilisés par la série produite par le studio IG. Pas de personnages au spleen lancinant, pas d'envolées lyriques ou de citations philosophiques ici : la série préfère replonger directement à la source de cet univers, les mangas de l'immense Masamune Shirow. Sans même se référer au gouffre qui sépare le personnage de Batou tel qu'on peut le voir dans **Innocence** (un solitaire laconique et réflectif), et tel qu'il est présenté ici (un costaud sarcastique et notoirement bourrin), il suffit de voir le premier épisode de la série pour comprendre à quel point la vision de Kenji Kamiyama s'écarte de celle d'Oshii. Il est question dans les deux cas de robots geishas agressant des « consommateurs » humains. Là où ce pitch servait dans **Innocence** de détonateur à un voyage introspectif, la série se développe sur une intrigue bien plus terre à terre, avec à la clef la résolution de l'enquête dans un dénouement sacrément malin. La suite est à l'avenant, si bien qu'au final, ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** apparaît autant, si ce n'est plus, comme une série policière que comme une œuvre de science-fiction.

TOKYO, 2030

Nous sommes pourtant bien dans le futur, mais un futur proche et plus anticipé que fantasmé. Les technologies ont évolué de façon exponentielle en l'espace de quelques années. Courant après l'avancée fabuleuse de l'intelligence artificielle et de la circulation des informations, l'homme tente, tant bien que mal, de s'adapter

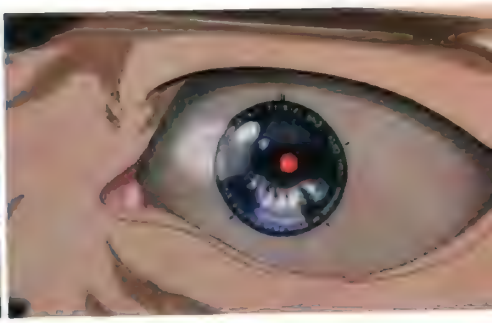


à ce nouvel environnement en perpétuelle mutation. Et si personne ne doute des bienfaits de ces progrès, le crime n'a pas tardé à s'immiscer dans les failles de ce système en constante réinvention. Pour combattre la cyber-criminalité, le gouvernement a fondé une brigade spécialement dédiée à ces nouveaux dangers : la Section 9. Dirigé par le vétéran Daisuke Aramaki, ce groupe d'agents d'élite compte notamment dans ses rangs le musclé au grand cœur Batou, Togusa, un père de famille qui doit souvent sacrifier les siens à son devoir, Saito, devenu tireur d'élite grâce à son œil cybernétique, un informaticien surdoué du nom d'Ishikawa et surtout le major Motoko Kusanagi. Doté d'un corps entièrement cybernétique, le commandant en second de la Section 9 cache derrière ses apparences de guerrière impitoyable des troubles que réveillent certaines affaires particulièrement délicates.

SÉRIE A

Quelques esprits chagrins ne manqueront pas de regretter cette optique plus prosaïque. Ils auraient tort. En premier lieu, ce que la série perd en beauté contemplative elle le gagne en design adroit. Si la charte graphique adoptée par Kenji Kamiyama peut sembler a priori moins foisonnante que la direction artistique baroque de ses pendants cinématographiques, elle reste surtout plus crédible et donc plus propice à l'empathie. Difficile en effet de ne pas penser que cette fiction est diablement visionnaire. D'ailleurs, lorsque la série crée de toutes pièces des éléments ostentatoirement futuristes, c'est toujours avec des résultats probants. Les tachikomas qui accompagnent les membres de la Section 9 dans leurs

Ci-dessus :
les principaux protagonistes de la série Ghost in the Shell Stand Alone Complex : le major Motoko Kusanagi, au corps entièrement cybernétique, le musclé Batou et un des tous nouveaux véhicules-robots de la Section 9.



GHOST IN THE SHELL : STAND ALONE COMPLEX
LES 8 PREMIERS ÉPISODES PASSÉS AU CRIBLE

Épisode 1 : Section 9

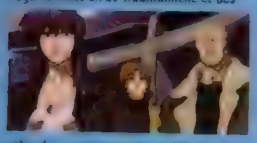
La Section 9 doit résoudre une enquête sur une prise d'otage où les victimes sont des pontes du gouvernement, dont le Ministre des Affaires étrangères, et les coupables des robots geishas. Mais cette délicate affaire n'est en réalité qu'un paravent pour une menace bien plus surprenante et dangereuse.

Logiquement, le « minimum syndical » de la série est assuré pour cet épisode pilote

qui permet surtout de prendre ses marques dans ce nouvel univers : des personnages attachants, des twists sciants et quelques séquences d'action bien bourrines. Sur ce dernier point, le flingage de geishas cybernétiques ne manquera pas de réjouir les vilains cinéphiles décadents que nous sommes.

Épisode 2 : Testation

Un tank high-tech pète un plomb et se lance dans une course effrénée vers une destination mystérieuse. Aux commandes de véhicules-robots flambants neufs, la Section 9 poursuit la machine infernale, tout en menant parallèlement l'enquête. L'épisode qui permet de présenter à la fois les tachikomas et le mélange de techniques adoptées par la série (des personnages animés en 2D traditionnelle et des



véhicules ou robots gérés en 3D), le tout dans le cadre d'une intrigue aussi destroy qu'émouvante et trépidante. Un must.

Épisode 3 : Android and I

Une série de suicides frappe les androïdes de la série Jem. En enquêtant, Motoko et les membres de la Section 9 découvrent une étonnante dérive d'un geek pas comme les autres.

Probablement l'un des épisodes les plus émouvants de cette première fournée avec une fin ouverte qui risque de provoquer plus d'une vive discussion. À noter quelques amusantes références à la Nouvelle Vague. C'est qu'ils nous feraient presque aimer Godard !

Épisode 4 : Intercepter

Les désirs posthumes d'un ancien confrère de Togusa conduit ce dernier à découvrir une affaire incriminant les hautes autorités de la police. La Section 9 décide d'utiliser les médias pour débouter plus facilement les personnalités suspectées. Mais cette méthode se retourne contre eux lorsqu'un cyber-terroriste, porté disparu depuis 6 ans, réapparaît.

Le premier épisode « complex » impliquant le personnage du Rieur. Savoureusement déroutant, ces jeux de (fausses) pistes prennent de plus en plus de saveur à mesure que les ramifications se multiplient. Et ce n'est qu'un début...

enquêtes sont à ce titre une merveille de mécha. Ensuite, l'efficacité de la série, mais aussi les moyens mis en œuvre, l'apparentent à un véritable blockbuster animé. Il y a ainsi un vrai caractère jouissif dans cette grosse production, des exploits accomplis par les tachikomas, aux tenues sexy du major Motoko Kusanagi en passant par les punchlines de Batou. Rythme soutenu, scènes d'action inventives et souvent soufflantes, ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** est brillamment « fabriqué ». À ce titre, il faut saluer l'utilisation abondante, mais jamais abusive et surtout superbement intégrée, d'animation 3D en cell shading. Une qualité pas si courante dans la japanimation contemporaine.

SÉRIE COMPLEX

Enfin, bien que restant toujours ancrée dans une structure narrative très carrée, la série ne se prive pas pour autant de réflexions passionnantes sur l'IA et la cybernétique. Seulement, là où Oshii abordait ces questions sur un ton poétique, quasi désincarné, Kamiyama et son gang de scénaristes préfèrent adopter une démarche cartésienne qui pourrait rappeler le travail d'Asimov sur son anthologie Les Robots. ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** se situe dans un monde en pleine période transitoire, une époque où, comme l'annonce le texte qui ouvre la série, l'homme n'a pas encore entièrement cédé son être de chair au profit des univers numériques et mécaniques. Dès lors, chaque affaire dont hérite la Section 9 explore une faille du système, mettant en exergue des questions inenvisageables avant l'avènement de ces nouvelles technologies. Rarement convenues, souvent brillantes, les problématiques que soulève dès lors chaque nouvelle intrigue sont souvent excitantes et plus profondes qu'elles en ont l'air. Inutile également de préciser que le fonctionnement même de la série permet de s'adapter au mieux aux exigences du thème traité. « Stand Alone » et « Complex » sont en effet des termes empruntés au langage des scénaristes de séries américaines. Un épisode « stand alone » est censé se suffire à lui-même, tandis qu'un script « complex » s'inscrit dans la continuité d'autres histoires, apparentant de ce fait une série à un feuilleton.

ENTRETIEN AVEC KENJI KAMIYAMA RÉALISATEUR ET COSCÉNARISTE ÉLÈVE APPLIQUÉ

AU COURS D'UNE CARRIÈRE D'UNE DIZAINE D'ANNÉES, KENJI KAMIYAMA A GRAVI PETIT À PETIT LES ÉCHELONS DU STUDIO IG, PASSANT DE DIRECTEUR DE L'ANIMATION SUR JIN-ROH À SCÉNARISTE SUR BLOOD : THE LAST VAMPIRE. *GHOST IN THE SHELL STAND ALONE COMPLEX* EST DE LOIN SON PROJET LE PLUS IMPORTANT À CE JOUR.

Vous avez travaillé sur des projets en relation plus ou moins directe avec les œuvres de Mamoru Oshii. Est-ce difficile de s'approprier des univers aussi marqués par la personnalité d'un auteur ?

Oui. Mais j'admire Mamoru Oshii depuis longtemps, et j'avais donc assez confiance en moi pour me sentir capable d'épouser son style et ses structures narratives. Donc, quand j'ai collaboré avec lui, j'ai vraiment fait en sorte de devenir son ombre. Mais sans même m'en rendre compte, ma propre personnalité s'est révélée au cours de ces travaux et j'ai fini par trouver une voie qui se démarquait du travail d'Oshii.

Aviez-vous conscience d'assurer avec cette série la transition entre les deux films ?

Oui, j'ai créé ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** dans le but d'établir une transition entre **Ghost in the Shell** et **Innocence**. L'idée de la série était d'explorer le postulat selon lequel Motoko Kusanagi ne rencontrait jamais le Puppet Master et demeurait à la Section 9.

Quels étaient vos modèles : les mangas de Masamune Shirow, les jeux vidéo ou le film de Mamoru Oshii ?

Comme j'étais fan du manga de Masamune Shirow, j'ai essayé d'en transposer au maximum les situations et atmosphères dans la série. En outre, j'ai considéré que ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** devait respecter sa parenté avec le film. Le manga original et le film avaient déjà leurs fans et je devais répondre à leurs attentes. Par contre, je n'ai absolument pas été influencé par le jeu vidéo, car c'est une création totalement indépendante des films. De plus, une série télévisée implique des règles propres à ce format, et elle est sur ce point très éloignée de la structure d'un jeu vidéo.

Quelle a été l'implication de Masamune Shirow sur la série ?

Elle a été très importante. Ainsi, assez tôt durant la production, j'ai reçu un scénario de sa part qui s'est révélé être extrêmement utile pour poser les fondations de la série. C'était aussi une très bonne référence en matière de narration. En dehors de ces deux points, qui sont déterminants, il y avait des choses que je ne pouvais pas utiliser dans son scénario. Je me suis donc limité au postulat de l'histoire.

Il y a dans la série des scènes qui évoquent certains classiques de l'animation comme* Patlabor *ou* Venus Wars, *et d'autres qui font penser à des films américains de science-fiction. Était-ce intentionnel ?

Il était inévitable, par exemple, que ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** et **Patlabor** se ressemblent. Au début de mon travail, je voulais avant tout recréer le plus fidèlement possible le style d'Oshii et j'ai abordé les épisodes en pensant à ce qu'il ferait s'il œuvrait lui-même à la création de cette série. Mais en poursuivant mon travail, j'ai de plus en plus fait appel à des images de films que j'aime et qui, souvent, ne coïncident pas avec les goûts d'Oshii. Par exemple, j'adore **2001 : L'Odyssée de l'espace**, **Vol au-dessus d'un nid de coucou**, **Shining**, **Blade Runner** ou **Full Metal Jacket**.

Votre utilisation abondante de l'animation 3D n'a-t-elle pas ralenti la production de la série ?

Au contraire. Dès le départ, j'avais l'intention d'utiliser la 3D pour les objets en mouvement, comme les voitures, les avions, les hélicoptères, etc.. Cela permettait de soulager le travail des animateurs qui pouvaient ainsi mieux se concentrer sur l'animation des personnages. Ceci dit, le budget et le temps de tournage ont effectivement excédé la norme appliquée aux séries télévisées. Je crois que beaucoup de gens plaçaient de grands espoirs dans cette série.

C'est la première fois que vous travailliez sur un projet de l'envergure commerciale de* Ghost in the Shell Stand Alone Complex. *Comment avez-vous géré la pression inhérente à de telles responsabilités ?

J'ai essayé de ne pas trop la ressentir, même si elle était effectivement très forte. D'autant plus que les gens pensaient qu'il ne serait pas étonnant qu'un réalisateur débutant et inconnu rate la série. Mais même si celle-ci se révélait être un échec, le fait d'accompagner la sortie d'**Innocence** nous assurait une promotion très favorable. Cet atout a accru mon ardeur à la tâche. Je me sentais prêt à relever tous les défis sans jamais baisser les bras.

Pourquoi avoir choisi d'ouvrir la série sur des épisodes « stand alone » ?

« J'ai créé la série Stand Alone Complex dans le but d'établ

YÔKO EN CONTREPOINT

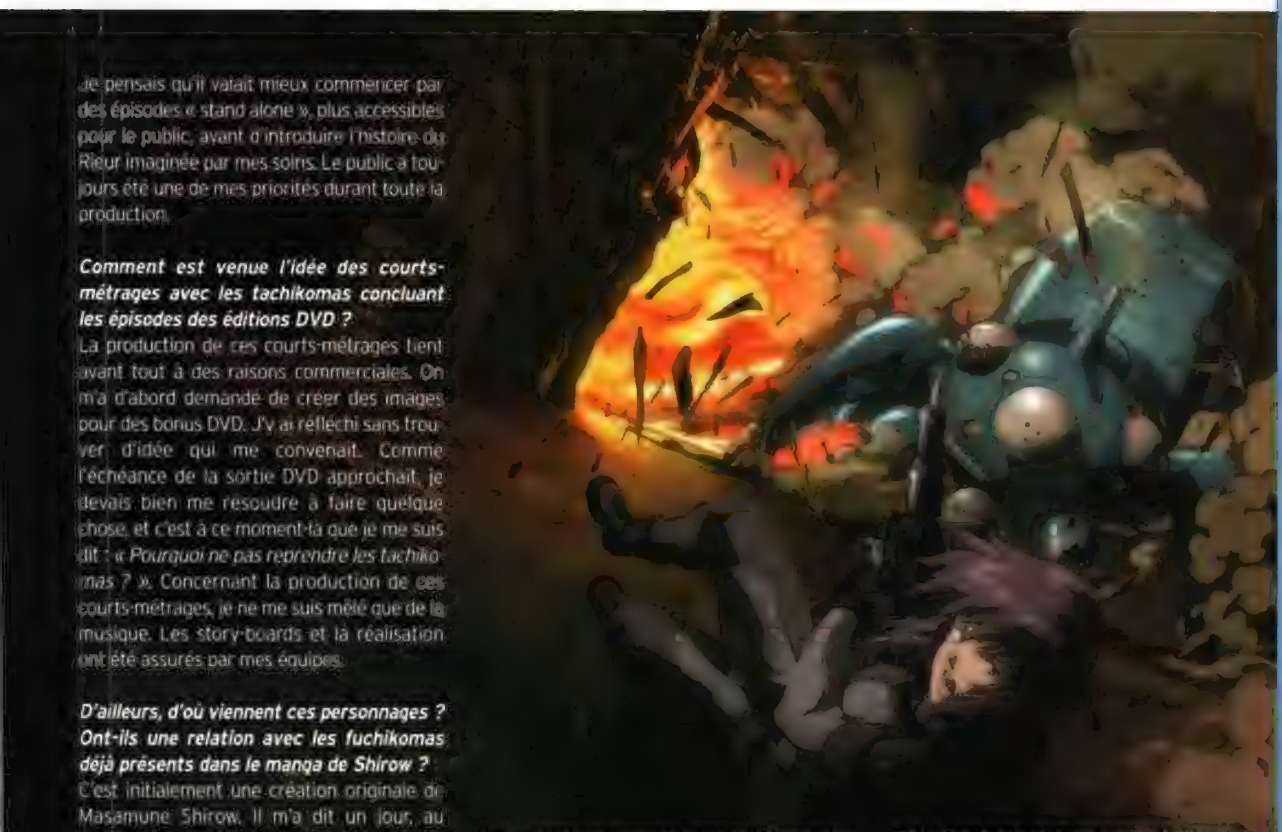
Il ne faudrait néanmoins pas croire que ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** est privé de toutes connotations poétiques. Et là, on ne peut qu'applaudir au choix de Yôko Kanno pour composer le score. Continuant sur la voie qu'elle a tracée avec ***Cow Boy Bebop***, la musicienne virtuose s'impose en effet en contrepoint quasi systématique de la sécheresse, voire de la rugosité des événements. Pas de redondance ou de soulignement de l'action ici, mais une rythmique détachée qui provoque des sensations savoureusement contradictoires. On pense notamment au final d'un des meilleurs épisodes, ***Testation*** : tandis qu'à l'image un tank futuriste, mu par l'âme revancharde d'un inventeur décédé, détruit tout sur son passage et que les tachikomas le poursuivent à toute berzingue dans les ruelles d'une banlieue nippone, la composition de Yôko Kanno se lance dans une mélopée mélancolique, qui ne fait qu'accentuer les émotions exacerbées de ce final destroy. Membre clef de la réussite de la série, Yôko Kanno s'impose une nouvelle fois comme une des plus géniales compositrices contemporaines.

LE BIZE DE BEEZ

En attendant la sortie de la totalité des 26 épisodes prévus prochainement sur 7 DVD par Beez, les deux premières galettes prodiguent suffisamment de plaisir pour rendre accroc le spectateur le plus réticent à la SF nippone. Pressé dans une qualité de son et d'image qui optimisent le travail de très grande qualité du studio IG, chaque disque permet également d'explorer plus en avant les coulisses excitantes de la série. Deux membres clefs de la production sont en effet interviewés sur chaque galette (la trop rare Yoko Kanno y est même questionnée durant 10 précieuses minutes), tandis que les livrets, pour une fois réellement fournis, renferment quelques infos ou anecdotes permettant de mieux saisir les nombreuses astuces de la série. Bref, tout ce qu'il faut pour apprécier à sa juste valeur cette grande réussite de la japanimation.

Julien DUPUY

© 2002-2004 Shirow Masamune - Production I.G/Kodansha



je pensais qu'il valait mieux commencer par des épisodes « stand alone », plus accessibles pour le public, avant d'introduire l'histoire du Rieur imaginée par mes soins. Le public a toujours été une de mes priorités durant toute la production.

Comment est venue l'idée des courts-métrages avec les tachikomas concluant les épisodes des éditions DVD ?
La production de ces courts-métrages tient avant tout à des raisons commerciales. On m'a d'abord demandé de créer des images pour des bonus DVD. J'y ai réfléchi sans trouver d'idée qui me convenait. Comme l'échéance de la sortie DVD approchait, je devais bien me résoudre à faire quelque chose, et c'est à ce moment-là que je me suis dit : « *Pourquoi ne pas reprendre les tachikomas ?* ». Concernant la production de ces courts-métrages, je ne me suis mêlé que de la musique. Les story-boards et la réalisation ont été assurés par mes équipes.

D'ailleurs, d'où viennent ces personnages ? Ont-ils une relation avec les fuchikomas déjà présents dans le manga de Shirow ?
C'est initialement une création originale de Masamune Shirow. Il m'a dit un jour, au moment de produire le manga *Ghost in the Shell 3* : « *J'ai une idée de personnages : les tachikomas.* » Il m'a alors montré des dessins et je me suis dit qu'il y avait pas mal de choses intéressantes à faire avec ces personnages dans la série.

Dans l'épisode Decoy, Motoko passe la nuit avec deux amies. Cette scène est-elle un hommage à la séquence de cyber-sex du manga de Masamune Shirow ?
Oui, tout à fait. Je me suis dit que cela ferait plaisir aux fans du manga, même si le media télévisuel limite forcément ce genre d'imagerie. Dans le manga, Motoko est bisexuelle et je voulais conserver et explorer cette idée. J'éprouvais une certaine curiosité en me demandant par exemple quels critères guideraient Motoko, qui possède une haute intelligence, dans le choix de ses amants, qu'ils soient masculins ou féminins.

La série multiplie les références au romancier J.D. Salinger. En quoi cet écrivain vous passionne-t-il ?
Quand j'ai lu *L'Attrape-cœurs* durant mon adolescence, j'ai découvert que je m'identifiais totalement au personnage d'Holden. Je n'ai pas encore trouvé d'explication à cette émotion, mais elle m'a procuré une motivation particulière dans la création de cette série. Ainsi, j'ai agrémenté le logo du Rieur d'une citation tirée de ce roman. Je trouvais qu'elle transmettait parfaitement le sens de la série.

D'où vient l'idée de représenter le Rieur par un logo ?
Le concept même du Rieur est en quelque sorte un message qui s'adresse et s'applique à tout le monde. Le Rieur, c'est peut-être vous-même. J'ai conçu ce logo avec l'artiste Paul Nicholson et c'était fantastique. Ses designs possèdent une ambiance très cool, qui n'appartient pas au monde de l'animation mais qui s'accorde harmonieusement avec celui-ci.

Que représente pour vous le Rieur ?
Le Rieur, c'est moi-même durant mon adolescence ! (rires)

Propos recueillis par Laurent CHARBONNAY
et mis en forme par Julien DUPUY
(Remerciements à Beez, Philippe et Keibun)

« une transition entre Ghost in the Shell et Innocence. »

Épisode 5 : Decoy
Le Rieur aurait un visage : celui du hacker Nanao A. C'est du moins ce que pense une brigade d'enquête spéciale lancée sur sa piste, car la Section 9 persiste pour sa part à mener une investigation parallèle sans tenir compte de l'influence néfaste que pourraient avoir sur leur travail des décideurs aux mains sales.
Il s'agit cette fois d'explorer les prémices de l'affaire du Rieur. Aucune crainte à avoir cependant : cette préquelle cachée pose plus de questions qu'elle ne répond aux nombreuses énigmes de ce cyber-criminel. Impossible dès lors de ne pas enchaîner avec l'épisode suivant.

Épisode 6 : Meme
Bien que toutes les précautions aient été prises, Nanao A parvient à contaminer une large quantité de personnes entourant sa cible : le Préfet de Police. Tandis que Batou semble sur le point d'arrêter le hacker, Motoko tente de protéger le Préfet contre

la légion de tueurs lancée à ses trousses. Dernier épisode de ces deux DVD traitant du Rieur, cette apothéose ressemble surtout à une mise en bouche : le magnifique épilogue promettant une suite à cette affaire décidément tortueuse. Mais bon sang, qui est ce vieux bonhomme qui ressemble étrangement au sigle du Rieur ?

Épisode 7 : Idolater
Un ancien révolutionnaire, Marcelo Jarti, débarque au Japon après avoir été la victime d'un attentat qui a failli lui coûter la vie. La Section 9 surveille de très près ses agissements, craignant que cette visite ne soit motivée par un trafic de drogue.
Si le générique emprunte une grande quantité de plans à cet épisode, ce n'est certainement pas un hasard. **Idolater** est très probablement ce que la série peut offrir de plus beau et de plus fouillé d'un point de vue graphique. Construit comme une longue course-poursuite, ce script a de plus le mérite de solliciter abondamment les talents martiaux de Motoko.

Épisode 8 : Missing Hearts
À la demande d'une de ses amies infirmières, Motoko enquête sur un très probable trafic d'organes dont serait victime une jeune fillette venant de subir une greffe de cœur. Ne vous fiez pas au sujet en apparence grave, votre larmoyant de cet épisode : après une entrée en matière fissurant la carapace de l'inflexible Motoko, **Missing Hearts** vire au gros délire gavé d'idées. On y trouve notamment le directeur d'une société productrice d'organes sous une forme totalement inattendue. À noter d'ailleurs son apparition dans **La Vie des tachikomas**, petits sketches mettant en scène les robots bleus de la Section 9 et présents après chaque épisode. Cet hilarant directeur sur roulettes risque fort de devenir rapidement culte.

Terre d'accueil par excellence du cinéma populaire, L'Italie a connu une déferlante bis sans précédent pendant près de 20 glorieuses, avant de s'écrouler sous la titanesque emprise de la télévision à l'aube des années 90. D'avatars maladroits en ersatz parfois réussis, le cinéma de genre italien puisa sa force dans cet habile opportunisme, qui fit souffler sur la péninsule un vent de créativité, où le travail méticuleux d'artisans s'opposait parfois à un arrivisme cinématographique certain. Autopsie d'une époque définitivement révolue.

LA GUERRE DES GENRES

À la fin des années 50, Hollywood connaît une flambée de super péplums avec **Ben-Hur**, **La Terre des pharaons** et autres **Dix commandements**. Cinecittà, fort d'un considérable patrimoine antique, relance brutalement la production d'un genre que le régime fasciste détourna un temps à des fins propagandistes. En Grande-Bretagne, la Hammer réanime les dépouilles des grands monstres du fantastique, de Dracula à Frankenstein, et la péninsule lui emboîte le pas dans le surnaturel gothique avec des perles signées Mario Bava, Riccardo Freda et Giorgio Ferroni. Toujours en Grande-Bretagne, James Bond s'installe durablement au box-office. Aussitôt, d'Italie, déboulent des espions nommés Commissaire X, Bob Fleming et Agent Z 55. Pour ce qui est du western, après avoir maladroitement copié la production américaine, les réalisateurs italiens se découvrent un style baroque bien à eux, en suivant la voie tracée par Sergio Leone et Sergio Corbucci.

Quand, au début des seventies, Clint Eastwood et Charles Bronson cartonnent respectivement avec **L'Inspecteur Harry** et **Un justicier dans la ville**, le pays de Garibaldi lui répond aussitôt par l'intermédiaire de polars ultra violents animés par Maurizio Merli, Franco Nero et Tomas Milian. Au même moment, l'Emmanuelle de Just Jaeckin contribue au réchauffement de la planète, et dans les mois qui suivent sa sortie, Joe d'Amato lui donne une petite sœur, Black Emanuelle. Les **Karaté Kid** attirent les ados en masse ? Par conséquent, ils subiront la concurrence d'un **Karaté Warrior** décliné en six exemplaires ! Les Australiens rechignent à aligner une suite au thriller médico-fantastique **Patrick** ? Mario Landi lui en colle une avec **Patrick Vive Ancora**. Werner Herzog ne tient pas à ressusciter le Nosferatu incarné par Klaus Kinski ? Augusto Caminito s'en charge via **Nosferatu à Venise**, non sans s'être assuré la complicité du même Kinski. **Vendredi 13** et ses séquelles enrichissent la Paramount ? Ruggero Deodato délaisse le giallo au profit d'un **Body Count**, très slasher à l'américaine. Les promoteurs de **Hitcher** repoussent un come-back de l'autostoppeur psychopathe à une date indéterminée ? Umberto Lenzi les prend de cours avec un faux **Hitcher 2**, sous-titré **Paura nel Buio**. Quant à Tahnee Welch, elle s'est fait une tête à la Anne Parillaud pour les besoins de **L'Angelo con la Pistola**, remake de **Nikita** par Damiano Damiani…

Plus cocasse encore. **La Fièvre du samedi soir** et les Bee Gees font danser la planète… et Claudio de Molinis son quartier grâce à sa **Fièvre américaine** ! Stallone encaisse des coups et envoie ses adversaires au tapis dans les **Rocky**… Daniel Greene aussi, sur le ring de l'**Uppercut Man** de Sergio Martino. Brooke Shields et Christopher Atkins se baignent tout nus dans les eaux du **Lagon bleu** ? Sabrina Siani et Rodolfo Bigoti les imitent dans l'inédit **Incontro nell'Ultimo Paradiso** d'Umberto Lenzi…

Des copies, des plagiats, le cinéma italien en a généré des centaines. Des contrefaçons tantôt lamentables, tantôt habiles, et dans le meilleur des cas, réalisées par d'efficaces artisans, voire d'authentiques artistes. Car dans l'abondante production italienne d'ersatz de succès américains, tout n'est pas à jeter, loin s'en faut…

LES PRODUCTEURS ET RÉALISATEURS ITALIENS NE RESTENT PAS LONGTEMPS INSENSIBLES AU RAZ-DE-MARÉE COMMERCIAL DES **DENTS DE LA MER**. SANS GRANDE IMAGINATION, ET INVESTISSANT SURTOUT DANS LES GUEST-STARS AMÉRICAINES, ILS NE QUITTENT JAMAIS L'ÉCUME DU RAFIOT DE ROBERT SHAW, ROY SCHEIDER ET RICHARD DREYFUSS...

REQUIN CHAGRIN

1975 : le cinéma populaire italien gravite paisiblement entre la comédie paillarde, les enquêtes musclées des Inspecteurs Harry locaux et le thriller horrifique remis au goût du jour par Dario Argento. Des eaux calmes en somme. Soudain, vint la déferlante **Les Dents de la mer**. Accostant d'abord aux États-Unis, elle s'attaquera ensuite à l'Europe, puis à la planète entière. Un succès fracassant qui, immédiatement, génère des contrefaçons. Le premier à emboîter le pas ? Le mini-nabab Roger Corman avec son **Piranha**. Mais loin d'être longs à la détente, les Italiens ne répliquent pas comme prévu avec un sous-produit emballé à la va-vite. Au contraire, avec **Tentacules**, le producteur Ovidio Assonitis la joue production prestigieuse. Planqué sous le pseudonyme d'Oliver Hellman, il réunit une escouade de vieilles gloires hollywoodiennes en perte de vitesse (Henry Fonda, Shelley Winters) et autres seconds couteaux rôdés (Bo Hopkins, Claude Akins), mélangés à des interprètes italiens de troisième plan. Des mets de choix pour le monstre de service : un gigantesque poulpe mutant que le creusement d'un tunnel sous-marin pousse à la consommation d'estivants. Un message écologique qui pourrait se résumer à un *« don't fuck with Mother Nature ! »*.

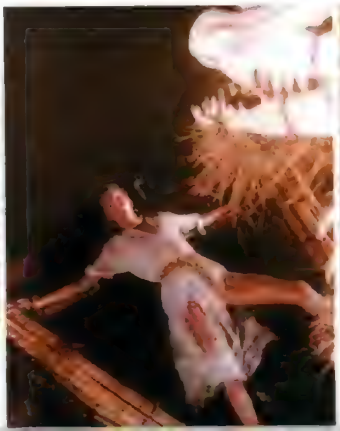
Sur le plan du spectacle, **Tentacules** tient ses petites promesses. Effets de caméra subjective, gore raisonnable, petites pépées, SFX acceptables : le contrat est rempli. Évidemment, comparée à l'**Orca** de Dino de Laurentiis et au **Grizzly le monstre de la forêt** lancé par Warner-Columbia, deux des principaux erstaz des **Dents de la mer** à l'époque, la pieuvre vengeresse paraît un peu molle de la tentacule, mais les apparences sont sauves.

Par contre, lorsque quatre ans plus tard, Ovidio Assonitis se remet sur le créneau avec **Piranhas 2 : les tueurs volants**, le mur des apparences tombe en petits morceaux. Autant succédané du **Piranha** de Joe Dante que pompage des **Dents de la mer**, le projet permet cependant à un newbie de faire ses débuts en tant que réalisateur : un certain James Cameron, engagé puis viré par Ovidio Assonitis, qui achève le film en accentuant les aspects les plus ringards de son histoire. En douce, James Cameron (dont certains pensent à l'époque qu'il s'agit là d'un pseudo dissimulant en fait un producteur) monte ce qu'il peut des séquences déjà mises en boîte. Des efforts qui seront vains...

Mais Ovidio Assonitis n'est pas le seul coupable de ce pillage en règle du film de Spielberg. Déjà coscénariste de **Tentacules**, Tito Carpi répond à toutes les sollicitations dans le registre du film de péril aquatique. Il donnera au genre le **Chasseur de monstres** d'Enzo G. Castellari et **La Nuit des requins** de Tonino Ricci. Cependant, il y a tromperie sur la marchandise, car dans les deux cas, il est plus question d'ordinaires films d'aventure que d'ersatz revendiqués des **Dents de la mer**, à l'instar de **L'Invasion des piranhas**, vague polar exotique d'Antonio Margheriti agrémenté d'acteurs has-been (Lee Majors, Marisa Berenson, Margaux Hemingway, Karen Black...) et d'une poiscaille vorace venue bouffer du croqueur de diamants. De son côté, à milles lieux de toute intrigue criminelle, **La Mort au large** d'Enzo G. Castellari répond à toutes les caractéristiques du bon vieux plagiat des familles. Un artisan tout-terrain à la barre, deux seconds couteaux américains venus cachetonner (James Franciscus et Vic Morrow), un scénario qui calque sans vergogne celui de Spielberg, du gore et des effets spéciaux miteux, pas de doute, la contrefaçon s'affiche sans fausse pudeur. D'autres, par contre, jouent au plus malin. C'est le cas du fils Bava et de son **Apocalypse dans l'océan rouge**. Ici, il n'est pas question d'un grand requin blanc glouton mais d'un proto-squale, soit la monstrueuse combinaison génétique d'une pieuvre et d'un requin. Une créature originale comme attraction principale d'un scénario banal animé par la Française Valentine Monnier (coproduction des Films Jacques Leitienne oblige), l'Américain Michael Sopkiw (ex-sous-Rambo de **Blastfighter** pour le 'sieur Bava junior) et les gueules buri-

FILMS

Tentacules / Tentacoli (1976, Ovidio Assonitis)
L'Invasion des piranhas / Killer Fish (1979, Antonio Margheriti)
Chasseur de monstres / Il Cacciatore di Squali (1979, Enzo G. Castellari)
Alligator / Il Fiume del Grande Caimano (1979, Sergio Martino)
La Mort au large (1980, Enzo G. Castellari)
Piranhas 2 : les tueurs volants / Piranha 2 : The Spawning (1981, James Cameron et Ovidio Assonitis)
Apocalypse dans l'océan rouge / Rosso nell'Oceano (1984, Lamberto Bava)
La Nuit des requins / La Notte degli Squali (1987, Tonino Ricci)
Killer Crocodile (1988, Fabrizio de Angelis)
Killer Crocodile 2 (1989, Giannetto de Rossi)
Squali (1989, Joe d'Amato)
Alien, la créature des abysses / Alien degli Abissi (1989, Antonio Margheriti)
Cruel Jaws (1995, Bruno Mattei).



nées de William Berger et Gianni Garko, comédiens sur tous les fronts du bis italien.
Au final, une série B amusante qui, malgré la distance qu'elle prend avec **Les Dents de la mer**, en reste tout de même un simple avatar. C'est aussi le cas du **Alligator** de Sergio Martino, ou encore des deux **Killer Crocodile** de Larry Ludman, un pseudo qui cache en fait le producteur Fabrizio de Angelis et Giannetto de Rossi, grand calife du maquillage gore. Si les monstres changent d'aspect, la recette persiste et donne des plats plus ou moins savoureux.
Quand le requin ne paie plus, le saurien rapporte encore un peu. C'est le cas de ses séries B aux effets spéciaux archaïques et aux péripéties limitées dont le budget passe plus volontiers dans le cachet d'une petite vedette du moment (à l'instar de l'ex-James Bond girl Barbara Bach et de Mel Ferrer au menu du premier **Alligator**).
Néanmoins, certains s'acharnent dans la pêche au squale. En 1989, Joe d'Amato prend la mer sous le pseudonyme de Raf Donato avec un **Squali** où quatre jeunes adultes utilisent un talisman pour affronter la réincarnation sous forme de requin géant d'un démon antédiluvien. Une perle rare. Six ans plus tard, l'ineffable Bruno Mattei (William Snyder pour faire plus sérieux) pompe allégrement **Les Dents de la mer** et sa première suite pour les besoins de **Cruel Jaws**. Le Maire qui refuse de reporter une régate de planches à voile, le vieux loup de mer, le spécialiste des grands carnassiers marins, l'hélicoptère… Un véritable inventaire du plagiat auquel s'ajoute la reprise de la musique de **Star Wars** !
Une fois la source **Les Dents de la mer** tarie, Cinecittà n'entend pas aussi facilement ranger palmes et tubas aux magasins des accessoires. Qu'**Abyss**, **Leviathan** et **M.A.L. – Mutant Aquatique en Liberté** n'obtiennent aux États-Unis que des résultats mitigés n'empêche nullement la mise en chantier d'**Alien, la créature des abysses** par un Antonio Margheriti pas franchement enthousiaste à l'idée de filmer une seule pince de crabe géante en guise d'extraterrestre, le tout embringué dans une histoire de pollution nucléaire.
Depuis **Cruel Jaws**, plus d'avatars spaghetti des **Dents de la mer** à l'horizon, les Américains se chargeant à domicile de leurs propres contrefaçons. Avec des séries B (la trilogie **Shark Attack** et autres productions Nu Image), des séries A (**Peur bleue**, **Lake Placid**), des fictions TV, etc. Même Peter Benchley, le romancier à l'origine des **Dents de la mer**, s'y colle, avec les téléfilms ***La Créature*** et ***La Bête***. On n'est jamais si bien copié que par soi-même !

En haut : Killer Crocodile, La Mort au large et Tentacules.

En bas : Cruel Jaws, Alligator et L'Invasion des piranhas.

MONNAIE DE SINGE

UN SEUL AVATAR DE KING KONG AU TABLEAU DE CHASSE DE L'ITALIE, ET ENCORE, AVEC UN YÉTI GÉANT À LA PLACE DU GORILLE MONSTRUEUX !

Si prolixes niveau ersatz des **Dents de la mer**, les Italiens ne réagiront que mollement au matraquage qui précède la sortie du remake de **King Kong** en 1976. Remake d'ailleurs produit à Hollywood par l'enfant du pays, Dino de Laurentiis.
Alors que la Grande-Bretagne répond, avec un peu d'argent italien, via le démentiel **Queen Kong** de Farouk Agrama, que la Corée du Sud et le Japon financent **King Kong revient !** de l'Américain Paul Leder (où Kong empoigne un requin géant !) et que le singe géant se tend même d'une publicité mémorable pour La Samaritaine, l'Italie, quant à elle, ignore le phénomène.

À une exception près : **Yéti, le géant d'un autre monde**.
Commis par Gianfranco Parolini, transfuge du péplum et du western, sous le pseudonyme de Frank Kramer, **Yéti, le géant d'un autre monde** tente de cacher sa nature plagiaire sous la fourrure d'une autre créature titanesque : un immense yéti. Décongelé tel Hibernatus et exploité par un industriel en mal de publicité et amoureux d'une belle pour laquelle il démolit des maquettes de Toronto. Yéti connaîtra le destin d'un King Kong que Parolini pompe sa vergogne. Avec sa sensiblerie dégoulinante, son bellâtre aux yeux verts dans le costume synthétique du monstre, sa musique interprétée par le groupe The Yetians (!) et ses dialogues impayables, le film confine au sublime dans la catégorie nanar ringard. S'il avait vu le jour, **Baby Kong**, projet des studios Paradiso, l'aurait au moins égalé…

Ci-contre : **Zombie 3**.

En bas : **Virus cannibale**, **L'Enfer des zombies** et **La terreur des zombies**.

ALLEZ LES VERS !

DANS LE SILLAGE SANGLANT DU **ZOMBIE** DE GEORGE ROMERO, LE CINÉMA POPULAIRE ITALIEN SE DÉCOUVRE DES AFFINITÉS AVEC LE GORE EN GÉNÉRAL ET LES MORTS-VIVANTS EN PARTICULIER. UN CAS EXCEPTIONNEL DE CONTREFAÇONS QUI A CONTRIBUÉ À LA PÉRENNITÉ D'UN SOUS-GENRE...

Rarement un film fantastique aura eu un pareil impact sur un genre cinématographique entier. En arrivant sur les écrans, le **Zombie** de George Romero crée des vocations. Particulièrement en Italie, où il réveille le gore qui sommeillait en chaque réalisateur de cinéma populaire. Lucio Fulci en premier lieu. Déjà enclin à dépeindre une violence baroque qu'il pousse parfois jusqu'au sadisme, dans le mélodrame historique **Lien d'amour et de sang** comme dans le western **Les 4 de l'Apocalypse**, le réalisateur se lâche dans **L'Enfer des zombies**, rapide réponse italienne aux morts-vivants de George Romero. Un ersatz certes, mais un ersatz qui trouve sa voie, plus proche du **Vaudou** de Jacques Tourneur par son implantation dans les Caraïbes, que de l'horreur politiquement engagée du tout récent modèle américain.

S'il subit l'influence de **Zombie**, c'est surtout par les effets spéciaux de Tom Savini, dont le maquilleur Gianetto de Rossi reproduit les dépecages tout en y apportant une indéniable touche personnelle. **L'Enfer des zombies** inaugure donc une école à part entière : celle du gore italien, auquel les excès ethnologiques de **Cannibal Holocaust** avaient déroulé le tapis rouge.

Et, fort du succès international de **L'Enfer des zombies**, Fulci de s'engager à fond dans le genre avec **Frayeurs** et **L'Au-delà**, dont la beauté baroque s'oppose au réalisme cru de George Romero. Son histoire d'amour avec les morts-vivants, le cinéaste la boucle sur une note funeste avec **Zombie 3**, achevé (c'est le cas de le dire !) par le terrible Bruno Mattei. Pourquoi ? En cherchant à retoucher le calamiteux scénario, Fulci s'attire les foudres du producteur Claudio Fragasso, coupable du scénario en question, et se trouve donc évincé du tournage.

Outre Lucio Fulci, le film italien de zombies connaîtra divers desseins. Si aucun ne tombe aussi bas que les franco-espagnols **Le Lac des morts-vivants** et **L'Abime des morts-vivants**, **La Terreur des zombies** et **Le Manoir de la terreur** justifient leur existence par la seule présence de séquences gore aux effets spéciaux particulièrement corsés niveau tripailles. Le pompon revenant au **Manoir de la terreur** et sa fameuse séquence, parfois censurée, où un gamin zombifié boufle le sein de sa mère. Pas en reste, **La Terreur des zombies** atteint son paroxysme avec la transformation d'une tête en bouillie sanglante sous l'effet des pâles d'un moteur de hors-bord.

Aux antipodes de **La Terreur...** et du **Manoir...**, **L'Avion de l'Apocalypse** et **Pulsions cannibales** se rapprochent plus de Romero que de Fulci. Mutants nucléaires aux morsures si contagieuses que l'armée intervient pour étouffer l'événement dans **L'Avion...** et retour au pays de soldats américains contaminés au Vietnam par une saloperie virale dans **Pulsions cannibales**, constituent le programme de ces deux métrages. Aux commandes, Umberto Lenzi et Antonio Margheriti remplissent leur quota (élevé) de scènes gore. Dans **Virus cannibale**, le très désinvolte Bruno Mattei pulvérise les records de gratuité dans la violence et les explosions de boîtes crâniennes avec son vaccin mutant destiné à régler définitivement le problème de surpopulation. Il y parvient si bien que toute l'humanité finit à l'état de mort-vivant ! Grandiose, à l'instar de **L'Aube des zombies**, où ce sont les quelques serviteurs déterrés d'un pharaon, revenu lui aussi à la vie, qui se goinfrent de viscères fumantes.

Ainsi va la descendance italienne de George Romero, affamée de chair gorgée de sang, de couches de latex à décoller et de prothèses à arracher dans de gros bouillons d'hémoglobine synthétique. Des possédés baveux des **Démons** du fils Bava (très **Evil Dead** pour le coup) aux cadavres exquis de **Dellamorte Dellamore** de Michele Soavi, les morts-vivants post-**Zombie** ont durablement laissé leurs empreintes dentaires dans la carcasse du fantastique italien.

FILMS

L'Enfer des zombies / **Zombi 2** (1979, Lucio Fulci)
La Terreur des zombies / **Zombi Holocaust** (1980, Marino Girolami)
Pulsions cannibales ou **Cannibal Apocalypse** / **Apocalypse Domani** (1980, Antonio Margheriti)
Frayeurs / **Paura nella Città dei Morti Viventi** (1980, Lucio Fulci)
La Nuit fantastique des morts-vivants / **Le Notti Erotiche dei Morti Viventi** (1980, Joe d'Amato)
L'Avion de l'Apocalypse / **Incubo sulla Città Contaminata** (1980, Umberto Lenzi)
Le Manoir de la terreur ou **Zombi Horror** / **Le Notti del Terrore** (1981, Andrea Bianchi)
L'Aube des zombies / **Dawn of the Mummy** (1981, Farouk Agrama)
L'Au-delà / **L'Aldilà** (1981, Lucio Fulci)
Virus cannibale / **Virus** (1981, Bruno Mattei)
Zombie 3 / **Zombi 3** (1988, Lucio Fulci, Bruno Mattei, Claudio Fragasso et Ottaviano dell'Acqua)
Oltre la Morte ou **Zombi 4** (1990, Claudio Fragasso)
Au-delà des ténèbres / **La Casa 5** (1990, Claudio Fragasso)
Le Porte dell'Inferno (1990, Umberto Lenzi)
Demoni 3 ou **Black Demons** (1991, Umberto Lenzi).

LA GUERRE DES ALIENS

SI, AVEC **LA PLANÈTE DES VAMPIRES** DE MARIO BAVA, LES ITALIENS DÉROULENT EN 1965 LE TAPIS ROUGE À L'**ALIEN** DE RIDLEY SCOTT, ILS N'ONT POURTANT PAS ÉTÉ LES DERNIERS À LE DÉTOURNER PAR LA SUITE. COMME, À LA MÊME ÉPOQUE, **LA GUERRE DES ÉTOILES**, **RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE**, **TERMINATOR** ET **PREDATOR**, DES PROIES DE PREMIER CHOIX POUR DES ARTISANS PLUS OU MOINS QUALIFIÉS...

Ci-contre :
L'Humanoïde.

Ci-dessous :
Contamination.

Lorsque, en 1977, la déferlante **Star Wars** s'abat sur le monde, il fallait s'attendre au pire de la part des réalisateurs italiens en mal de succès. Tâcheron sans état d'âme prêt à exploiter tous les filons avec la même paresse, Alfonso Brescia s'empare tout naturellement du space opera de George Lucas pour en tirer trois nanars d'une ringardise rarement atteinte : **La Bataille des étoiles**, **La Guerre des robots** et **Star Odyssey**. Avec ses halls d'immeubles en guise de décors high-tech, ses jouets pour vaisseaux spatiaux, ses techniciens de troisième catégorie à sa disposition et ses scénarios faméliques, la trilogie est la honte de la série B italienne. Quand, dans la foulée, le même Brescia s'empare du mythe **Alien** pour les besoins de **La Bestia nello Spazio**, il n'élève pas d'un iota son lamentable niveau.

Pourtant, les autres avatars transalpins de **La Guerre des étoiles** et d'**Alien** constituent de grandes réussites. Tout particulièrement les œuvrettes du cinéphile Luigi Cozzi, dont le **Star Crash** lorgne autant du côté de George Lucas que de **Barbarella**, avec son héroïne sexy, Stella Star, interprétée par la Britannique Caroline Munro. **Star Crash** et son clinquant à 2 sous, ses clins d'œil à Ray Harryhausen, ses rebondissements puérils... De la graine de film culte régressif en somme. Un statut qu'il obtiendra avec le temps, tout comme le **Contamination** que Cozzi pompe à un **Alien** dont il ne retient que les gros œufs dégoulinants et les abdomens explosés de l'intérieur. Autant de

trucages gore généreusement dispensés par Giovanni Corridori. Toujours sur le créneau d'**Alien**, **Le Monstre attaque** joue la même carte, justifiant ses nombreuses scènes sanglantes par l'arrivée sur Terre d'astronautes trimballant malgré eux des extraterrestres parasites. Un scénario basique à l'instar des ersatz d'**Alien** qui fleurissent un peu partout : **Inseminoïd** en Grande-Bretagne, **Mutant** et **La Galaxie de la terreur** aux États-Unis... Aldo Lado, bien connu pour son goût du morbide, aurait sûrement été plus à son aise avec un ersatz sanglant du film de Scott que dans la confection de **L'Humanoïde**, réalisé sous le nom ronflant de George B. Lewis. Car, né du succès de **La Guerre des étoiles**, **L'Humanoïde** asseptise au maximum une histoire passablement confuse tournant autour du Kappatron, élément atomique capable de transformer un simple mortel en être invulnérable. Un démarquage de la « Force » de George Lucas en quelque sorte. Enfin, la contrefaçon ne s'arrête pas là, puisque le film s'ouvre sur le résumé d'hypothétiques « chapitres précédents », où le Prince Graal revêt (presque) le même costume que Dark Vador... Un plagiat assez amusant cependant, dont la principale attraction réside dans les retrouvailles entre Barbara Bach et Richard Kiel, respectivement James Bond girl et méchant aux mâchoires d'acier dans **L'Espion qui m'aimait**.

Tandis qu'Antonio Margheriti peine à croiser **La Guerre du feu** et **La Guerre des étoiles** dans son suicidaire **Yor le chasseur du futur**, Mario Gariazzo, alias Roy Garret, se jette sur **Rencontres du troisième type** de Steven Spielberg. Il aurait mieux fait de s'abstenir, sa **Quatrième rencontre** avec Nathalie Delon se perdant dans d'interminables palabres concernant le secret entourant l'arrivée d'OVNI sur Terre. L'échec de la tentative n'empêche pas le cinéaste de récidiver à deux autres reprises : avec une parodie lourdingue (**Incontri Molto Ravvicinati del Quarto Tipo**) et surtout avec **Étranger de l'espace**, une histoire d'amitié à la **E.T. l'extraterrestre** entre un Alien télépathe et une jeune aveugle.

Artisan plus chevronné, Sergio Martino s'en tire nettement mieux lorsque son propre frère, le producteur Luciano Martino, lui commande une copie conforme de **Terminator** avec **Atomic Cyborg**, estimable série B dans laquelle Daniel Greene, promu cyborg du futur, réitère les mimiques schwarziennes jusqu'à la célèbre scène de réparation de l'avant-bras. Passage obligé de toute contrefaçon d'ailleurs : la reprise des séquences les plus marquantes du modèle. Si les deux autres **Terminator** spaghetti se sont aussi frottés au même exercice, l'examen de passage ne fut pas pour autant concluant. C'est le cas de Giannetto de Rossi avec son **Cy Warrior** incarné par Frank Zagarino (androïde de la série américaine **Shadowchaser**) et de l'ineffable Bruno Mattei qui, avant que James Cameron ne le remette à sa place, titra son **Shocking Dark**... **Terminator 2** ! Robot pour robot, celui de Mattei, fabriqué par la Tubular Corporation (!), opère dans le Venise asphyxié de 2020.

Néanmoins, les (mauvais) films de Bruno Mattéi possèdent un atout de taille : ils sont drôles et sans complexe dans la folie et le pompage d'autrui. À ce titre, **Robowar** atteint des sommets en mangeant au même râtelier que **Predator**. À la place d'Arnold Schwarzenegger en chef de commando traquant le guérillero, Reb Brown se mesure à un extraterrestre chasseur de têtes plus proche d'un Robocop du pauvre que de l'Alien rasta. Jeux de mots foireux, sadisme édifiant, jungle à l'authenticité plus que douteuse... L'auteur des **Rats de Manhattan** marque de son empreinte un projet qui, dans d'autres mains, n'aurait pas eu les mêmes enivrantes saveurs de réchauffé.

FILMS

La Bataille des étoiles / Anno Zero : Guerra nello Spazio (1978, Alfonso Brescia)
La Guerre des robots ou **Cosmos Invasion / La Guerra dei Robot** (1978, Alfonso Brescia)
Star Odyssey / Sette Uomini d'Oro nello Spazio ou **Cosmo 2000** (1978, Alfonso Bescia)
La Bestia nello Spazio (1978, Alfonso Brescia)
L'Humanoïde / L'Umanoide (1978, Aldo Lado)
Star Crash / Scontri Stellari Oltre la Terza Dimenzione (1978, Luigi Cozzi)
La Quatrième rencontre / Occhi dalle Stelle (1978, Mario Gariazzo)
Incontri Molto Ravvicinati del Quarto Tipo (1978, Mario Gariazzo)
Le Monstre attaque / Alien 2 sulla Terra (1980, Ciro Ippolito et Biagio Proietti)
Contamination (1980, Luigi Cozzi)
Yor le chasseur du futur / Il Mondo di Yor (1982, Antonio Margheriti)
Atomic Cyborg / Mani di Pietra (1986, Sergio Martino)
Robowar (1988, Bruno Mattei)
Étranger de l'espace / Fratello dello Spazio (1988, Mario Gariazzo)
Cy, Il Guerriero d'Acciaio (1989, Giannetto de Rossi)
Terminator II ou **Shocking Dark** (1989, Bruno Mattei)
Blue Tornado (1990, Antonio Bido).

Ci-dessus et ci-contre : Star Crash.

En haut : Atomic Cyborg, Yor le chasseur du futur et Robowar.

Ci-contre :
Emilie, l'enfant des ténèbres.

En haut :
L'Antéchrist.

En bas :
Le démon aux tripes.

VADE RETRO SATANAS

SELON TOUTE LOGIQUE COMMERCIALE, L'ITALIE AURAIT DÛ SE PRÉCIPITER SUR **L'EXORCISTE** ET **LA MALÉDICTION** AFIN D'EN TIRER UN GRAND NOMBRE DE COPIES. POURTANT, PEU S'Y EMPRESSENT, VISIBLEMENT REFROIDIS PAR LES RISQUES DE DÉRAPAGE THÉOLOGIQUE PROPRES AU SUJET...

Logiquement, et presque naturellement, le succès de **L'Exorciste** et de **La Malédiction** aurait dû générer de nombreux clones à Cinecittà. Bizarrement, l'immense majorité des producteurs, pourtant à l'affût dans d'autres occasions, ignorent le phénomène – diabolique – qui cartonne à Hollywood. Mais par quel miracle ? Si pétris de culture catholique et pratiquement tous baptisés, les réalisateurs italiens n'osent pas toucher au Malin, un sujet considéré (presque) tabou. Réaliser un ersatz de **L'Exorciste** serait ainsi blasphématoire. Pourtant, certains vont oser. Le producteur Alfred Leone ouvrira les hostilités en ajoutant, trois ans après sa réalisation, des scènes d'exorcisme au **Lisa et le Diable** de Mario Bava. Devenu **La Maison de l'exorcisme**, **Lisa et le Diable** perd son identité au profit d'un marché où il n'y a pas franchement embouteillage. Le producteur-réalisateur Ovidio Assonitis s'y risque cependant avec **Le Démon aux tripes**. Mélange de **L'Exorciste** et de **Rosemary's Baby**, **Le Démon aux tripes** s'attarde sur une grossesse particulièrement difficile où, à la suite d'un pacte avec le Diable, un sale type se réincarne en bébé pas encore sorti du ventre de sa mère. Un ersatz plutôt réussi qui, outre d'impressionnantes séquences d'exorcisme en Sensurround, contourne les récifs du manichéisme en dissertant sur l'opposition science/religion. Pas bête. Toujours dans la foulée, mentionnons **La Possédée**, où une étudiante en art se trouve sous l'emprise d'une statue, ou encore **Bacchanales infernales**, dans lequel un démon enfermé dans un talisman pousse un pauvre gars à commettre les pires méfaits avant que sa sœur religieuse et un prêtre ne le reprennent en main. Plus conforme aux cahiers des charges du plagiat, **L'Antéchrist** affiche une plus grande déférence envers l'Église, et baise littéralement les mules du Pape en traitant du cas d'Hipolita. Cette dernière, paralysée des deux jambes, découvre lors d'une séance d'hypnose qu'elle est en fait la réincarnation d'une sorcière. Dès lors, le métrage s'embourbe dans une succession de messes noires et autres phénomènes paranormaux pimentés d'un fort appétit sexuel, le tout dans la tradition du Grand Guignol. Derrière la caméra, Alberto de Martino met le paquet dans la provocation tout en réservant sa petite place au Paradis... Ironiquement, si **Emilie, l'enfant des ténèbres** répond à toutes les caractéristiques de la version gamine du Damien Thorn de **La Malédiction**, il précède d'un an le film de Richard Donner ! Mais avec son histoire d'adolescente ordinaire exposée à un médaillon satanique, **Emilie...** se rapproche davantage de **L'Exorciste**. Sans comparaison qualitative par ailleurs, le film recourant à des effets grotesques et ne distillant aucune atmosphère. En dépit de la signature de Lucio Fulci, **La Malédiction du pharaon** ne remonte guère le niveau avec un scénario très proche du film de Friedkin, où une amulette égyptienne remplace le fameux médaillon maudit. **Holocauste 2000** est, quant à lui, un plagiat d'un tout autre calibre. Coproduction avec la Grande-Bretagne comptant dans sa distribution une star américaine en mal de vedettariat (Kirk Douglas) et une coqueluche sexy du moment (Agostina Belli), **Holocauste 2000** ajoute à sa thématique diabolique des préoccupations écologiques dans l'air du temps et surtout, dispose d'importants moyens financiers... Mieux loti sur ce coup, Alberto de Martino n'a cependant pas évolué en trois ans. Goupillon dans une main et Bible dans l'autre, il condamne le progrès technologique sous couvert d'une centrale thermonucléaire servant de levier à Satan pour plonger le monde dans le chaos. Cependant, en dépit du démarquage avoué de **La Malédiction**, **Holocauste 2000** a le mérite d'anticiper avec quelques années d'avance les thèmes qui seront développés dans **Damien, la malédiction 2** et **La Malédiction finale**. Une manière bien involontaire pour le plagiat de se racheter une conduite...

FILMS

La Maison de l'exorcisme / La Casa dell'Esorcismo
(1975, Mario Bava)
Le Démon aux tripes / Chi Sei ? (1974, Ovidio Assonitis et Roberto d'Ettorre Piazzoli)
L'Antéchrist / L'Anticristo
(1974, Alberto de Martino)
La Possédée / L'Ossessa
(1974, Mario Gariazzo)
Bacchanales infernales / Un Urlo dalle Tenebre
(1975, Elio Pannaccio)
Emilie, l'enfant des ténèbres / Il Medaglione Insanguinato
(1975, Massimo Dallamano)
Holocauste 2000
(1977, Alberto de Martino)
La Malédiction du pharaon / Manhattan Baby
(1982, Lucio Fulci)

IL EST LIBRE MAX !

En haut : Final executor, Le Chevalier du monde perdu et Les Rats de Manhattan.

CIRCULANT SUR UNE TERRE DÉVASTÉE DANS DE VIEILLES GUIMBARDES BRICOLÉES, LES DESCENDANTS DE **NEW YORK 1997** ET DE **MAD MAX 2** SÉVISSENT EN ITALIE. CEPENDANT, RARES SONT CEUX QUI PARVIENNENT À SORTIR DU CARCAN DE L'ERSATZ ORDINAIRE...

Si certains succès américains ne suscitent pas un grand enthousiasme de la part des producteurs et réalisateurs italiens, d'autres, par contre, déclenchent un réel engouement. Coup sur coup, **New York 1997**, **Mad Max 2** et, dans une moindre mesure, **Running Man** motivent la mise en chantier d'une cargaison de séries B ou Z. En Italie certes, mais également aux Philippines, aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande, etc.

En bas : 2072 les mercenaires du futur, 2019 après la chute de New-York, Le Gladiateur du futur, Les Exterminateurs de l'an 3000 et 2020 Texas Gladiators.

Brutalement, au début des années 80, les bâtards de Mad Max et Snake Plissken s'abattent sur le marché du cinéma populaire.

Mark Gregory ouvre la marche, ou plutôt Marco de Gregorio, que le réalisateur Enzo G. Castellari découvre dans une salle de musculation. Propulsé du jour au lendemain sous les spotlights, il roule des mécaniques en biker dans **Les Guerriers du Bronx** et sa suite, portraits d'un Bronx enclavé à peine futuriste, où gangs motorisés s'affrontent sur fond de spéculation immobilière sauvage.

Grosses bécanes, bagarres et malabars, Enzo G. Castellari fixe les règles avec tout le manichéisme requis et avec la complicité d'acteurs américains comme Vic Morrow, Henry Silva ou encore Fred Williamson. Fred Williamson qui revient dans **Les**

Nouveaux barbares pour lequel Castellari quitte la zone d'influence de **New York 1997** pour celle de **Mad Max 2**. Ce qui lui réussit d'autant mieux, vu que la vedette recrutée, Timothy Brent (Giancarlo Prete), se montre plus à l'aise devant la caméra que l'inexpressif Mark Gregory. Le réalisateur italien dépeint donc un monde post-apocalyptique où des teignes à quatre et deux roues s'attaquent à de pacifiques nomades. À quelques détails près, les accessoires, décors et protagonistes serviront dans toutes les copies de **Mad Max**, dont le troisième volet relance la production d'avortons. Véhicules retapés par des ferrailleurs déjantés, garde-robes puisées dans les fripes, paysages de friches industrielles dans le meilleur des cas, campagne verdoyante faute de mieux, une pointe de sadisme, des cascades de foire, les paramètres ne varient guère d'un film à l'autre, même si les réalisateurs n'affichent pas les mêmes compétences.

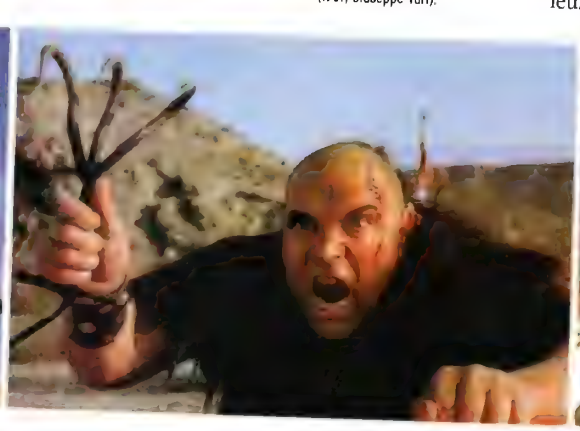
Joe d'Amato s'en tire la tête haute avec un **Gladiateur du futur** en équilibre entre la télé réalité de **Running Man** et l'univers de **New York 1997**, puis avec un **2020 Texas Gladiators** doué d'un vrai sens de la dérision dans le pastiche des poncifs du western classique. Alors que Sergio Martino réussit avec **2019, après la chute de New York** (un ersatz très estimable) à raconter la quête de la dernière femme féconde dans un milieu particulièrement hostile, Giuliano Carnimeo bâcle **Les Exterminateurs de l'an 3000** derrière le pseudonyme de Jules Harrison. Dix minutes de dialogues pitoyables, puis dix minutes d'action avec tonneaux à la ***Incroyable mais vrai***, puis encore dix minutes de blabla... Un plagiat même pas drôle, à l'image des productions Helen Sarlui que sont **She** et **Le Chevalier du monde perdu**, sous-produits désinvoltes et bordéliques plus proches de la foire d'empoigne que de **Mad Max 2**. D'ailleurs, **Le Chevalier...** s'achève dans l'allégresse générale d'un lacher de baudruches, histoire de fêter la victoire du motard solitaire Robert Ginty contre les nazis rêvant de dominer le monde. Quant à **She**, animé par une Sandahl Bergman qui se croit toujours dans **Conan le barbare**, il atteint les cimes du délire en mêlant heroic-fantasy et aventure post-apocalyptique dans une ambiance de music-hall décadent. Fervent gourmet de la soupe aux genres, Bruno Mattei amorce **Les Rats de Manhattan** façon **Mad Max** du pauvre, puis bifurque vers le péril rongeurs mutants pour gratifier la série B italienne de l'un de ses plus burlesques fleurons.

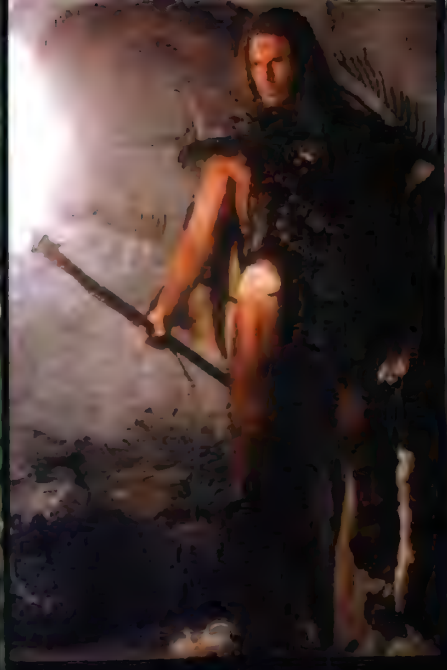
Alors que David Worth et Avi Nesher se fichent ouvertement de ce qu'ils filment, que Bruno Mattei porte à l'écran tout ce qui lui passe par la tête, d'autres prennent les choses plus à cœur et font preuve d'un zeste d'ambition, denrée intellectuelle plutôt rare dans le domaine de la contrefaçon. Bien que sous influence de **Rollerball**, Lucio Fulci réussit avec **2072 : les mercenaires du futur** à dépeindre une société où, remis au goût du jour, les jeux antiques donnent lieu à des tueries motorisées retransmises sur toutes les télévisions du monde. Le film regorge d'idées visuellement puissantes, à l'instar d'une station TV sous forme de soucoupe survolant le Colisée de Rome, mais malheureusement handicapées par les contraintes budgétaires. Tel est le lot de la série B italienne...

Des traces et réminiscences du péplum, il y en a aussi dans **Les Prédateurs du futur** de Ruggero Deodato, cette fois bien loin de ses chers cannibales. Avec ses Atlantes sur le retour, chevauchant choppers et side-cars, casques chromés sur la tête et anneau dans le nez, le film mixe souvenirs d'un genre déchu et bric-à-brac fétichiste à la **Mad Max 2**. Un curieux hybride qui, à l'image de **2072 : les mercenaires du futur** et autre **2020, Texas Gladiators** témoigne d'une forme de sédimentation. De la pure géologie cinématographique. Comme si, en papillonnant d'un genre à l'autre, de l'avatar de **Pour une poignée de dollars** au sous-**Mad Max 2**, les routards de Cinecittà ne parvenaient jamais à faire peau neuve en remettant à zéro les compteurs de leur mémoire.

FILMS

Les Guerriers du Bronx / 1990 : I Guerrieri del Bronx (1982, Enzo G. Castellari)
Les Nouveaux barbares / I Nuovi Barbari (1982, Enzo G. Castellari)
2020, Texas Gladiators / Anno 2020, I Gladiatori di Futuro (1982, Joe d'Amato)
Le Gladiateur du futur / Endgame, Bronx Lotta Finale (1982, Joe d'Amato)
Les Guerriers du Bronx 2 / Fuga del Bronx (1983, Enzo G. Castellari)
Les Exterminateurs de l'an 3000 / Gli Sterminatori dell'Anno 3000 (1983, Giuliano Carnimeo)
2019, après la chute de New York / 2019, Dopo la Caduta di New York (1983, Sergio Martino)
Le Chevalier du monde perdu / Il Guerriero del Mondo Perduto (1983, David Worth et Fred Williamson)
Rush (1983, Tonino Ricci)
Final Executor, la chasse aux morts-vivants / L'Ultimo Guerriero (1983, Romolo Guerrieri)
Les Prédateurs du futur ou **Atlantis Interceptors / I Predatori di Atlantide** (1983, Ruggero Deodato)
Rage / Rabbia ou **Fuoco Incrociato** ou **Rush 2** (1984, Tonino Ricci)
2072 : les mercenaires du futur / I Guerrieri dell'Anno 2072 (1984, Lucio Fulci)
Les Rats de Manhattan / Rats, Notte di Terrore (1984, Bruno Mattei)
She (1985, Avi Nesher)
Il Gustiziere del Bronx (1987, Vanio Amici)
Urban Warriors (1987, Giuseppe Vari).





L'ÉPÉE EN RETOUR

EN DÉPIT DE LA MORT DU PÉPLUM DURANT LES ANNÉES 60, LES ARTISANS DU CINÉMA POPULAIRE ITALIEN VONT NON PAS RENDRE LES ARMES, MAIS CONTINUER D'ŒUVRER DANS LA CONTINUITÉ DU GENRE, DÉSORMAIS PLUS ORIENTÉ HEROIC-FANTASY. MAIS LES ATOR, GUNAN ET AUTRES SANGRAAL NE VALENT PAS LES HERCULE ET MACISTE D'ANTAN...

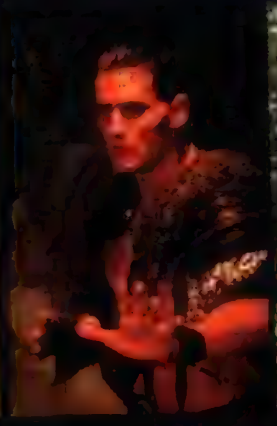
En haut : Hercule, Conquest et Thor le guerrier.

En bas : Iron Warrior, La Guerre du fer et Sangraal.

1980 : nostalgiques du bon vieux péplum des sixties, les artisans du cinéma bis italien répondent à **Conan** sans tarder. Nettement plus proche des ersatz de Roger Corman (**Barbarian Queen**, **Kaine le mercenaire**...) que du relativement nanti **Dar l'invincible**, ils donnent au guerrier de Robert Howard une multitude de petits bâtards... Ator en premier lieu. Héros de deux séries B emballées par Joe d'Amato (David Hills pour les besoins de la cause) et d'un troisième opus signé Alfonso Brescia titré **Iron Warrior**. Incarné par Miles O'Keeffe (le **Tarzan** de John Derek et Malko Linge dans **S.A.S. à San Salvador**) **Ator** lorgne également vers *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien, comme en témoignent le nom de certains personnages (Griba, Modur, Torenn...) et ses décors et vilains (la montagne qui crache le feu, les cavaliers noirs...). Il y a fort à parier que le coscénariste Michele Soavi connaisse ses classiques sur le bout des doigts... Un clone cependant pas très convaincant, si chichement pourvu en effets spéciaux que l'araignée du final, supposée monstrueuse, n'est en fait rien d'autre qu'une peluche. Grandiose au second degré néanmoins. Si Joe d'Amato affiche une belle volonté de remonter le niveau de l'héroic-fantasy locale en sortant du sillon des **Ator** avec une adaptation de la légende de Siegfried et des Nibelungen, l'entreprise avorte, faute de crédits suffisants. Retour à la dure réalité pour le réalisateur, avec le très Z **Epée du Saint Graal**, une épée brandie par le bovin Eric Allan Kramer à la place de Miles O'Keeffe.

Présente dans le premier **Ator**, la blonde Sabrina Siani brille tant par sa blondeur, qu'elle devient du jour au lendemain l'égérie des avatars italiens de **Conan le barbare**. Tantôt dans le camp des bons, tantôt suppôt des ténèbres, elle fera tomber sous son charme Gunan, Sangraal et le Siegfried du **Retour du barbare**, qui ne sont en fait que Pietro Torrisi, titulaire des trois rôles sous le pseudonyme de Peter McCoy. Des productions très basiques, forcément handicapées par des budgets de misère et des artisans pas très motivés.

Quand ce n'est pas Pietro Torrisi qui bombe le torse et abat sa lourde épée sur la caboche des vilains, c'est Luigi Mezzanotte (Conrad Nichols pour se la jouer) qui tente de faire illusion dans un **Thor** plus mauvais encore. Dur de faire illusion dans le domaine de l'héroic-fantasy, même lorsqu'on s'appelle Lucio Fulci. De la bonne volonté, le réalisateur en montre dans cet hétéroscli-



te mélange du mythe d'Hercule et des contingences de **Conan**. Surtout dans les scènes de violence tombant dans le gore avec la dégustation d'un cerveau, un écartèlement croquignolet et autres décapitations. Une curieuse tentative cependant, également marquée par la présence de Sabrina Siani, les seins toujours découverts et le visage couvert d'un masque d'or.

L'héroïc-fantasy surfant sur la vague du succès grâce à **Conan**, c'est donc l'occasion pour le péplum italien de renaître de ses cendres et, par conséquent, de recycler le culturiste Lou Ferrigno, le Hulk de la télé, en fils de Zeus dans deux **Hercule**.

Signés Luigi Cozzi et financés par une Cannon plutôt pingre, les **Hercule** se livrent à un périlleux exercice de mélange des genres avec un mix improbable entre science-fiction et péplum mythologique, le tout relevé par des trucages à la Ray Harryhausen et des lingeries sexy portées par Ingrid Anderson et Sybil Danning. Ces dernières réapparaîtront d'ailleurs aux côtés de Lou Ferrigno dans **Les 7 gladiateurs**, pathétique version sandale et glaive des **7 samouraïs** pimentée d'une touche de surnaturel. Dans la même mouvance, Lou Ferrigno interprétera le marin Sinbad dans une modeste production Cannon.

Le métissage, c'est également le lot de **Yor le chasseur du futur**, série B qui met toutes les chances de son côté en croisant **La Guerre du feu** avec celle des étoiles. Drôle de tambouille où Antonio Margheriti passe de la préhistoire kitsch à la science-fiction clinquante en confrontant hommes de Cro-magnon et cruels androïdes. Gourdins contre rayons laser : de la pure bande-dessinée pour un film deux en un, animé par le rasé de près Reb Brown et la manucurée Corinne Cléry, évadée de l'**Histoire d'O** de Just Jaeckin.

Dans un registre historiquement plus rigoureux, **La Guerre du fer** ne fait finalement pas plus sérieux en emboîtant le pas au Jean-Jacques Annaud de **La Guerre du feu**. Perruques épaisses, paysages de campagne italienne, peaux de bête synthétiques, Umberto Lenzi, pas franchement gâté par ses producteurs, batifole dans un cadre bucolique pas très convaincant. On retrouve néanmoins le beau, musclé et propre Ela, et le sale, hirsute et fourbe Vud, incarné par l'indispensable George « Luigi Montefiori » Eastman. Jamais exploité en France, **Adamo ed Eva** ne manque pas de piment avec son couple Adam (Mark Gregory !) et Ève, chassés du paradis, puis plongés dans un environnement préhistorique complètement farfelu, conçu à partir de n'importe quoi et notamment de stock-shots du **Sixième continent** de Kevin Connor.

Inédit en France, **Il Patrone del Mondo** se veut plus authentique et s'affirme encore plus servile dans le plagiat en recopiant **La Guerre du feu** à l'image près.

Si premier degré et manichéisme sont neuf fois sur dix l'apanage de la série B italienne, Ruggero Deodato prend un cap radicalement opposé en adoptant la décontraction et la semi-parodie avec **Les Barbarians**. Le juste choix puisque, porté par les jumeaux bodybuildés et déconneurs Peter et David Paul, le film vivifie par le second degré un scénario quelconque, où despote, dragon et sorcière répondent à l'appel. Mieux vaut le comique intentionnel d'un **Barbarians** que le comique involontaire d'un **Ator** après tout ! Comique comme **Grunt**, parodie préhistorique calquée sur **L'Homme des cavernes** de Ringo Starr, et très en avance sur le sinistre **RRRrrrr !!!** d'Alain Chabat.

FILMS

Ator le conquérant / Ator l'Invincibile (1982, Joe d'Amato)
Le Retour du barbare ou **L'Épée de feu / Il Trono di Fuoco** (1982, Franco Prosperi)
La Guerre du fer / La Guerra del Ferro (1982, Umberto Lenzi)
Hercule / Ercole (1980, Luigi Cozzi)
Thor le guerrier / Thor Il Conquistatore (1983, Tonino Ricci)
Conquest / La Conquista (1983, Lucio Fulci)
Sangraal / Sangraal, La Spada di Fuoco (1983, Michele Massimo Tarantini)
Gunan Il Guerriero (1983, Franco Prosperi)
Les 7 gladiateurs / I Sette Magnifici Gladiatori (1983, Bruno Mattei et Claudio Fragasso)
Yor le chasseur du futur / Il Mondo di Yor (1983, Antonio Margheriti)
Il Padrone del Mondo (1983, Alberto Cavallone)
Adamo ed Eva, La Prima Storia d'Amore (1983, Luigi Russo)
Grunt (1983, Andy Luotto)
Ator l'Invincibile 2 (1984, Joe d'Amato)
Les Aventures d'Hercule / Le Avventure dell'Incredibile Ercole (1985, Luigi Cozzi)
Iron Warrior ou **Ator Il Guerriero di Ferro** (1987, Alfonso Brescia)
Les Barbarians / I Barbari (1987, Ruggero Deodato)
L'Épée du Saint Graal / The Hobgoblin ou **Ator 3** (1988, Joe d'Amato)
Sinbad / Sinbad of the Seven Seas (1989, Enzo G. Castellari, Luigi Cozzi et Tom Kincaid)

LE FOUET ET LES MUSCLES

VEDETTES DE PREMIER PLAN AU BOX-OFFICE DES ANNÉES 80 ET DU DÉBUT DES ANNÉES 90, INDIANA JONES ET RAMBO SUSCITENT L'ENTHOUSIASME MERCANTILE DES PRODUCTEURS ITALIENS. SURTOUT RAMBO D'AILLEURS, PAPA DE (TROP) NOMBREUX MANIAQUES DE LA SULFATEUSE, TANDIS QUE L'AVENTURIER ARCHÉOLOGUE DU TANDEM LUCAS/SPIELBERG PEUT COMPTER SUR LES DOIGTS D'UNE MAIN LE NOMBRE DE SES REJETONS...

Les Italiens ont-ils participé avec les Américains à la guerre du Vietnam ? Ce n'est pas le cas, quoi que le nombre sidérant de clones macaroni du film de Ted Kotcheff laisse supposer tout le contraire. Des petits Rambo où Brent Huff, Reb Brown, Frank Zagarino, Francesco Quinn, Daniel Greene et autres Miles O'Keeffe mitraillent sévère en montrant qu'ils en ont dans les manches et dans le slip. Chasse à l'homme à un contre vingt, traîtrise, mission punitive ou de secours, camaraderie virile, super troufion qui se retourne contre ses anciens frères d'armes... Tous les thèmes développés par **Rambo** trouvent évidemment un vibrant écho en Italie. Pas très original tout ça, sauf quand les scénaristes (toujours les mêmes : de Tito Carpi à Dardano Sacchetti...) se creusent les méninges pour renouveler l'image de leur héros : un Indien dans **Tonnerre** et ses suites, malheureusement interprété par l'insipide Mark Gregory, un prince du désert dans **Tuareg** (sous le turban, l'Américain Mark Harmon), un ancien flic condamné pour le meurtre de sa femme (**Blastfighter**), etc. Des variantes indispensables pour des scripts qui radotent les mêmes péripéties, généralement filmées sans zèle par des artisans passablement blasés.

En haut : Tonnerre.

En bas : Les Aventuriers du cobra d'or, Les Aventuriers de l'enfer et Tex et le seigneur des abysses.

Si les films signés Enzo G. Castellari et Antonio Margheriti (qui, dans un domaine voisin, donna à **Apocalypse Now** une excellente prolongation série B avec **Les Héros de l'Apocalypse**) sortent du lot, les autres finissent par former un gigantesque magma compact de grosses pétoires et de biscotos.
Quand il touche à **Indiana Jones**, Antonio Margheriti agit avec professionnalisme, brio et modestie. Dans la même moule que Steven Spielberg et George Lucas, les paquets de dollars en moins, il coule des récits dans la grande tradition du roman populaire et du serial : trésor de Gilgamesh derrière une porte d'or dans les sables du désert (**Le Temple du dieu Soleil**), statuette d'or au milieu d'une jungle foisonnant de sauvages (**Les Aventuriers du cobra d'or**), des éléments certes déjà vus dans **Indiana Jones**, mais qui sont néanmoins d'un niveau honnête. C'est que, coiffé du même feutre qu'Harrison Ford, l'Anglais David Warbeck ne manque pas d'allure. Pas mauvaise également l'idée de transformer Tex, icône de la bédé italienne, en Indiana Jones de western sous les traits de Giuliano Gemma. Mais laborieusement mené, **Tex et le seigneur des abysses** n'arrive pas à la cheville d'un **Trésor des quatre couronnes** plus espagnol qu'italien en dépit de la signature de Ferdinando Baldi.
Réalisateur de **Cannibal Holocaust** et des **Barbarians**, Ruggero Deodato tente également le retour à la grande aventure avec **Lone Runner**, où Miles O'Keeffe est relooké pour la chasse aux diamants dans le désert. Il est néanmoins regrettable que passée sa première virée, ce dernier soit déjà à bout de souffle...

Dossier réalisé par Marc TOULLEC

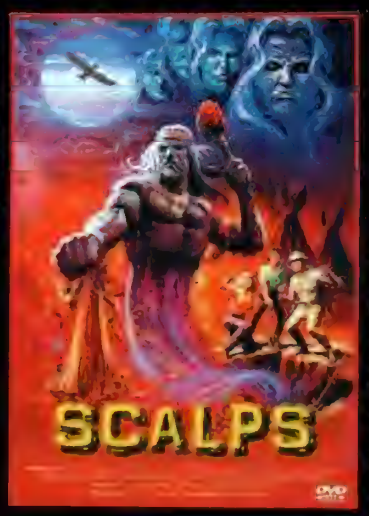
FILMS

Tiger Joe / Fuga dall'Archipelago Maledetto (1982, Antonio Margheriti)
Les Aventuriers du cobra d'or / I Cacciatori del Cobra d'Oro (1982, Antonio Margheriti)
Le Temple du dieu soleil / I Sopravvissuti della Città Morta (1983, Antonio Margheriti)
Blastfighter (1983, Lamberto Bava)
Tonnerre / Thunder (1983, Fabrizio de Angelis)
Tuareg, le guerrier du désert/ Tuareg, Il Guerriero del Deserto (1984, Enzo G. Castellari)
Les Aventuriers de l'Enfer / La Leggenda del Rubino Malese (1985, Antonio Margheriti)
Lone Gunner / Per un Pugno di Diamanti (1985, Ruggero Deodato)
Tex et le seigneur des abysses / Tex e Il Signore degli Abissi (1985, Duccio Tessari)
Cinq salopards en Amazonie / I Cinque del Condor ou **Squadra Selvaggia** (1985, Umberto Lenzi)
Tonnerre 2 : le guerrier rebelle / Thunder 2 (1985, Fabrizio de Angelis)
Opération Commando / Warbus (1985, Ferdinando Baldi)
Double Target / Doppio Bersaglio (1986, Bruno Mattei)
Cobra Mission (1986, Fabrizio de Angelis)
I Giorni dell'Inferno (1986, Tonino Ricci)
Les Aventuriers du Kilimanjaro / Le Miniere del Kilimangiaro (1986, Mino Guerrini)
Trésor de guerre ou **Commando Panther / Un Ponte per l'Inferno** (1986, Umberto Lenzi)
Le Secret du Sahara / Il Segreto del Sahara (1987, Alberto Negrin)
Strike Commando (1987, Bruno Mattei)
Bye Bye Vietnam (1987, Gianfranco Clerici et Camillo Teti)
Cobra Mission 2 (1987, Camillo Teti)
Delta Force Commando (1987, Pierluigi Ciriaci)
The Hard Way / La Via Dura (1987, Michele Massimo Tarantini)
L'Enfer des héros / Eroi all'Inferno (1987, Stelvio Massi)
Mission Suicide / Trappola Diabolica ou **Strike Commando 2** (1988, Bruno Mattei)
Soldier of Fortune (1987, Pierluigi Ciriaci)
Missione Finale (1988, Ferdinando Baldi)
Thunder III (1988, Fabrizio de Angelis)
Warbus II / L'Ultimo Bus di Guerra (1989, Pierluigi Ciriaci)
Nato per Combattere (1988, Bruno Mattei)
Indio (1989, Antonio Margheriti)
Striker (1988, Umberto Lenzi)
I Predatori della Pietra Magica (1989, Tonino Ricci)
Dernier vol pour l'Enfer / L'Ultimo Volo all'Inferno (1989, Ignazio Dolce)
Indio 2 : La Rivolta (1991, Antonio Margheriti).

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Issus de la génération montante du cinéma gore, Pablo Parès et Hernán Sáez nous offrent avec PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE un film grand-guignolesque aux scènes gore époustouflantes. Féroce, original, déjanté, aucun terme n'est assez fort pour décrire ce qui s'avère être l'un des meilleurs films de zombies jamais réalisé... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



SCALPS a été censuré voire complètement interdit dans la quasi-totalité des pays dans lesquels il a été distribué jusqu'à ce jour. Jugé trop intense par la censure pour être vu par des peuples dits civilisés, SCALPS est présenté pour la première fois en Europe dans sa version intégrale contenant toutes les scènes chocs et gore qui ont fait sa renommée internationale. DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
OFFRE SPÉCIALE : 15 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 25 € le DVD (PAL/Zone 2)
FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 6 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2(1)
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3(1) (DVD)
- ❑ SLIME CITY (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ SCALPS (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES(1)
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER(1)
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA(3) (DVD)
- ❑ PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK(1)
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2(3) (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH(1)
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE(2)
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
- ❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

L'Histoire du cinéma fantastique accordera sûrement plus de place à Mario Bava, un des maîtres du genre, qu'à son fils Lamberto. Après avoir assisté son père pendant quinze ans, le rejeton a néanmoins mené une carrière bien remplie, où surnagent deux réussites incontestables (le morbide Baiser macabre et le faussement ramboïde Blastfighter) et deux valeurs sûres pour soirées vidéo (Démons 1 et 2). Victime ensuite de la faillite du cinéma italien, Lamberto Bava s'est comme tant d'autres recyclé dans les sagas télévisuelles, mais continue de cultiver avec émotion la mémoire de son père, l'immense Mario Bava.

L'HORREUR EN HÉRITAGE

Durant votre enfance, aviez-vous conscience que votre père Mario Bava était un directeur de la photographie très « coté » en Italie ?
J'avais compris que c'était son métier, mais il ne nous emmenait jamais sur le plateau quand nous étions petits. Un de mes premiers souvenirs du monde du cinéma est d'avoir accompagné mon père, qui allait voir son ami, l'acteur et réalisateur Aldo Fabrizi. C'était un énorme bonhomme, affalé sur une chaise avec le pantalon déboutonné, et moi qui étais un enfant très timide, je me suis approché de cette espèce d'ogre qui m'a dit en patois romain : « *Pourquoi tu ne regardes pas dans les yeux les gens qu'on te présente ?* ». Cela m'a vraiment marqué. Plus tard, vers 1956-57, notre père nous a emmenés sur les tournages extérieurs de films comme **Roland, prince vaillant** ou **Les Travaux d'Hercule** de Pietro Francisci, pour nous montrer les chevaux, les cascades, etc. Le culturisme était alors très populaire en Italie, et j'avais été très impressionné de voir la star Steve Reeves et toutes ces montagnes de muscles réunis à la cantine pour manger des yaourts et des fruits, et non des kilos de pâtes !

Vous étiez alors plus intéressé par les acteurs que par les réalisateurs ?
Je n'avais alors aucune idée de l'histoire du cinéma. Parfois, on croisait dans la rue un réalisateur dont mon père avait été le chef-opérateur : par exemple Riccardo Freda, que j'avais vu avec une femme superbe, son épouse et actrice Gianna Maria Canale, ou le Commandant De Robertis, le précurseur du néo-réalisme, dont Roberto Rossellini avait été l'assistant. Mais celui qui m'a le plus marqué est mon grand-père Eugenio Bava, qui était aussi dans le cinéma puisqu'il a dirigé pendant vingt ans le service de l'Istituto Luce (*l'école de cinéma de Rome - ndlr*) dédié à ce qu'on n'appelait pas encore les effets spéciaux, mais en italien « trucchi ». C'était une sorte de « Géo Trouvetou » qui avait inventé un premier modèle de Truca (*une tireuse optique permettant de projeter des vues et d'y associer des prises de vue en mouvement - ndlr*), ainsi que la première visée Reflex, dix ans avant que le système soit breveté par les Américains. Chez lui, le salon et la salle à manger étaient remplacés par un capharnaüm où il continuait ses expériences en rentrant du travail. Tous les effets spéciaux de **Caltiki, le monstre immortel** de Freda ont été réalisés dans cet appartement, notamment la créature qui était une sorte d'amas de tripes.

Vous avez été l'assistant de votre père sur* La Planète des vampires *en 1965 et jusqu'à la fin de sa carrière. Cependant, on ne retrouve pas votre nom aux génériques de* Duel au couteau *et de* L'Île de l'épouvante*...
Je ne me souviens même pas que mon père ait tourné **Duel au couteau**... Je crois qu'il a un peu pris le film à la plaisanterie et l'a réalisé très rapidement. Quant à **L'Île de l'épouvante**, j'avais un engagement pour être assistant sur un autre film. En outre, je n'aimais pas tellement le sujet...

***C'est pourtant un brouillon de son chef-d'œuvre :* La Baie sanglante.**
Mon père a parfois accepté des scénarios loin d'être merveilleux, et je pensais autrefois qu'avec de meilleurs scripts, il aurait fait de meilleurs films. Mais le scénario n'avait pas l'importance qu'il a eue à partir des années 80, et mon père comptait davantage sur son apport particulier et sur ses inventions à même le plateau pour illustrer des histoires qui prenaient l'eau. Pour **L'Île de l'épouvante**, il a ainsi eu l'idée des cadavres suspendus dans la chambre froide, qui n'était absolument pas dans le script original. Au bout d'un moment, j'ai moi-même commencé à écrire des scénarios, et j'ai signé ceux des deux derniers films de mon père, **Shock** et **La Venere d'Ille** (*une production télé - ndlr*), que nous avons coréalisé. Je me suis alors rendu compte des difficultés propres aux histoires fantastiques et d'horreur : on doit toujours élaguer le récit pour garder la matière première de la peur. Mon père distinguait à cet égard deux cas de figure : soit le public sait qu'il y a un monstre caché dans la pièce et l'on obtient un effet de suspense qui pousse les gens à crier à l'héroïne apeurée : « *Attention, n'y va pas !* », soit on adopte à 100 % le point de vue de l'héroïne, si bien que le public partage son choc quand elle ouvre la porte et qu'un monstre apparaît dans l'embrasure. Selon mon père, un bon film d'épouvante devait comporter au moins trois ou quatre de ces moments qui font bondir le spectateur sur son siège. J'avais retenu sa leçon quand j'ai écrit la scène de **Shock** dans laquelle le petit garçon court vers sa mère, puis tombe dans ses bras sous les traits de son père décédé. Quand j'ai revu ce film lors d'une projection en plein air à Massenzio, le Festival d'été de Rome, les 5 ou 6000 personnes présentes ont été très surprises, ce qui m'a vraiment fait plaisir.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Meurtre à la pellicule dans la pas trés fréquentable Maison de la terreur.

Jake « Tiger » Sharp (Michael Sopkiw) sort l'artillerie lourde pour les besoins de Blastfighter.

Votre père supervisant toujours la photographie des films qu'il réalisait, de quoi vous occupiez-vous prioritairement en tant qu'assistant ?
Mon père est encore aujourd'hui considéré par ses pairs comme un directeur de la photographie accompli, à la technique très raffinée. Peut-être a-t-il un peu abusé du zoom, mais ça a été le cas de la plupart des cinéastes des années 60, y compris Rossellini, qui s'en servaient comme d'un jouet car c'était alors quelque chose de nouveau. Si l'on pouvait lui reprocher une chose, c'était sa condescendance vis-à-vis des acteurs. En effet, il partait du principe qu'ils n'étaient pas très intelligents, comme le pensaient d'ailleurs beaucoup des réalisateurs italiens de l'époque. Pour ma part, j'essayais de trouver un terrain d'entente avec les comédiens car j'ai toujours pensé que, bons ou mauvais, ce sont eux qui font le film.

Votre père les mettait volontiers sur le même plan que les mannequins qui peuplaient ses films, à l'exception de Laura Betti par exemple, l'égérie de Pier Paolo Pasolini, qu'il a dirigée à deux reprises...
Avec des acteurs d'une extrême intelligence comme elle, il était sur la même longueur d'onde et, de son côté, Laura Betti s'amusait beaucoup à créer des personnages pour ses films. Ceci dit, **Shock** est né d'une idée de mon père qui m'avait dit : *« Qu'est-ce que j'aimerais faire un film sans acteurs, mais seulement avec des meubles et des objets qui bougent... »*. Nous avons aussi eu un projet titré **Jungle domestique**, dans lequel une vieille fille romantique, passionnée par les plantes, était assassinée. Par la suite, ses plantes chéries la vengeaient... Ces deux exemples témoignent du goût de mon père, qui aimait beaucoup la nouvelle de Maupassant *Le Horla*, pour les contes fantastiques. Il avait d'ailleurs une très grande culture littéraire.

Quelles étaient ses principales sources d'inspiration ?
Sa préférence allait à la littérature russe. À sa mort, nous avons partagé entre mon fils et moi son imposante bibliothèque, dont il avait fait relier en cuir certains volumes, principalement ses ouvrages préférés. J'ai à cet égard une anecdote frappante. Avec Dario Argento, qui produisait le film, et les autres coscénaristes, nous avons longtemps travaillé sur le script de **Démons**, sans trouver de titre pour autant. Et nous avons consacré toute une séance d'écriture – à la manière de Dario, en marchant de long en large – à en trouver un, sans succès. Le soir-même, quand je suis rentré chez moi, mon œil a été attiré vers un livre relié : *Les Démons* de Dostoïevski.

Effectivement, certains films de votre père sont des adaptations de romans russes :* Le Masque du démon *est tiré du* Vij *de Gogol, deux des sketches des* Trois visages de la peur *de Tolstoï et Tchékhov. Diriez-vous que son approche du fantastique était plus continentale, slave, que latine ?
À mon avis, l'univers fantastique de mon père prend racine dans deux choses. D'abord, mon grand-père lui avait transmis sa passion pour les œuvres d'Italo Calvino, surtout pour *Le Baron perché* et *Le Chevalier inexistant*. Italo Calvino vivait à San Remo, et l'on dit qu'il souffle un vent terrible dans cette ville, qui rend fous ses habitants... De plus, la région alentour, la Ligurie, est un des rares endroits d'Italie où il y a une véritable tradition autour des sorcières cachées dans les montagnes. D'autre part, mon père avait reçu une éducation très catholique, sa sœur étant même devenue religieuse... Ses films accueillent donc toujours la possibilité du surnaturel. Ayant moi-même tourné deux films ancrés dans la culture cubaine, j'ai fait des recherches sur le vaudou et je dois dire que si la porte s'ouvrait maintenant et que mon père entrait dans la pièce, je ne m'enfuirais pas, mais m'exclamerais : *« Papa ! C'est merveilleux, tu es revenu ! »*.

***C'est intéressant car ces deux éléments se combinent dans le cas de* Lisa et le Diable. *Ce film témoigne d'un fantastique plutôt païen, auquel s'ajoutent des éléments religieux dans le remontage* La Maison de l'exorcisme...**
Mon père avait une relation d'amour-haine avec le producteur Alfred Leone. **Lisa et le Diable** n'était pas encore sorti quand le film de Friedkin a remporté le succès que l'on sait. Le producteur proposa alors d'ajouter des séquences relatives à l'exorcisme. Pour ne pas lui faire de tort, mon père accepta qu'il tourne des scènes supplémentaires (en me dépêchant toutefois sur le plateau pour surveiller ce qui s'y passait) et sorte le film ainsi remanié aux USA. Mais quand Leone s'avisa de sortir **La Maison de l'exorcisme** en Europe, et en Italie surtout, mon père a été très affecté. C'était une simple imitation de **L'Exorciste**, alors que le film original était typique des expérimentations de mon père sur l'atmosphère, où le rêve et la réalité se mélangent, où la chronologie des scènes est bouleversée, etc.

Après* Danger Diabolik, *son plus gros budget, la carrière de votre père est assez erratique : interdiction totale de* Quante Volte... Quella Notte, *échec de* La Baie sanglante, *remontage de* Lisa et le Diable *et surtout inachèvement de* Cani Arrabbiati. *En a-t-il ressenti de l'amertume ?
C'est difficile de répondre à sa place... Disons que la personnalité de mon père a connu un crépuscule à cette période où il avait entre 58 et 65 ans. Je pense qu'il s'est senti vieillir et qu'il a voulu éviter une lente agonie. C'est similaire à ce que je disais concernant la peur : il a ouvert la porte et le jour d'après, il n'était plus là. Bien sûr, c'est quelque chose que je n'ose dire que 25 ans après, mais je trouve que sa façon de mourir, relativement jeune et encore actif, a été très belle. En quelque sorte, il est mort comme il a vécu : il est simplement parti vers le coucher du soleil.

Il essayait pourtant de partir dans d'autres directions, comme l'atteste* Cani Arrabbiati, *réponse à la mode des polars réalistes et violents...
Ce film est resté inachevé, suite à la faillite du producteur. J'ai essayé

« La construction du sketch La Goutte d'eau me semble proche du

Ci-dessus, de gauche à droite : Deux victimes gueulant comme des veaux, chopées par le monstre de l'Apocalypse dans l'océan rouge, l'un des ersatz les plus glorieux des Dents de la mer.

en vain pendant quinze ans de racheter les droits, pour le sortir en hommage à mon père. Nous avons eu finalement gain de cause avec l'actrice Lea Lander. Malheureusement, j'étais pris par un tournage au moment de la post-production, et je ne suis pas très satisfait de la version **Semaforo Rosso** (*retitrage italien - ndlr*) : le doublage italien n'est pas bon et la musique n'est pas calée correctement. Même si ce film se détache dans la filmo de mon père, il est incroyablement moderne, dur, et thématiquement dense, comme **La Baie sanglante** d'ailleurs, qui a inspiré toutes les séries type **Vendredi 13**. Nous avions un autre projet, que j'ai réalisé bien plus tard pour la télévision : ***L'Homme qui ne voulait pas mourir***, tiré d'une nouvelle de Giorgio Scerbanenco, dont les récits ont eu une grande influence dans la constitution du genre « polar milanais ». Comme le disait mon père à propos de **Cani Arrabbiati**, c'était une histoire *« d'humanité inhumaine »*. Un groupe de bandits faisait un casse dans une villa, au cours duquel l'un d'entre eux était blessé. Pendant leur fuite en voiture, tous attendaient qu'il meure au plus vite pour pouvoir se débarrasser du cadavre, car dans les années 70, les gangsters avaient encore un code d'honneur interdisant d'achever leurs complices. Le problème, c'est que l'homme tenait finalement le coup, retardant ainsi l'échéance finale.

C'est en effet assez proche de* Cani Arrabbiati, *par le long huis clos automobile... Aviez-vous, avec votre père, d'autres projets inaboutis ?

Lorsque mon père est mort en 1980, nous devions coréaliser **Star Express**, produit par Italo Zingarelli, une sorte de *Dix petits nègres* situé dans un univers de science-fiction. Dans toute la galaxie, la civilisation s'écroulait du fait d'une pénurie d'eau, ou pour une raison de ce genre, et tous les vaisseaux spatiaux avaient un aspect rongé, rouillé. Pour créer ce monde en décadence, mon père avait déjà réalisé de nombreux dessins préparatoires...

Qu'avez-vous retenu de sa science des trucages ?

À l'âge de dix ans, le jeu favori de mon père était de monter et démonter la grosse caméra Mitchell. Il a ainsi acquis une maîtrise artisanale des moyens techniques qui lui permettait d'apporter des solutions à tous les problèmes pratiques. Les incrustations que l'on fait maintenant sur fond bleu, il les obtenait en plaçant devant l'objectif des bouts de décors miniatures. C'est aussi lui qui a commencé à mettre des gélatines de couleur devant les projecteurs, et ce qu'on appelait alors « la gélatine Bava » s'est généralisée 15 ans après. Je suis toujours frappé par le caractère « moderne » du sketch **La Goutte d'eau** des **Trois visages de la peur**, car la construction de l'effroi m'y semble proche du dernier véritable bastion du cinéma d'épouvante : le cinéma japonais. C'est un cinéma qui prend appui sur des détails concrets : une ombre qui avance, un bruit trompeur... Je trouve cela plus efficace que les films où il y a trop de trucages numériques, même quand ces derniers restent discrets. Selon moi, la peur ne peut pas venir de l'artifice, mais d'une chose « réelle ».

Vous avez été assistant sur* Inferno *de Dario Argento, pour lequel votre père a réalisé quelques effets, notamment celui de la sorcière qui jaillit du miroir brisé. Comment s'est passée cette collaboration ?

Mon père disait une chose qui me semble toujours valable : *« Pour fonctionner, l'effet spécial doit être très simple. »*. Pour une scène de **Démons 2**, où un monstre devait sortir d'un écran de télévision, nous avons eu des réunions interminables où il était question d'un plan d'eau sur lequel flottait un poste de TV vide à travers lequel le cascadeur devait surgir. Mais le problème était surtout de savoir comment il ferait pour respirer ! Un soir, m'est venue l'idée simple qui consistait à tendre une bande de latex noir qui prendrait ainsi le relief du visage quand le cascadeur passerait la tête à travers, alors que de l'autre côté, on projetterait l'image censée apparaître sur l'écran de télévision.

Vous avez aussi assisté Argento sur* Ténèbres, *un film très brutal qui occupe une place singulière dans son œuvre, tout comme* La Baie sanglante *dans celle de votre père. Quel était son état d'esprit sur le tournage ?

C'est difficile d'entrer dans les pensées de Dario. Mais il disait en substance qu'il voulait faire ce film à contre-pied des précédents. **Les Frissons de l'angoisse** était encore un film d'atmosphère, dans la lignée de **6 femmes pour l'assassin** de mon père. Puis, vint ce film génial qu'est **Suspiria**, un des rares films où thriller et horreur sont habilement mêlés. Pour **Ténèbres**, le grand chef-opérateur Luciano Tovoli a réalisé une lumière plus crue, avec des contre-jours très prononcés. L'important pour Dario était de se renouveler, comme avec **Le Sang des innocents** pour lequel, à mon avis, il a tenu le raisonnement suivant : après dix premières minutes à la hauteur des **Frissons de l'angoisse**, il s'est dit : *« Ce film, je l'ai déjà fait et je peux encore bien le faire aujourd'hui. Maintenant, je vais vous raconter une histoire telle que je souhaite l'entendre. »*. Par ailleurs, la violence de **Ténèbres** fut tolérée grâce à un certain relâchement de la censure à l'issue de cette période terrible des années 70 (*« les années de plomb », où une vague de violence frappa l'Italie - ndlr*), dont témoigne aussi **La Baie sanglante**.

Avez-vous été influencé par votre père, quand vous êtes passé à la réalisation ?

Bien sûr. J'ai notamment conservé le thème des enfants maléfiques. Ma théorie est que les enfants évoluent dans un monde de monstres qui n'est pas fait pour eux, et qu'en grandissant, ils deviennent eux aussi des monstres... Tous les bourreaux de l'Histoire sont d'ailleurs restés des enfants, car ils ont été traumatisés dans leurs jeunes années.

Vous avez d'ailleurs repris des motifs comme le ballon d'enfant qui roule, mais votre approche personnelle semble plus ancrée dans le quotidien...

dernier véritable bastion du cinéma d'épouvante : le cinéma japonais. »

« Mon premier long-métrage, Baiser macabre, est un film d'horreur roma

Ci-dessus, de gauche à droite : Contaminés par un étrange virus, les spectateurs d'une salle de cinéma se transforment en démons, dans le film homonyme de Lamberto Bava. Peut-être son meilleur.

Cette scène de **La Maison de la terreur** était un hommage. J'avais pour scénariste Dardano Sacchetti, qui avait écrit **La Baie sanglante** et dont le premier titre était **Ainsi apprennent-ils à faire les méchants**, en référence à la dernière phrase prononcée par les enfants qui venaient juste, par jeu, d'abattre leurs parents. Or, comme je vous l'ai dit, mon père préférait un fantastique populaire, lié aux films en costumes. Dès le scénario de **Shock**, j'ai pour ma part cherché à débusquer ce qui se cache sous la réalité quotidienne. Stephen King a procédé ainsi dans ses romans, qui racontent la révolte des divers aspects de la civilisation américaine. Pour y croire, il faut que les 60 premières pages soient entièrement réalistes et que les éléments fantastiques apparaissent ensuite. Mon premier film, **Baiser macabre**, était ainsi tiré d'un fait réel qui s'est déroulé à la Nouvelle-Orléans, ce qui n'exclut pas pour autant l'aspect « horreur romantique » du métrage. Ce film est d'ailleurs une grande histoire d'amour... entre une femme et une tête de mort.

Comment le projet* Blastfighter *est-il né ?

Le producteur Luciano Martino (*le frère de Sergio - ndlr*), avec qui j'ai fait tant de films, m'avait proposé de tourner une imitation de **Rambo**. Ça ne m'emballait pas, mais là aussi je suis tombé de nouveau sur un fait-divers, rapporté par le magazine Time : des rangers, chargés de surveiller un parc naturel, avaient monté un trafic d'animaux avec les pays orientaux, où certaines substances naturelles sont considérées comme aphrodisiaques. Et à partir de là, nous avons écrit une histoire qui mélangeait écologie et vengeance.

Les sites naturels sont impressionnants. Comment se sont passés les repérages ?

Nous voulions éviter les parcs naturels célèbres où trop de films ont été tournés et en plus, nous devions choisir un état dans lequel les règles syndicales du cinéma américain ne s'appliquaient pas. Le directeur de production a donc choisi un lieu de tournage qui n'est autre que celui où John Boorman avait tourné **Délivrance**. La vallée de la rivière Chattanooga avait cependant changé d'aspect depuis, car la construction d'un barrage l'avait réduite à un simple ruisseau. Cet endroit, aux confins de la Géorgie, de la Caroline et de la Virginie, est extraordinaire car il marque la limite entre deux types de végétation : les conifères y côtoient les plantes tropicales.

Le film prend parfois des allures de western classique...

Ça me fait très plaisir d'entendre cela, car j'ai essayé de capter la réalité d'une Amérique oubliée. Dans cette région, j'ai été surpris de rencontrer une population très pauvre, et qui plus est des blancs, non des minorités ethniques. Ces gens habitent depuis des générations des cabanes de rondins dans les montagnes et parlent avec un accent incompréhensible, même pour mon directeur de production américain. J'ai aussi retrouvé le garçon attardé qui joue du banjo dans une séquence célèbre de **Délivrance**, et je lui ai fait jouer du même instrument dans une scène... Le plus drôle, c'est qu'il n'a jamais touché un banjo de sa vie : c'est une pure invention cinématographique ! Le côté positif lorsqu'on fait un film aux États-Unis, c'est qu'on vous donne presque toujours l'autorisation de tourner, même dans le bureau du shérif, alors qu'en Italie, on peut toujours courir pour filmer le poste des carabiniers dans une petite ville.

Comment s'est passée votre collaboration avec l'acteur George Eastman ?

Comme acteur, c'était une bête impressionnante. Mais il faisait partie de ces gens dont mon père disait qu'ils étaient trop intelligents pour être acteurs. George avait des velléités d'auteur et il est devenu par la suite un scénariste réputé. Je l'ai utilisé, je dis bien « utilisé », dans **Delirium**, pour qu'il soutienne l'interprétation défaillante de Serena Grandi, devenue star suite à **Miranda** de Tinto Brass. Je lui ai aussi adjoint Daria Nicolodi (*ex-compagne et actrice de Dario Argento - ndlr*), dont le jeu plus moderne contrastait avec celui de la Grandi. En plus, elle refusait de trop se déshabiller, et dans la scène finale où

Ci-dessous : Le tueur de Midnight Horror, à deux doigts de rajouter une victime à son tableau de chasse. Peut-être qu'un coup de batteur électrique dans la tronche tempérera ses pulsions meurtrières...

ntique, une histoire d'amour entre une femme et une tête de mort. »

l'on découvre que son frère est l'assassin et lui ôte tous ses vêtements à la pointe de son couteau, elle a insisté pour rester en petite culotte. Je voulais faire un film plus sadique, mais je crois que l'aspect « giallo » fonctionne encore bien. Dans certains plans, les victimes sont présentées avec des têtes d'oiseaux, telles que les voit l'assassin, qui tue par complexe sexuel. Pour cela, je me suis inspiré des tableaux de Savinio, le frère du peintre surréaliste De Chirico.

Les deux* Démons *sont très gore. Quel rôle le maquilleur Sergio Stivaletti a-t-il joué dans la création de ces films ?

Delirium passe sans arrêt à la télévision italienne, au contraire de **Démons**, qui est un des rares films à n'être jamais passé en prime time, tellement il est gore. Toutes les commissions m'ont dit qu'il aurait fallu en couper les trois quarts ! Sergio Stivaletti était alors très jeune et il a vraiment « explosé » avec ce film, pour lequel nous ne pouvions plus nous reposer sur les effets spéciaux traditionnels. Il a été providentiel car il possède un sens manuel extraordinaire. Ceci dit, je ne pense pas que le film soit si violent, car tout est fait sur le mode du clin d'œil. On retrouve le thème du « film dans le film » que j'ai souvent développé dans mes scénarios avec Dardano Sacchetti. C'est une sorte de satire de l'horreur, comme le suggèrent le paradoxe de l'aveugle qui va au cinéma et aussi, dans les deux films, les retournements finaux qui interviennent alors qu'on croyait les personnages définitivement sauvés.

Vous semblez confesser ce caractère absurde, en jouant vous-même le père de l'héroïne de* Démons 2, *qui traîne son ennui à la fête de la bière...

Ça m'amusait car je correspondais bien au type physique du père borné. J'ai néanmoins appris pas mal de choses avec les deux **Démons**. Avant tout, que la préparation et le travail scénaristique paient beaucoup. Il était très difficile de justifier le huis clos, et nous y avons consacré six mois d'écriture à huit mains, c'est-à-dire avec quatre scénaristes, et l'émulation nous poussait sans cesse à trouver l'idée qui améliorerait l'ensemble. Nous avons presque entièrement fait storyboarder les films pour créer les effets spéciaux en fonction de la suite de plans où ils allaient s'insérer. D'autre part, les **Démons** témoignaient d'un amour pour le rock, et les bandes originales regroupaient des titres de tous les groupes en vogue du moment, comme Scorpions par exemple. C'étaient les premiers films italiens tournés en Dolby Stéréo, et nous avons eu beaucoup de mal à trouver des salles équipées correctement.

Que diriez-vous de l'état actuel du cinéma italien ?

Le cinéma italien des années 50 à 70 était très vivant car il y avait de grands producteurs, même si le fantastique a toujours eu mauvaise réputation. Maintenant, les télévisions sont devenues les seuls financiers et imposent des œuvres diffusables aux heures de grande écoute, ce qui constitue une barrière majeure. L'autre solution est de faire des films à bas coûts, pour le marché DVD par exemple, mais il faut pour cela des histoires circonscrites dans un lieu clos. J'ai eu un énorme succès avec la mini-série ***La Caverne de la rose d'or*** et ses quatre suites, qui mélangeaient le mélodrame et la fantasy, avec des chevaux, de la magie, des histoires d'amour, etc. C'était une coproduction européenne qui s'est vendue dans 45 pays. Cela semble logique car nous avons maintenant la même monnaie, mais la production télévisuelle devient en fait de plus en plus nationale. Si l'on propose quelque chose qui ne rentre pas dans le cadre des goûts du public italien, on vous répondra que c'est préférable d'acheter des produits américains. Si mon épitaphe est *« L'homme qui a fait* **Démons** *et* ***La Caverne de la rose d'or*** *»*, ça me va. J'essaie néanmoins de revenir au cinéma, non sans difficultés. Mais j'ai bon espoir avec la nouvelle loi qui stipule que les subventions gouvernementales seront limitées à 50 % du budget d'un film, car la nécessité de trouver les autres 50 % incitera peut-être à produire des films susceptibles de se vendre à l'étranger.

Propos recueillis par Gilles ESPOSITO et traduits par Dominique RODA.
(Remerciements : Agnès WILDENSTEIN)

Ci-dessus, de gauche à droite :
Lamberto remet le couvert dans Démons 2, une suite encore plus gore que l'original. Débranchez votre télé, sinon...

Ci-dessous, de gauche à droite :
Un vampire dans la grande tradition, prêt à sucer le sang d'une équipe de cinéma dans Le Château de Yurek.

Le Masque du démon 2, ou quand Lamberto tente maladroitement de suivre les traces de son père. Un gros Z en guise d'hommage.

AFM 2004

Habituellement programmé tout début Mars, l'AFM a décidé de changer ses dates pour désormais se dérouler début novembre, empruntant ainsi le créneau jusque-là occupé par le MIFED. Un changement qui arrive pile poil pour fêter le 25e anniversaire de la manifestation, qu'on nous annonçait plus évènementielle que les années précédentes. Et force est de constater que les promesses ont été tenues ! Le Loews Hotel a ouvert de nouveaux niveaux afin d'accueillir encore plus de sociétés et les films projetés étaient eux aussi beaucoup plus nombreux. Des films majoritairement excellents, à quelques exceptions près qui confirment la règle. Rapide tour d'horizon de cette nouvelle édition de l'American Film Market, avant de revenir plus en détail sur Murder-Set-Pieces et Satan's Little Helper dans nos prochains numéros.

Ci-dessous, de gauche à droite : **Shallow Ground**, la créature de **Man-Thing**, le loup-garou de **Three Faces of Terror** et Andrew Divoff dans **Dr. Rage**.

SHALLOW GROUND

(IMAGINATION WORLDWIDE - USA - 2004 - DE SHELDON WILSON)

Alors que le shérif Jack Sheppard s'apprête à quitter la ville, encore torturé par le meurtre non résolu d'une jeune fille survenu un an plus tôt, un homme entre dans son bureau. Un homme muet entièrement nu, qui semble être possédé, couvert de sang frais et armé d'un couteau. Précisément celui utilisé par le tueur douze mois auparavant et que le shérif n'a jamais réussi à retrouver. En menant son enquête, Sheppard va découvrir que son mystérieux visiteur cumule dix identités différentes, plus précisement celles de personnes assassinées sauvagement dans la région… Loin des stéréotypes habituels de la série B d'horreur, **Shallow Ground** distille un suspense efficace et rondement mené. À la fois producteur, scénariste et réalisateur, Sheldon Wilson (**Seduced by a Thief**) prend le temps de construire solidement son récit, s'intéresse à ses personnages, conscient que son histoire perdrait sinon tout intérêt, et utilise les effets de surprise et les rebondissements avec modération. Film plus psychologique que démonstratif, **Shallow Ground** ne manquera pas de scotcher le spectateur à son siège dès l'entrée en scène de cet homme ensanglanté.

MAN-THING

(CONQUISTADOR ENTERTAINMENT - USA - 2003 - DE BRETT LEONARD)

Après tous ces blockbusters, réussis ou ratés, que sont **Spider-Man**, **X-Men**, **Hulk**, **Daredevil** ou encore **The Punisher**, cela fait un drôle d'effet de retrouver la marque du Marvel Comics Group et le nom d'Avi Arad au générique de **Man-Thing**, une série B sans tête d'affiche, aussi amusante que fauchée, et dont l'exploitation se limitera à une sortie en DVD. Réalisée par Brett Leonard (**Re-Animator Hospital**, **Le Cobaye**, **Souvenirs de l'au-delà**), porté disparu depuis **Programmé pour tuer** en 1995, cette simple histoire de vengeance (un employé d'usine exposé à de dangereuses radiations s'est transformé en créature du marais et revient décimer les responsables de sa mutation) remplit à la fois honnêtement et généreusement le cahier des charges du parfait petit film bis et comporte tout ce qu'il faut d'effets spéciaux (la créature est tout simplement splendide), de scènes gore et d'actrices topless pour séduire les amateurs du genre (mêmes les plus endurcis), malgré quelques longs couloirs de dialogues inutiles et le plus souvent malvenus.

THREE FACES OF TERROR

(MODERN ENTERTAINMENT - ITALIE - 2004 - DE SERGIO STIVALETTI)

Difficile, après avoir vu ce **Three Faces of Terror**, de continuer à croire qu'il s'agit là du même auteur qui nous a livré l'excellent et splendide **Masque de cire**, j'ai nommé le maquilleur italien Sergio Stivaletti. Film à sketches composé de trois histoires liées entre elles par les passagers d'un train qui se laissent hypnotiser par un mystérieux docteur (un homme se transforme en loup-garou après s'être mis une bague maléfique au doigt, une femme se retrouve entre les mains d'un chirurgien-plasticien fou, un groupe de jeunes est la proie d'un monstre tentaculaire qui hante un lac), **Three Faces of Terror** cumule une

liste de défauts trop longue pour être citée ici de manière exhaustive. Mais, au-delà des nombreux problèmes qu'a pu rencontrer Stivaletti durant le tournage, faute d'un budget adapté au projet, d'une mise en scène quasi absente, d'effets spéciaux mal bricolés et de sketches trop vite expédiés pour être intéressants, une question de base se pose et subsiste : ça coûte vraiment si cher que ça d'écrire un bon scénario ?

DR. RAGE

(SKOURAS VENTURA - USA - 2004 - DE JEFF BROADSTREET)

Anciennement intitulé **The Last Patient**, **Dr. Rage** est une comédie décalée et furieusement déjantée à mettre au compte du revenant Jeff Broadstreet (auteur de l'hilarant **Sexbomb** en 1989). Autant influencé par **Re-Animator** que par le ***Kingdom Hospital*** (***L'Hopital et ses fantômes***) de Lars Von Trier, **Dr. Rage** s'intéresse au cas de Michael Dare, un jeune cadre qui, après avoir provoqué un accident ayant coûté la vie à une femme enceinte, se voit obliger de suivre un programme expérimental censé canaliser la violence qui est en lui. Programme qui se limite en fait à l'administration d'une nouvelle drogue mise au point par l'étrange Professeur Straun. Avec l'aide du Dr. Susan Verger, Michael va tout mettre en œuvre pour arrêter ce programme et exposer les douloureux secrets de famille de Straun lors d'un final explosif et folklorique. Et Jeff Broadstreet de lâcher sa monstrueuse parade, les patients de cet hôpital pas comme les autres dévoilant leur véritable nature de monstre, effets spéciaux volontairement kitsch à l'appui. Passé maître dans l'art du cabotinage, Andrew Divoff (le Wishmaster des deux premiers films) mène la danse et s'en donne à cœur joie en composant un médecin sur béquilles des plus excentriques. Denice Duff (le grand amour de Dracula dans les **Subspecies**), Stephen Polk (**Thelma et Louise**) et Karen Black (**L'Invasion vient de Mars**) complètent la distribution quatre étoiles de ce film hors normes qui constitue également l'une des meilleures surprises de cette 25e édition de l'AFM.

TRESSPASSING

(TOMORROW FILMS - USA - 2004 - DE JAMES MERENDINO)

Coupable d'un **Witchcraft 4 : The Virgin Heart** de sinistre mémoire et de plusieurs films indépendants acclamés dans divers festivals (notamment **SLC Punk !**), le scénariste et réalisateur James Merendino récidive avec ce slasher convenu et mille fois vu. Un étudiant en mythologie qui prépare sa thèse de fin d'études décide d'aller enquêter sur une ancienne plantation située en Louisiane avec trois de ses amis. Vingt ans plus tôt, l'ancienne bâtisse aurait été le théâtre d'un homicide collectif non résolu et, selon la légende, plongerait tous ceux qui l'approchent dans une folie meurtrière irréversible...

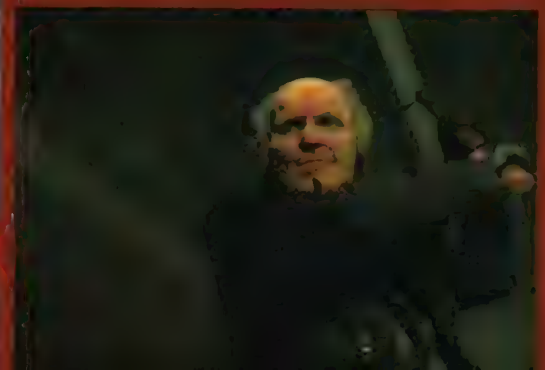
Il ne se passe pas grand-chose dans ce **Tresspassing** assez gore mais globalement mal foutu. Y'a beaucoup de portes qui claquent et l'on se demande bien pourquoi cette bande de jeunes cons s'évertue à courir autour de la maison plutôt que de

DOUBLE PROGRAMME BRETT PIPER

SCREAMING DEAD (E.I. INDEPENDENT CINEMA - USA - 2003)

BITE ME ! (E.I. INDEPENDENT CINEMA - USA - 2004)

Ce qu'on appelle le guerilla filmaking, Brett Piper le connait bien pour l'avoir pratiqué sur tous ses films, de **Mysterious Planet** à **Arachnia**, en passant par **Mutant War** et **Drainiac**. Et ce ne sont pas ces deux nouvelles productions qui viendraient déroger à la règle. Fan ultime du premier **King Kong** et de Ray Harryhausen, Brett Piper a bâti sa réputation sur les créatures complexes qu'il anime lui-même image par image et qui ajoutent de la production value à ses films, malgré des budgets indécents. Logique donc, qu'il ait attiré l'attention des joyeux drilles d'E.I. Independent Cinema (l'écurie de Seduction Cinema et Shock-O-Rama Cinema). Si **Bite Me !** est avant tout une comédie à rebondissements **Screaming Dead**, quant à lui, est un authentique film d'horreur dont l'action se déroule au cœur d'un institut psychiatrique désaffecté et présumé hanté. Photographe s'intéressant à la terreur, Roger Neale s'y rend avec trois de ses mannequins pour une petite séance bien tendue. Car ils sont loin de s'imaginer que les sous-sols de l'hôpital abritent une salle des tortures où des centaines de patients auraient été massacrés par l'ancien propriétaire, toujours présent en ces lieux... Exit l'humour potache et l'érotisme lesbien des productions Seduction Cinema, Brett Piper accouche plus volontiers d'un pur film d'exploitation que n'auraient pas renié les propriétaires de Drive-ins. Généreux en effets spéciaux de toutes sortes et en scènes gore joyeusement débiles (on retiendra notamment la tête de cette pauvre victime qui vient s'écraser telle une crêpe contre un mur), **Screaming Dead** s'impose immédiatement comme l'une des meilleures réussites du cinéma à micro-budget. Et c'est également le cas du délirant **Bite Me !**, avec ses strip-teaseuses qui fument des gros tarpés et ses insectes géants qui viennent foutre un bordel monstre au milieu d'un go-go bar insalubre. Des bestioles dont le temps d'apparition à l'écran bat des records compte tenu des conditions de tournage, et qui sont directement inspirées par les monstres en carton-pâte des années 50. Des bébêtes qui grossissent à vue d'œil en devenant toutes rouges quand elles pompent le sang de Misty Mundae, Erika Smith et Caitlin Ross... Y'a des jours où l'on aimerait bien avoir six pattes...



BESTS OF THE BEST

BORN TO FIGHT

(SAHAMONGKOLFILM INTERNATIONAL - THAILANDE - 2004 - DE PANNA RITTIGRAI)

A Cannes, tout le monde s'était pignolé sur le teaser promo du film, qui montre plusieurs types en train de se bastonner sur le toit de camions lancés à vive allure. En soi, cette scène, filmée comme un Hollywood Night, n'a rien d'exceptionnel si ce n'est qu'elle est interprétée par des cascadeurs suicidaires. Le reste du métrage, quant à lui, surpasse aisément cet avant-goût. Produit par Prachya Pinkaew et réalisé par Panna Rittigrai, chorégraphe des scènes d'action de **Ong-Bak**, **Born to Fight** suit sept athlètes partis dans un petit village thaï pour mener à bien une œuvre de charité, quand déboulent de méchants terroristes avec leurs mitraillettes et leurs ogives nucléaires... Et c'est parti pour pratiquement une heure d'action non-stop, avec des missiles prêts à détruire Bangkok, du gore qui tache (le massacre des villageois suite à l'arrivée des bad guys renvoit directement au grand-guignol des productions indonésiennes des années 80), des cascades et combats plus spectaculaires les uns que les autres (un unijambiste fait du Muay Thaï en virevoltant autour de sa béquille, une gamine de sept ans grimpe sur ses adversaires pour leur exploser le crâne à coups de coude, un joueur de foot dégage grenades et marmittes d'eau bouillante en reprise de volée...). A l'arrivée, **Born to Fight** vient définitivement confirmer ce qu'on pensait déjà : ces gars sont vraiment à la masse !

MURDER-SET-PIECES

(FRIGHT FLIX PRODUCTIONS - USA - 2004 - DE NICK PALUMBO)

Murder-Set-Pieces est un film hors normes, un pavé dans la mare javelisée d'Hollywood, une claque instantanée et aussi le film le plus gore jamais réalisé. Mais **Murder-Set-Pieces** n'est pas pour autant un film gore pour les geeks boutonneux. Il s'adresse plus volontiers aux amateurs de sensations fortes qui en ont également dans le ciboulot, les scènes de meurtres servant à illustrer le propos de cette histoire extrême racontée de manière extrême. Photographe de mode néo-nazi abusé par sa mère lorsqu'il était enfant, le serial killer de **Murder-Set-Pieces** a choisi de s'exiler à Las Vegas, la ville de tous les péchés. Sa relation tumultueuse avec Charlotte ne l'empêche pas d'écumer tous les soirs les bars à strip-teases en quête d'une nouvelle victime. Mais la petite sœur de Charlotte commence à se douter de quelque chose... Pour son deuxième film, après **Nutbag**, tourné en vidéo pour 42 000 billets verts, le réalisateur Nick Palumbo s'offre un budget plus confortable (2 millions de dollars), un acteur de premier choix (la performance de Sven Garrett est incroyable), des techniciens chevronnés (le monteur, Todd Ramsay, a travaillé sur **The Thing** et **L'Exorciste III**) et des guest-stars qui raviront les fans du genre (Gunnar Hansen, Tony Todd, Ed Neal, Gerina Vincent). Visite guidée dans la tête d'un sick fuck serial killer, **Murder-Set-Pieces** se hisse très aisément à la hauteur de **Maniac** et **Henry**, les deux classiques du genre. A la différence que le film de Palumbo se montre plus démonstratif et graphique que ses prédécesseurs, l'étude psychologique du tueur se faisant au travers de ses méfaits, **Murder-Set-Pieces** pourrait alors apparaître comme une simple succession de viols, tortures et meurtres divers, effets spéciaux ultra réalistes à l'appui, à tel point que Nick Palumbo a d'ailleurs dû en découdre avec la justice alors qu'il était en pleine post-production ! Finalement, **Murder-Set-Pieces** est avant tout un film à la fois cérébral et viscéral, beaucoup plus intelligent et malin qu'on pourrait le penser.

SATAN'S LITTLE HELPER

(AMERICAN WORLD PICTURES - USA - 2004 - DE JEFF LIEBERMAN)

Réalisateur des cultissimes **La Nuit des vers géants**, **Le Rayon bleu** et **Survivance**, puis d'une tripotée de téléfilms et de documentaires, Jeff Lieberman n'avait pas donné signe de vie depuis presque dix ans. A tel point qu'on l'avait presque oublié. Mais **Satan's Little Helper** le rappelera très rapidement à nos mémoires tant la formule du bonhomme, traiter d'un sujet des plus sérieux sous couvert d'un film d'horreur à l'humour noir de chez noir, demeure inchangée et fonctionne encore à merveille aujourd'hui. Douglas Whooh est un enfant omnibulé par le jeu vidéo **Satan's Little Helper**, auquel il consacre toutes ses journées. Le soir d'Halloween, il croise dans les rues de sa ville un homme déguisé en Satan qui installe des cadavres devant les maisons et s'empresse de lui demander s'il peut lui servir de bras droit pour la soirée. Satan accepte sans hésiter. Mais lorsque Douglas découvre que Satan n'est autre qu'un tueur psychopathe qui profite de l'occasion pour ajouter quelques nouveaux trophées à son tableau de chasse, il est déjà trop tard... Pamphlet des plus cyniques sur les jeunes (et les médias) et leur rapport à la violence, **Satan's Little Helper** joue sans cesse la carte de la provocation avec finesse (la scène où le tueur, déguisé en Jésus, déboule chez Douglas après que ce dernier ait imploré Dieu de lui envoyer le Sauveur est à se tordre de rire) et s'impose ainsi comme une comédie macabre du meilleur goût.

s'enfuir, étant donné qu'un tueur coiffé d'une tête de chien en guise de masque (véridique !) a décidé de se les faire un par un. À réserver uniquement aux fans d'Estella Warren, puisque le réalisateur ne cesse de la filmer en plongée histoire d'avoir une bonne perspective sur son décolleté.

GHOST LAKE

(AMERICAN WORLD PICTURES - USA - 2004 - DE JAY WOELFEL)

Après plusieurs années de bons et loyaux services dans le film d'horreur à tout petit budget (les très efficaces et rigolos **Beyond Dream's Door**, **Things**, **Unseen Evil** et **Demonicus**), Jay Woelfel abandonne ce qui faisait le charme et la particularité de ses œuvres, à savoir une avalanche d'effets gore bien craspecs, pour se concentrer sur la progression dramatique de son scénario et sur la psychologie des personnages. Grave erreur, car le voilà qui accouche d'une série Z auteurisante des plus indigestes. Après la mort de ses parents, Rebecca décide de quitter New York pour aller s'installer à Rushford Lake, où elle avait l'habitude de passer tous ses étés. Une ville et son entière population qui, il y a un siècle, furent englouties sous les eaux suite à la création d'un lac artificiel. Depuis, tous les 13 ans, les fantômes des noyés reviennent à la surface pour collecter de nouvelles âmes. Seule Rebecca semble détenir le pouvoir de briser le cycle... Et c'est parti pour le nanar le plus long de toute l'histoire du cinéma (1h55 !), dont le seul intérêt réside dans la plastique avantageuse de son actrice principale (la débutante Tatum Adair) et dans l'utilisation très originale du split-screen. Pas de quoi casser trois pattes à un canard...

THREE... EXTREMES

(FORTISSIMO FILM SALES - JAPON/CHINE/CORÉE - 2004 - DE FRUIT CHAN, PARK CHAN-WOOK ET TAKASHI MIIKE)

Si le premier opus, **3 histoires de l'au-delà**, avait su viser juste, cette nouvelle anthologie sans queue ni tête atteint, quant à elle, un degré de nullité... rarement atteint ! Dans le premier segment, **Dumplings**, réalisé par Fruit Chan, Mme Li, qui ne peut pas avoir d'enfants, rend régulièrement visite à Tante Mei, grande pratiquante d'avortements illicites, qui utilise ensuite les embryons pour cuisiner des bouchées vapeurs dont raffole Mme Li. Un jour, alors que Tante Mei est obligée de quitter la ville, Mme Li apprend qu'elle est enfin enceinte. Mais sa gourmandise prendra le dessus... Dans **Cut** de Park Chan-Wook, un réalisateur de films d'horreur et sa femme pianiste sont séquestrés par un figurant connu du metteur en scène, qui le trouve trop bon samaritain à son goût et décide de le pousser à devenir mauvais. Il lui ordonne alors de tuer un enfant en menaçant de couper les doigts de sa femme si ce dernier ne lui obéit pas. Mais l'enfant se venge en faisant croire au réalisateur qu'il est sa femme et qu'elle est la victime (si vous ne comprenez rien, vous êtes donc dans le même cas que moi !). Ensuite (ou plutôt enfin !), dans **The Box**, que réalise Takashi Miike, il est question d'un esprit vengeur. Deux jeunes filles pratiquent des tours de prestidigitation avec leur père magicien. Un jour, une des fillettes, restée enfermée dans une boîte, meurt accidentellement brûlée vive... ou pas. Je ne peux pas vous en dire plus car je me suis barré avant la fin. Parce qu'on veut bien faire des efforts, mais faut pas déconner non plus !

JACQUELINE HYDE

(ALAIN SIRITZKY PRODUCTIONS - USA - 2004 - DE ROLFE KANEFSKY)

There's Nothing Out There, **Rod Steele 0014 : You Only Live Until You Die**, **The Erotic Misadventures of the Invisible Man**, **Dead Scared**... Rolfe Kanefsky n'a plus à faire ses preuves, en tout cas pas quand il est question de faire des films d'horreur cartoonesques et de sortir la grosse artillerie niveau gags pour amateurs de comédies érotiques italiennes genre **La Toubib du régiment**. Dans cette relecture très libre, voire même libertine, de l'œuvre de Stevenson, Gabriella Hall (***Sex Files***) incarne Jackie Hyde, une jeune femme complexée qui vient tout juste d'hériter de la propriété de son oncle. Dans le laboratoire du défunt, elle découvre un sérum expérimental qu'elle ingurgite par accident et qui lui permet désormais de changer son physique à volonté, de la couleur de ses cheveux à son tour de poitrine. Et voilà Jackie sûre d'elle, partie draguer le mâle en ville. Mais c'était sans compter sur Jacqueline, sa nouvelle personnalité, une bombasse salement nymphomane et psychopathe... Et la gravement bien gaulée Blythe Metz de reprendre le flambeau à chaque fois que la potion rose fluo est absorbée, de se taper tout ce qui ressemble à un humain de près ou de loin, et d'envoyer six pieds sous terre sans faire de détail tous ceux qui se trouvent sur son chemin. Hilarant du début jusqu'à la fin.

Ci-dessus, de haut en bas : Blythe Metz et une de ses victimes dans Jacqueline Hyde, un des zombies aquatiques de Ghost Lake, un des avortements douloureux de Three... Extremes et El Charro en personne.

THE CURSE OF EL CHARRO

(AMERICAN WORLD PICTURES - USA - 2004 - DE RICH RAGSDALE)

Quatre nanas décident d'aller passer le week-end chez les parents de l'une d'entre elles au Mexique. Bien entendu, les parents ne sont pas là et le but de cette petite escapade n'est très certainement pas de s'aérer les poumons. Au menu : bières, sexe et drogue à gogo. Même Christina, qui n'est pourtant pas du genre à faire la fête parce qu'elle est en proie à des cauchemars récurrents qui la perturbent, a décidé de se prêter au jeu. Mais dès l'arrivée en boîte, Christina voit un certain El Charro partout. À peine rentrée à la maison, les cadavres commencent alors à s'empiler... Réalisé par Rich Ragsdale (compositeur pour des séries télés et des jeux vidéo), **The Curse of El Charro** se targue d'avoir Andrew Bryniarski (le Leatherface du remake de **Massacre à la tronçonneuse**) au générique. El Charro, le baron de la drogue qui a lancé une malédiction sur la famille de Christina, c'est lui. Ce qui lui vaut d'ailleurs à peu près 4 minutes de présence à l'écran ! Le reste du temps ? Ça tchatche dans le vide et on nous ressert le même flashback à chaque changement de bobine. Autant vous dire que la très belle affiche est beaucoup plus agréable à regarder que ce film aux prétentions arty.

CRITICAL ASSIGNMENT

(AMERICAN CINEMA INTERNATIONAL - GRANDE-BRETAGNE/AFRIQUE DU SUD - 2004 - DE JASON XENOPOULOS)

Journaliste reconnu et apprécié par ses pairs pour ses différents reportages sur les conflits en Europe de l'Est, Michael Power décide de rentrer chez lui, en Afrique du Sud.
Il découvre alors que le Président, qui a coupé le budget destiné à l'armement pour en faire profiter un programme d'assainissement de l'eau, semble être la cible d'une conspiration...
Souvent filmé caméra à l'épaule, sur le vif et dans un style proche du documentaire, **Critical Assignment** est un thriller politique et humanitaire tourné en décors naturels dans plusieurs régions d'Afrique. Une première pour ce genre de films, puisque le producteur Bob Mahoney et son équipe ont réussi à obtenir l'accord et le soutien du gouvernement, généralement frileux quant à ce genre d'initiatives. Il en résulte un film de toute beauté, original et intelligent, qui sait également se montrer musclé quand il s'agit de passer à l'action : empoignades bourrines, gunfights brutaux et poursuites explosives sont au programme. Bref, tout y est pour que les responsables d'American Cinema International (**Phase 4**, **Purgatory Flats**, **Target**...) soient fiers de l'avoir à leur catalogue.

Damien GRANGER

NEO publishing

ENCORE PLUS DE

vente par correspondance uniquement

L'ENFER DES ZOMBIES
ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

DIGITAL dts SURROUND

Découvrez ou redécouvrez l'œuvre qui a apporté ses lettres de noblesse aux films de zombies italiens.
Le film le plus attendu de Lucio Fulci enfin en DVD zone 2 dans une version au son remasterisé et bourrée de bonus.

Le film en version complète et non censurée
Son 5.1 Dolby Digital et DTS

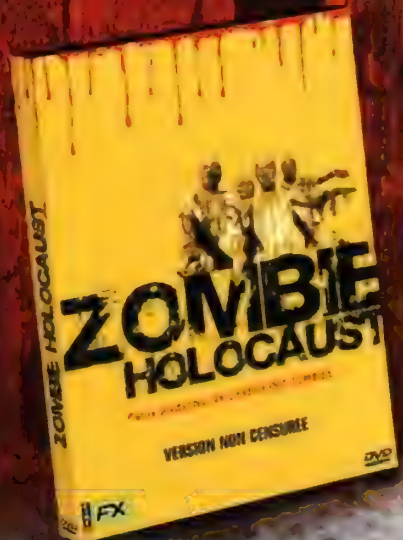
Les suppléments :
- «L'autopsie» (sous-titré français) 30mn
- «Ressusciter les morts» (sous-titré français) 10mn
- «Créer un meilleur Zombie» (sous-titré français)1h40
- «Une soirée avec Dakar» (sous-titré français) 4mn
- «Le festin des vers» (sous-titré français) 13mn
- Commentaire audio du film par l'acteur Ian McCullough (sous-titré français)
- Biographies, filmographies, galerie photo
- Films annonces italien, américain et international en anglais
- Livret 16 pages

BLUE HOLOCAUST

Malsain et poétique, la nécrophilie par Joe D'Amato.
Versions française et italienne.
Bonus : filmographies, biographies, films annonces

STARCRASH ÉDITION COLLECTOR 2DVD

Le space opera-culte de Luigi Cozzi avec un casting dément dont la légendaire Caroline Munro.
Versions française 5.1 Dolby/DTS, anglaise et italienne.
Edition collector 2 DVD : le film Starcrash en version remastérisée + le film Starcrash 2 + 2 heures de documentaire



L'AVION DE L'APOCALYPSE

Bien avant « 28 jours plus tard », les zombies gambadaient déjà. Un bralot gore ultra violent « made in Lenzi ».
Versions française, anglaise et italienne.
Bonus : filmographies, biographies, films annonces

ZOMBIE HOLOCAUST

Zombies vs cannibales : round 1 ! Une perle du cinéma d'exploitation qui vous réserve un festival d'atrocités.
Versions française et italienne.
Bonus : filmographies, biographies, films annonces

SANG SUR LA NEIGE

PACK CANNIBALES

45€

Conseil culinaire : mangez de l'humain !
Quatre grands films de cannibales à prix diététique.

PACK FULCI EDITION COLLECTOR

75€

Les plus grands films du maître du gore enfin réunis.
Des œuvres majeures qui ont projeté le bis dans la cour des grands, influence revendiquée par Burton et Tarantino entre autres.

FRAIS DE PORT OFFERT
LIVRAISON GARANTIE AVANT NOËL

www.neopublishing.com

BON DE COMMANDE

Neo Publishing - 18 rue Ficatier - 92400 Courbevoie - France

L'enfer des zombies (2 dvd) + livret	24,99	❑
Zombie Holocaust	11,99	❑
L'avion de l'Apocalypse	11,99	❑
Blue Holocaust	14,99	❑
Starcrash Edition Collector (2 dvd)	19,99	❑
Pack Lucio Fulci Collector (6 dvd)	75,00	❑
Pack Cannibales (4 dvd)	45,00	❑
Frais de port offert		
TOTAL A PAYER	.....	

OUI, je commande et je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Neo Publishing

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone _____ Email _____

NEO publishing

Photos non contractuelles

DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Édition Collector 25 €

Opération peur 15 €

Blue Holocaust 15 €

Zombie Holocaust 12 €

Cannibal Ferox 15 €

Frayeurs 20 €

L'Au-dela Collector 20 €

La Maison Collector 20 €

L'Avion de l'apocalypse 12 €

Le Moulin des supplices 15 €

Baron Vampire 20 €

Lisa et diable 20 €

Hache pour lune de miel 20 €

Lord of the strings 15 €

Cannibal Holocaust 20 €

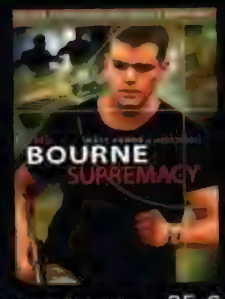
MOVIES 2000

OFFRE NOËL : frais de port gratuits à partir de 3 DVD commandés.

DVD ZONE 1 NEUFS

Spider-man 2 35 €

Collateral 35 €



Bourne Supremacy 35 €

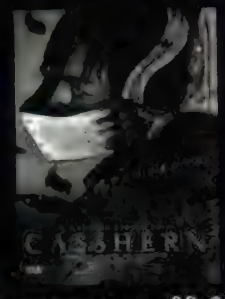
I Robot 35 €

Coffret Vendredi 13 90 €

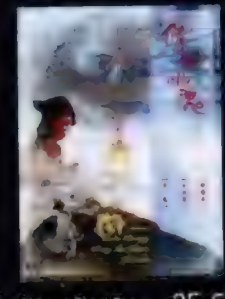
Zombie 4 DVD 60 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

New police story 25 €



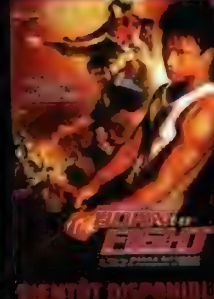
Casshern 3 DVD 80 €



Chinese Ghost Story 25 €

House of Flying Daggers 25 €

Ghost in the shell 2 25 €



Bientôt : import Belgique, Allemagne, Hollande, Italie, Espagne, Angleterre.

La vente par correspondance est désormais assurée.

Appellez le 01 45 26 81 20

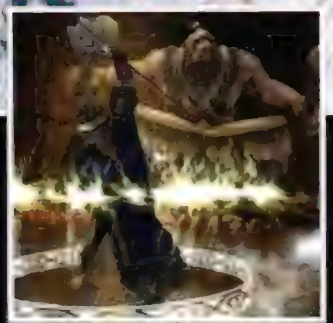
49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Noël en famille...



sommaire

#92 DVD
Moïssakis nous livre encore une fois une rubrique DVD tout à fait exceptionnelle et absolument pas répétitive dans laquelle on déchire Lucas, on encense Tarantino, on dit du mal de Rodriguez et on salue les éditions HK... Ce type a quand même de la suite dans les idées, il faut bien le dire !

#100 PLAY MAD
C'est déjà Noël et Yannick, qui galère tous les autres mois de l'année pour remplir sa rubrique, reçoit d'un seul coup tous les blockbusters vidéo-ludiques du moment. Entre **GTA : San Andreas** et **Half-Life 2**, son cœur de bourrin élevé à la testostérone informatique balance.
Allez Yann, avoue que t'as toujours préféré faire des drive-by en écoutant du Dr. Dre !

#102 MÉLOMAD
Enfin quelque chose à se mettre sous la dent ! Entre le score dément et très "bondien" des **Indestructibles** et le retour de Christopher Young sur un film d'horreur, Olivier Galliano replonge dans un état nostalgique, époque où bébé, il écoutait des vrais BO, comme celle de **Piranha**, tout nu sur une peau de bête. Du coup, il a bien retrouvé la patate.

#103 SANG D'ENCRE
Ce mois-ci, c'est le grand écart pour Arnaud Bordas qui nous parle à la fois de Michael Cimino (qui parle d'ailleurs de lui-même à la troisième personne) et du récemment disparu René Laloux, à travers deux œuvres aussi différentes que complémentaires.
En même temps, c'est un peu ça, Arnaud. Comme il ne sait ni lire, ni écrire, il regarde les images des couvertures et choisit celles qui vont le mieux ensemble.
Le reste ne tient qu'à son bon goût légendaire !

Premières bafouilles

(DUEL + SUGARLAND EXPRESS + THX 1138 DIRECTOR'S CUT)

DANS LES ANNÉES 70, LES DEUX GRANDS MANITOUS DU CINÉMA AMÉRICAIN ACTUEL, SPIELBERG ET LUCAS, EFFECTUAIENT LEURS PREMIERS PAS DERRIÈRE LA CAMÉRA. 30 ANS APRÈS, LE RÉSULTAT EST DISPONIBLE EN DVD ET CONFIRME DÉFINITIVEMENT QUE LES DEUX CINÉASTES NE FONT PAS LE MÊME GENRE DE CINÉMA.

Les coups d'essai de deux géants d'Hollywood sortent quasi simultanément dans des éditions qui reflètent, pour le meilleur et pour le pire, l'opinion que portent aujourd'hui ces deux réalisateurs sur leurs exploits passés. Ainsi, Steven Spielberg rend un hommage délirant au petit téléfilm qui révéla de façon éclatante son talent dans une excellente édition de **Duel**. Si les puristes ici-bas – entre les lecteurs de Mad) pourront regretter des modifications inexplicables dans le mixage (le « râle » du camion n'a plus ses consonnes d'origine, notamment), on se doit de saluer la qualité de la copie et des documentaires. Spielberg se montre notamment loquace comme rarement dans les deux longs entretiens qu'il a accordés à Laurent Bouzereau. Centré sur le gâteux, ce dernier a déniché le scénariste Richard Matheson, sorti l'œuvre inspirée non seulement les débuts de Spielberg via la nouvelle qui donna naissance au scénario de **Duel**, mais aussi toute sa carrière, les deux hommes partageant une vision du fantastique et de la société américaine très proche. C'est dire si son intervention est pertinente. Seul véritable grief reprochable à cet incontournable : l'absence du montage télévisé, plus court d'une bonne quinzaine de minutes et par conséquent encore plus sec que la version cinéma ici proposée. Un regret heureusement relatif si l'on considère la limite sans intérêt du genre

Sugarland Express. Le réalisateur semble en effet avoir totalement banni son premier vrai film de cinéma, comme la plupart de ses (réels) échecs financiers et surtout comme ses œuvres témoignant du versant le plus sombre de sa personnalité. On aurait pourtant aimé que Spielberg s'épanche sur le dénouement dramatique du film, ou tout simplement qu'on nous explique comment il est parvenu à filmer des scènes de voitures en mouvement avec un dynamisme affolant. Reste la copie, tout juste correcte, mais qui a au moins le mérite de proposer le film au format (et si vous n'avez jamais vu **Sugarland Express** dans le 2.35 de Vilmos Zsigmond, vous n'avez jamais vu ce film), et la commercialisation du disque à un tarif défiant toute concurrence. À vous de prouver donc qu'il y a un marché pour une édition spéciale de ce chef-d'œuvre en vous ruant sur le produit. Mais il y a pire. Car comparé au traitement réservé à **THX 1138**, le hâchage de l'édition de **Sugarland Express** pourrait vite sembler. George Lucas parvient en effet à balayer la filmographie en n'offrant son film de 2000 jours (version commerciale). Pour trois petites supplémentaires mais pas inintéressantes. Un sauvera ce particulier le traitement de la musique [illegible] les yeux neufs de [illegible] 1900. Une œuvre de plein droit

rants viennent gâcher le plaisir que l'on pourrait prendre à revoir ce film dans une copie d'une pureté désespérante. Il y a en effet désormais dans **THX 1138** une machine à masturber Robert Duvall apparemment issue des derniers produits Mac, des plans des voitures entièrement numériques qui ressemblent fort à une production Neal H. Moritz, et des singes mutants dignes de *Jumanji* ! Évidemment, aucune allusion de Lucas sur ces violentes modifications, alors qu'il aurait eu ici le place de s'épancher sur ces choix « artistiques ». Car l'édition du film est ultra complète, avec en particulier le court-métrage original de Lucas qu'il n'a pas truffé de numérique, tiré alors 71, un making of d'époque ainsi qu'un documentaire récent sur la production du film, et surtout un reportage de plus d'une heure sur les débuts de Zoetrope qui, faute d'être rentre-dedans, reste captivant. Le plus passionnant pourtant restent les contradictions de George Lucas, qui d'un côté se félicite d'avoir tourné son coup d'essai dans un dénuement total pour de l'autre le nantir de la dernière technologie numérique. Tout comme il regrette amèrement ses débuts placés sous le signe de l'audace avant-gardiste, alors qu'il est à la tête d'une dictature artistique depuis plus de deux décennies. Si George Lucas se montre ici mythomane comme rarement (il suffit de comparer sa triste mine sur les bonus ajoutés aux **Star Wars** avec sa passion sur les suppléments de cette édition), le DVD de **THX 1138** finit de l'imposer comme un des grands malades du cinéma, un cas aussi fascinant qu'irritant.

Julien Dupuy

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : WARNER ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9 ET 4/3). SON 5.1. SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - MAKING OF D'ÉPOQUE - COURT-MÉTRAGE - MASTER SESSIONS (SUR **THX 1138**) GALERIES - ENTRETIENS (SUR **DUEL**) - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR **THX 1138** ET **DUEL**).

STARSKY & HUTCH - SAISON 2

DE WILLIAM BLINN

Les deux icônes pop renquillent en DVD pour la saison 2 de la plus plébiscitée des séries policières. Si pour une grande partie du public, ***Starsky & Hutch*** reste un souvenir funky de déambulations urbaines et fun menées par un duo à la cool, revoir la série aujourd'hui, avec plus de maturité et surtout avec l'apport de la VO, permet enfin de mesurer la densité dramatique et la pertinence indiscutable des thèmes abordés par les différents scénaristes. Ce grand écart, entre sérieux assumé et comédie revendiquée, ne fait jamais défaut à la série, qui adopte toujours avec brio l'angle adéquat pour raconter ses histoires. Ainsi, la saison 2 s'ouvre sur le double épisode ***L'Étrangleur de Las Vegas***, véritable petite bombe de suspense et d'action, où nos deux flics quittent L.A. pour Vegas, traquant un serial killer adepte de danseuses. Outre ce passionnant diptyque, la série s'attarde aussi sur l'impuissance de Hutch face au sort qui détruit systématiquement toutes ses tentatives à mener une vie sociale « type » (ses amis sont confrontés à la maladie, ses compagnes successives sont agressées ou tuées...). Enfin, cette saison compte aussi son lot d'histoires plus légères, et au détour d'un sympathique épisode « fantastique », on croisera même ce bon vieux John Saxon campant un vampire à l'ancienne (cape et chemises à jabots incluses) !

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCTHV. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : TV SPOTS.

Merci Sergio

(800 BALLES + KILL BILL VOLUME 2)

On en arrive actuellement à une période où les réalisateurs qui ont grandi avec les westerns italiens de Leone et ses petits copains se mettent à payer leur tribut au genre. Tant mieux, surtout si ça peut nous donner l'occasion de voir des films comme ceux de Tarantino et De La Iglesia. Si l'Espagnol utilise l'imagerie westernienne pour mieux servir son propos, qui est avant tout de tracer le portrait affectueux d'une bande de doux dingues en marge de la société, l'Américain, lui, arrive à jongler avec les codes du western tout en leur rendant un vibrant hommage. Les deux cinéastes n'empruntent donc pas la même voie, même si, à l'arrivée, les deux films cachent derrière leur attitude fun ou foutraque une forte charge émotionnelle qui explose lors d'un final aussi noble que bouleversant. Bravo à La Fabrique de Films pour l'édition collector de **800 balles**, présentée dans un beau packaging et dotée de bonus succulents, comme le commentaire de De La Iglesia, une interview où ce dernier développe une réflexion intéressante sur les canons formels du western, ou encore ce bonus caché hilarant où le réal verse dans l'autoérotisme. Du tout pour un fan qui mérite largement un rattrapage. On ne peut pas en dire autant sur le Tarantino. Disponible à l'unité en version simple, le **Volume 1** sort aussi pour l'instant en coffret, couplé avec le **Volume 1** et accompagné de quelques bonus supplémentaires sans plus (dont la fameuse scène couple du duel entre Carradine et Michael Jai White). Et pour l'édition annulée, avec Xena supplémentaires et les « Kiss + Back to back », on en est toujours 2005 Soyez sérieux, Miramax !

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : TF1 VIDÉO ET LA FABRIQUE DE FILMS. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - BANDE ANNONCES - SCÈNES COUPÉES (SUR LES DEUX) - CONCERT DU GROUPE - GALERIE PHOTOS (SUR **KILL BILL VOLUME 2**) - COMMENTAIRE AUDIO - FIN ALTERNATIVE - INTERVIEW - STORY-BOARD (SUR **800 BALLES**).

La mauvaise éducation

(LE BEAU-PÈRE 1 ET 2)

Chaque dimanche, même topo : vous vous mettez à table avec lui, il vous parle de ***Télé Foot***, du Beaujolais nouveau, quand il ne vous propose pas de taper le carton. Bref, un enfer ! Et bien sachez que le « beaup' » sera désormais présent dans votre dévédéthèque, enfin, si vous osez acheter ces deux ignobles galettes témoignant de ce que les 80's ont livré de pire en matière d'horreur réaliste. Ainsi, le « chef-d'œuvre » de Joseph Ruben voit le beaup' Terry O'Quinn faire son méchant avec une fifille et sa maman tout en excellant en matière de bricolage. Quel chef ce beau-papa ! Dans sa suite, réalisée par Jeff Burr, le beaup' s'échappe de l'asile et se fait passer pour un psy pour dames. Là, il va culbuter l'une de ses voisines/patientes tout en se mettant le fiston de la dame dans la poche ! Bon dieu, ce beaup' est vraiment un sacré mec !

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : ÉLÉPHANT FILMS. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE.

PRISONNIERS DU TEMPS

DE RICHARD DONNER

Malgré la bonne réputation du roman de Michael Crichton, **Prisonniers du temps** cumule les tares, entre langue française massacrée par des Californiens, filmage plat du petit vieux Richard Donner (74 ans !) et sous-exploitation de son concept (le voyage dans le temps). Énorme production ayant l'air d'avoir coûté le tiers de son budget, le film porte d'autant mieux son titre quand il s'agit d'étirer la durée de la projection, la faute au manque de mise en valeur des enjeux au profit de clichetons revisitant carrément l'histoire moyenâgeuse. Ça sent la fin de carrière tout ça...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - MAKING OF - BANDES ANNONCES.

Coffret Paul Verhoeven

(BUSINESS IS BUSINESS + TURKISH DELIGHT + KATIE TIPPEL + SOLDIER OF ORANGE + LE 4E HOMME)

« Si j'ai quitté mon pays, c'est en grande partie parce que le gouvernement me jugeait indécent et décadent – ce qui est probablement vrai – et ne voulait plus me donner de subventions pour tourner. » Contrairement aux apparences, Paul Verhoeven n'a jamais succombé aux sirènes hollywoodiennes, mais fut contraint de partir aux États-Unis alors qu'il venait d'offrir à son pays les plus grands succès commerciaux de son histoire. Des succès d'autant plus stupéfiants que ses films restent encore des monuments de provoc' blasphématoire, mêlant cul, sadisme et hérésies avec une évidence presque nonchalante. C'est sous la pression bien-pensante de ligues de vertus, d'anciens résistants, de comités de censure (dont un spécialement créé pour interdire le sulfureux **Spetters**) et autres critiques snobinards dont le balai dans le cul ne pouvait souffrir des élans libertaires du plus féroce des agitateurs locaux, que Verhoeven dût se résigner. Et même si le documentaire inédit présent sur ce coffret précise brillamment à quel point il cherchait à concurrencer le cinéma hollywoodien sur le terrain de l'excellence technique, ce n'est pas sa passion dévorante pour un cinéma *« plus grand que la Hollande »* qui le fit partir. D'une intégrité sans faille, animé par une détermination agressive, une compréhension unique de son médium et un anticonformisme viscéral, Verhoeven voulait avant tout redéfinir le cinéma de son pays, l'enflammer par les extrêmes, s'attaquer de front à ses hypocrisies politiques, historiques et sociales au sein d'un cinéma de genre transgressif et contestataire, afin de lui donner une place unique en Europe et dans le monde. Dessein avoué à demi-mot, qui éclate à la fin dudit documentaire, depuis que Verhoeven a décidé (après avoir subi, avec **Showgirls**, les mêmes opprobres qu'en Hollande) de revenir dans son pays natal pour y retrouver ses anciens producteurs et scénaristes et ainsi *« remettre son âme à sa place »*. C'est cette période fondamentale du cinéma de Verhoeven que Seven Sept vous propose de découvrir dans un coffret essentiel, identique à celui déjà sorti chez Anchor Bay, à quelques exceptions près. Toujours pas de **Spetters** au programme pour se faire la complète, mais un double disque de **Soldier of Orange**, avec les deux versions disponibles (115 et 147 min), la présentation de la rétrospective Verhoeven à la cinémathèque, et surtout un long et captivant doc sur **Soldier of Orange**. Peu de bonus certes, mais les commentaires audio enfin sous-titrés sur chaque film, à la fois drôles, bourrés d'anecdotes, et d'une érudition rare, valent toutes les featurettes du monde.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SEVEN SEPT. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF, SAUF SUR **KATIE TIPPEL** ET **SOLDIER OF ORANGE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO – FILMOGRAPHIES – GALERIES – BANDES ANNONCES (SUR TOUS) – COMPARAISON FILM/STORYBOARD (SUR **LE 4E HOMME**) – DOCUMENTAIRES (SUR **SOLDIER OF ORANGE**).

TROIE

DE WOLFGANG PETERSEN

Trop vite expédié par ceux qui n'y ont vu qu'une succession de bellâtres myrmidons prompts à exhiber leurs barres de chocolat, et de mouvements de caméra pachydermiques, survolant la côte de Troie comme un doc sur la commémoration du Débarquement, **Troie** mérite mieux qu'un jugement suffisant, quand bien même il fait figure de vitrine publicitaire post-**Seigneur des anneaux**. Car derrière un Wolfgang Petersen inadéquat aux commandes, cadrant ses dialogues comme du soap et ses batailles comme du film d'entreprise, se cache un script magnifique écrit par David Benioff (**La 25e heure**), qui questionne autant la notion d'épopée que celle des croyances mythologiques. Un script à double sens, si rare à Hollywood qu'un McTiernan avait même fait savoir son envie de le tourner ! Dommage que cette édition double disque ne lui rende pas justice, contenant des featurettes basiques pour blockbusters avariés.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES – BANDES ANNONCES.

SPAWN – SAISON 1

D'ERIC RADOMSKI

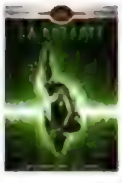
Ce ***Spawn*** animé décontenance par sa noirceur extrême et son côté « no future » bien barré, si bien que l'atmosphère urbaine déliquescente, la violence graphique exacerbée et les références sexuelles déviantes repoussent les limites d'une adaptation de comic-book pour la petite lucarne. Accompagnée d'un générique signé Kawajiri, cette adaptation animée défonce 666 fois le film de Mark Dippé en l'espace d'un seul épisode. Les bonus de cette édition, plus rigolos les uns que les autres, sont tous dédiés à la gloire d'un Todd McFarlane qui frôle le ridicule quand il interpelle le spectateur dans un décor gothique rococo pour lui expliquer la nature du Bien et du Mal. Celui-ci devient néanmoins intéressant lorsqu'il s'exprime sur la censure dans **Citizen Todd**, documentaire consacré à la réussite de sa (superbe) ligne de jouets et de son studio artistique.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE – BANDES ANNONCES – GALERIE DE PERSONNAGES.

LA MUTANTE

DE ROGER DONALDSON



Grosse série B, comme Basique, Bourrin et Beauf, **La Mutante** a pris un sérieux coup de vieux, mais procure toujours un plaisir aussi primaire grâce à des ingrédients bien graveleux : un monstre bien joli, quelques pointes de gore bien crade, et surtout de la fesse bien ferme. C'est dire si l'on n'attendait pas grand-chose d'une édition double DVD dont les bonus brassent, forcément, du vent. À sauver néanmoins un court passage dans l'atelier de Giger montrant le Suisse nécrophile au travail (un must pour ses admirateurs), quelques morceaux de B-Roll avec un Ben Kingsley ridiculement scrupuleux quant aux motivations de son personnage, et un commentaire audio délirant, où Michael Madsen drague comme un furieux une Natasha Henstridge hilare, quand il ne reproche pas à Roger Donaldson de ne pas avoir filmé plus longtemps son fessier qu'il dénude brièvement le temps d'une courte scène.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO – FEATURETTES.

MILLENNIUM - SAISON 2

DE CHRIS CARTER

Black is back ! Avant-dernière saison de la série fantastico-policière créée par un Chris Carter alors en pleine vague du succès interplanétaire de ***X-Files***, ***Millennium*** change de cap, en laissant carte blanche au duo James Wong et Glenn Morgan. Ces derniers élargissent alors le champ d'action des missions de Black, qui se sépare de sa famille (donc de son « sanctuaire ») et découvre le vrai visage du groupe Millennium. La religion prend ainsi une plus grande place, de même qu'un ton plus fantaisiste et ludique s'installe parfois, comme dans cet épisode complètement fou où l'on voit des démons taper la causette dans un snack ! Une étrange direction qui peut déstabiliser, en totale opposition avec celle très terrifiante de la saison 1. Peine perdue, cette saison 2, à peine vue par Carter (c'est lui qui le dit !), est loin d'avoir le succès prévu et se voit assez critiquée, d'où l'absence de Wong et Morgan dans les bonus. À la fin, tout rentre dans l'ordre avec un dernier épisode qui semble sonner le glas de l'humanité. Une façon de renouer avec une troisième saison plus sérieuse et plus noire, sans pour autant retrouver le succès escompté propre à faire durer plus longtemps cette géniale série.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - ÉTUDE - COULISSES - COMMENTAIRES AUDIO.

INTERVIEW CHRIS CARTER, PRODUCTEUR DE *MILLENIUM*

***À propos de la naissance de* Millennium**

J'ai toujours voulu écrire quelque chose sur les vrais monstres qui nous entourent. L'approche du troisième millénaire se prêtait encore plus à ce genre d'histoires. Je voulais aussi retrouver une ambiance à la **Seven**, que j'adore. Et j'avais beaucoup aimé un épisode de ***X-Files*** où l'on rencontrait un profiler. De là, j'ai créé Frank Black en pensant quasi immédiatement à Lance Henriksen. Je retrouve en lui un mélange étonnant de force, de calme, de colère et de violence contenue, ainsi qu'une sorte de blessure secrète intérieure. Je l'ai rencontré, il avait adoré les scénarios mais il n'avait jamais travaillé sur une série dont il était la vedette. Au terme de notre entretien, il a accepté, et ***Millennium*** était née.

À propos de la seconde saison

C'est vrai que la première saison est très violente, très noire et principalement axée sur ces vrais monstres que sont les psychopathes de toutes sortes ou les fanatiques. Le premier épisode a été un foudroyant succès, et même si l'audience a ensuite baissé, la série avait trouvé son public. Durant la seconde saison, j'étais trop occupé sur **X-Files : le film** pour suivre ***Millennium*** et j'ai donc laissé à James Wong et Glenn Morgan les commandes de la série. Leur inspiration a été différente de la mienne, moins portée sur la chasse aux serial-killers, plus « apocalyptique ». Je n'ai vu que très peu d'épisodes et j'ai hâte de les découvrir tranquillement chez moi, avec la sortie des DVD.

***Le futur de* Millennium**

Millennium n'a duré que trois saisons, non pas à cause de la baisse d'audience, mais parce que j'étais aussi occupé par ma nouvelle série, ***Harsh Realm***. Paradoxalement, ***Millennium*** a beaucoup influencé, plus même que ***X-Files***, le paysage des séries TV. ***Les Experts*** ne serait pas ainsi s'il n'y avait pas eu ***Millennium*** avant. Maintenant, la vente des coffrets DVD fait un tabac et comme pour ***X-Files***, le projet d'un film ***Millennium*** est mis en chantier, toujours avec Lance Henriksen, qui a déjà donné son accord pour retrouver le personnage de Frank Black.

Propos recueillis et traduits par
Stéphane THIELLEMENT

DVD RAPIDO

AGENTS SECRETS : Projet solennel traité avec sérieux, **Agents secrets** pèche par trop d'ambition faute d'une mise en scène assez tenue, si bien que l'on retient de façon plus évidente les défauts du film que ses qualités pourtant présentes. Enfin, c'est la présence d'un rap marseillais au générique de fin qui met la puce à l'oreille, comme si les différentes parties sur le projet ne s'étaient pas mises d'accord sur le film à faire. Passons rapidement sur le making of mal foutu auquel on préférera le doc sur la préparation de Cassel au saut en parachute, et notons la présence multiple de Frédéric Schoendoerffer qui semble pleinement assumer son film. (TF1 Vidéo)

AMERICAN CRIME : Comme son titre l'indique, il est bien question de crimes dans ce thriller navetonesque lorgnant dès son générique vers un style pseudo-fincherien (ouah, je fais rentrer ma caméra dans mon magnétoscope !), et qui s'embourbe dans une soi-disant critique de la TV réalité aussi profonde qu'une réflexion émanant d'un pilier de comptoir. M'enfin, y'a la ch'tite Rachael Leigh Cook (miam !) et puis Annabella Sciorra (slurp !). (La Fabrique de Films)

LA FERME DES ANIMAUX : Sous ce téléfilm aux allures enfantines post-**Babe** se cache bien évidemment une adaptation assez fidèle du roman de George Orwell, écrit quelques années avant sa mort et relatant de façon métaphorique la Russie de Staline et les diverses oppositions des mouvements de pensée au communisme. Ode contre la tyrannie tout comme le livre dont il s'inspire, ***La Ferme des animaux*** comporte également un casting vocal de choix (Ian Holm, Julia Ormond, Peter Ustinov) et des effets remarquables compte tenu de son budget, d'autant qu'il est réalisé par John Stephenson (un ancien de chez Jim Henson Creature Workshop) depuis coupable d'un certain **5 enfants et moi** (putain les gars, retenez Fausto, il bave partout là !) ! (Éléphant Films)

LE DOUBLE MALÉFIQUE : Suivant l'excellente série B **Timebomb**, ce **Double maléfique** ne confirmera malheureusement pas le talent singulier de son auteur Avi Nesher, responsable d'un projet intéressant, mais intégralement foiré. Drew Barrymore (avant sa période camionneuse) y incarne une jeune femme poursuivie par un double maléfique semant la mort partout où elle se rend. Débordements gore, imagerie hitchcockienne et même un peu de fesse, il y avait de quoi faire un bon spectacle et pourtant, l'énergie dont a fait preuve Nesher dans **Timebomb** manque cruellement à ce **Double maléfique** qui se laisse aller à la facilité. Au final, malgré quelques scènes voulues choquantes, il ne subsiste qu'un vague téléfilm de pacotille et Avi Nesher ne réitérera jamais l'exploit de **Timebomb**... (Éléphant Films)

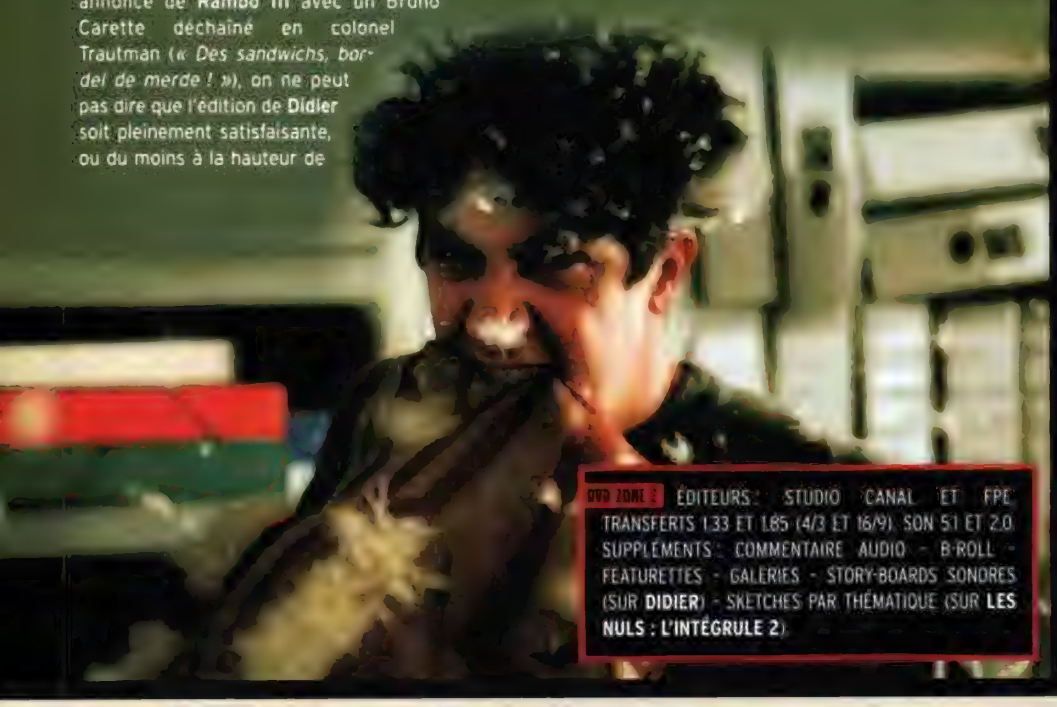
LA PORTE DE L'AU-DELÀ : Ted Danson dans un « I see dead people movie » qui tout vraiment la trouille ? C'est en tout cas ce que prétendait Bustillo dans le number 148 (et hop, on va chercher les vieux numéros dans le grenier), lors de la première sortie de cette ***Porte de l'au-delà*** en DVD. Méfiance donc, même si cet abruti à rouflaquettes n'est plus le seul à péter les plombs dessus, suite à ses multiples rediffusions sur M6 ! (Éléphant Films)

MAD DVD

Pas nul !
(LES NULS : L'INTÉGRULE 2 + DIDIER)

Double actualité pour Alain Chabat qui sort enfin un collector de son premier film **Didier**, promis depuis maintenant quelques années, tout en surfant sur le succès fracassant du premier volume de **L'Intégrule** (vendu, rappelons-le, à plus d'un million d'exemplaires) pour proposer un autre pot-pourri des meilleurs sketches des Nuls, d'***Objectif Nul*** à ***L'Émission***. De quoi faire oublier le ratage de **RRRrrrr !!!** et renouer avec le succès, même si on pouvait espérer un peu plus de qualité de sa part. En effet, si **Les Nuls : L'intégrule 2** peut faire plaisir, notamment parce qu'il contient le mythique **TVN 595** (une version télévisuelle de **Hamburger film sandwich** recréant de façon parodique la grille des programmes d'une journée sur une chaîne, de l'émission matinale à l'interlude nocturne) et quelques classiques comme la fausse bande-annonce de **Rambo III** avec un Bruno Carette déchaîné en colonel Trautman (*« Des sandwichs, bordel de merde ! »*), on ne peut pas dire que l'édition de **Didier** soit pleinement satisfaisante, ou du moins à la hauteur de cette fable fantastique plutôt réussie, dans laquelle un labrador se transforme en humain pour sauver le couple et la carrière de son maître. Difficile de tenter une quelconque analyse sur ce film au pitch parfaitement exploité, c'est sûr, mais on aurait aimé que les suppléments soient vraiment plus farfelus (à ce titre, les retrouvailles entre Chabat et **Didier** sont très décevantes). Reste un commentaire audio tout à fait agréable à suivre, mais rien qui ne puisse se comparer à la richesse de **L'Intégrule 2**, bourré jusqu'à la gueule de sketches parmi les plus oubliés (quelqu'un se rappelait du génial ***Freddy Krueger s'est acheté le dernier Adamo*** ?) et de surprises en pagaille (celui qui reste stoïque devant Carette hurlant *« Matin de ta mère ! »* n'a pas d'humour, voilà, c'est dit !).

Stéphane MOISSAKIS



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIO CANAL ET FPE. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 ET 2.0. SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - B-ROLL - FEATURETTES - GALERIES - STORY-BOARDS SONORES (SUR **DIDIER**) - SKETCHES PAR THÉMATIQUE (SUR **LES NULS : L'INTÉGRULE 2**).

Oh les vilains p'tits monstres !
(COFFRET CRITTERS + GHOULIES I ET II)

Dans le sillage du génial **Gremlins**, une pelletée de petits monstres hargneux se sont mis à squatter les écrans des années 80. Parmi ces ersatz bien souvent miteux, les Critters sont arrivés à tirer leur épingle du jeu pour une seule et unique raison : leur look ravageur, qui est un hommage direct au Diable de Tasmanie, que l'on doit aux talentueux frères Chiodo (qui ont conçu et réalisé le cultissime **Killer Klowns from Outer Space**). Après, la saga vaut ce qu'elle vaut (c'est-à-dire pas grand-chose), le meilleur étant à prendre dans les deux premiers épisodes et notamment dans le second (écrit par David Twohy !), où les petits monstres tirent à boulets rouges sur l'Amérique puritaine et campagnarde avant de sombrer dans une pauvre sitcom à deux balles (**Critters 3**, avec le jeune DiCaprio) puis dans un pseudo-remake d'**Alien** directement distribué en vidéo (**Critters 4**, la honte). Quant aux **Ghoulies**, les deux premiers opus, qui débarquent couplés sur un seul DVD, nous permettent de vérifier que cette saga foireuse à base de démonologie crapoteuse et d'humour très con n'aurait jamais dû exister, d'autant plus que, pour le coup, les bestioles (ou plutôt les moufles en latex pourri) créées par le mauvais John Carl Buechler sont d'un cheap carrément vertigineux.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : METROPOLITAN ET MGM. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES CRITTERS**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **LES GHOULIES**). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - FIN ALTERNATIVE (SUR **LES CRITTERS**).

FRANKENHEIMER'S TOUCH
(LES CAVALIERS + PAIEMENT CASH + RONIN : ÉDITION SPÉCIALE)

Décédé voilà deux ans dans l'indifférence générale, John Frankenheimer fait partie de ces réalisateurs/artisans capables du meilleur (**Un crime dans la tête**, **Le Prisonnier d'Alcatraz**), réussissant par un style sec et nerveux à compenser parfois des scénarios faiblards, comme du pire (est-il besoin de présenter **L'Île du Docteur Moreau** et **Piège fatal** ?). Un réalisateur dont peu de gens connaissent le parcours cocasse, lui qui voulût être tennisman, qui travailla pour l'U.S. Air Force (et fut l'un des premiers à passer le mur du son), qui auditionna pour le rôle de James Bond, et qui commença sa carrière à la télévision avant d'enchaîner les films malgré lui. La sortie simultanée des efficaces **Paiement cash** (sur un script d'Elmore Leonard) et **Ronin**, mais surtout du brillant **Les Cavaliers** (incroyable fresque afghane, d'une intégrité totale, écrite par un Dalton Trumbo qui la même année réalisait son célèbre **Johnny s'en va-t-en guerre**) devraient vous permettre de le redécouvrir. On regrettera bien sûr que ni **Les Cavaliers**, ni **Paiement cash** ne bénéficient du moindre bonus. En revanche, le collector de **Ronin** remplit sa fonction archiviste, même si les docs se concentrent davantage sur la technique que sur Frankenheimer...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM ET GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **RONIN**) 2.0 (VO ET VF SUR **LES CAVALIERS** ET **PAIEMENT CASH**). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - FIN ALTERNATIVE - COMMENTAIRE AUDIO (SUR **RONIN**) - BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

HK voit double !

(UNE BALLE DANS LA TÊTE : ÉDITION COLLECTOR + COFFRET MAGGIE CHEUNG : VOLUME 1)

La sortie chez HK de films phares du cinéma hongkongais dans des digipacks contenant deux films pour le prix d'un, signe l'évolution d'un marché qui compte toujours des fidèles, mais qui ne suscite plus le même engouement. Si la superbe édition d'**Une balle dans la tête** ne correspond pas à cette réalité, puisque l'ajout de l'intéressant mais inégal **Les Larmes d'un héros** fait davantage office de bonus offert aux fans de John Woo, le coffret contenant **Green Snake** et **L'Auberge du dragon**, vendu sur le nom de Maggie Cheung et non de Tsui Hark, signe bien la nouvelle place peu glorieuse que tient l'ancien nabab d'une industrie qui, aujourd'hui, périclite. Pourtant, nous avons là des films majeurs qui marquent des étapes fondamentales dans la carrière de leurs auteurs, comme dans celle de l'histoire du cinéma local. Les docs présents sur le disque d'**Une balle dans la tête** expliquent à merveille le besoin qu'a Woo de systématiquement revenir au film de guerre comme cadre idéal à l'expression des thèmes chevaleresques qu'il affectionne et support pamphlétaire d'une vision désenchantée, voire nihiliste, du monde. Quant au digipack Maggie Cheung, il témoigne de l'apogée du règne Tsui Hark, période où son génie créatif transcendait des moyens limités pour donner lieu à **Il était une fois en Chine** ou **The Lovers**. Même le mineur **L'Auberge du dragon** témoigne de l'orientation artistique de son producteur, autopsiant l'histoire du cinéma hongkongais (le **Dragon Gate Inn** de King Hu) à des fins postmodernes. Bref, deux éditions indispensables ce mois-ci, avec une mention spéciale pour le magnifique transfert d'**Une balle dans la tête.**

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 1.0 (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - INTERVIEWS (SUR **UNE BALLE DANS LA TÊTE**) BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR TOUS).

Collection Guy Maddin

(TALES FROM GIMLI HOSPITAL + ARCHANGEL + CAREFUL + DRACULA, PAGES TIRÉES DU JOURNAL D'UNE VIERGE)

À l'abri des modes et des avancées technologiques, Guy Maddin s'est bâti une œuvre unique dont les films semblent émaner d'une réalité parallèle où le cinéma tel qu'on le pratiquait à ses balbutiements aurait suivi une évolution divergente du reste de la production. Cette autarcie, Maddin en paie également le prix, son ignorance quasi totale de l'impact de ses films sur son public les rendant assez indigestes, si ce n'est inaccessibles. On est ainsi en droit de regretter que les outils dont le cinéaste est adepte (le genre, mais aussi la garantie « fait main ») soient toujours abordés comme des moyens plutôt que comme des fins. Trop souvent, la malice et la simplicité des premiers artisans du septième art semblent lui faire défaut. Des réserves qu'atténue grandement l'excellence de l'édition de ses quatre longs-métrages par l'éditeur ED. Gavés de bonus soignés et rarement redondants, de courts-métrages de l'intéressé, et surtout conçus en partenariat avec un Maddin très impliqué, ces disques annihilent toutes vos excuses de ne pas connaître ce paria du cinéma.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : ED DISTRIBUTION. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (4/3). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : ENTRETIENS - BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES - DOCUMENTAIRE - JOURNAL - COURTS-MÉTRAGES - BANDES ANNONCES - NOTES DE PRODUCTION - COMMENTAIRE AUDIO - GALERIES (SELON LES TITRES).

HURLEMENTS

DE JOE DANTE

Quel dommage que Joe Dante ne se soit plus jamais essayé au film d'horreur après être tombé dans l'escarcelle du divertissement familial avec **Gremlins**. Son **Hurlements** reste pourtant d'une efficacité et d'une actualité étonnante (le film n'a pas pris une ride), qui nous font vivement souhaiter que son réalisateur revienne au rollercoaster horrifique ironique. En attendant de voir ce désir fantaisiste se réaliser, l'édition de Studio Canal permet de se vautrer derechef dans l'ambiance poisseuse du film dans des conditions plutôt bonnes, puisque héritées directement de l'édition spéciale déjà sortie outre-Atlantique chez MGM. Sans être miraculeuse, la copie est très acceptable, et les bonus réunis sur un second disque sont plutôt nombreux. Il est cependant très regrettable qu'outre un packaging plutôt moche (le choix de la typo est totalement inapproprié), le disque perde dans son passage de la zone 1 à la zone 2 un documentaire d'époque comportant des interventions rares de Rob Bottin, et surtout l'excellent commentaire audio de Joe Dante et Dee Wallace Stone. Reste le passionnant documentaire d'une heure, dans lequel le producteur Michael Finnell conclue en déclarant que chaque nouvelle génération de spectateurs devrait pouvoir bénéficier de son film de lycanthropes, et qu'il serait donc temps de se réveiller. Messieurs, je suis votre homme.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - BÊTISIER - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTOS.

LE ROYAUME DES CHATS

D'HIROYUKI MORITA

Basé sur une idée d'Hayao Miyazaki, **Le Royaume des chats** enchante par son univers féerique et majestueux et propose, comme à l'accoutumée, un véritable parcours initiatique à la fin duquel Haru, petite fille timide et inhibée, deviendra une jeune femme responsable suite à sa transformation en chat. Émouvant et poétique, Hiroyuki Morita offre une véritable bouffée d'air frais, un film beau et revigorant. Seul bonus notable de cette édition, l'excellent making of qui nous emmène à l'intérieur du studio Ghibli, véritable antre dédié à l'imaginaire.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GBVHE. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : STORY-BOARD INTÉGRAL - MAKING OF - BANDES ANNONCES - SPOTS TV.

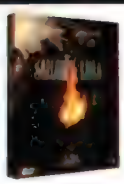
Vos gueules les mioches !

(SPY KIDS MISSION 3-D + LE CHAT CHAPEAUTÉ + ELFE)

C'est la veille de Noël et vous êtes, comme qui dirait, à la bourre pour les cadeaux de vos gosses... Vous vous retrouvez ainsi devant le rayon DVD du supermarché du coin avec comme choix principal les trois gros mastodontes que sont **Spy Kids Mission 3-D**, **Le Chat chapeauté** et **Elfe**, prêts à les acheter en vous disant qu'au moins l'un d'entre eux plaira bien aux petits. Monsieur, Madame, on vous arrête tout de suite ! Avez-vous vraiment envie que vos mômes arrivent à l'âge de la maturité en vous reprochant de les avoir éduqués au flamby ? Souhaitez-vous qu'ils s'imaginent déjà tout jeunes que Sylvester Stallone n'est qu'un gus qui fait le second couteau de bas étage et que Will Ferrell n'est pas drôle ? Voulez-vous leur inculquer des valeurs cinématographiques proches du zéro absolu en noyant leur regard innocent devant des images aux couleurs baveuses ? Non, bien sûr, vous souhaitez à tout prix leur éviter de jouer à des jeux stupides conçus par des éditeurs quinquagénaires persuadés d'avoir gardé leur âme d'enfant (bravo **Le Chat chapeauté** !) et vous désirez qu'ils conçoivent que le cinéma, c'est plus dur que de filmer des voitures miniatures au caméscope en rajoutant un « vroum ! » sonore pas très réaliste (merci Rodriguez !). Bref, vous êtes des parents responsables (normal, vous lisez Mad Movies) et cette année, vous avez décidé qu'il est temps que vos gosses apprennent les vertus de **Piège de cristal** et de **Robocop**, et tant pis si les grands-parents tirent la gueule ! Comment ça, ils n'ont que cinq ans et sont trop jeunes pour ces films-là ? Mais non voyons, y'a pas d'âge pour les choses saines !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : TF1 VIDÉO, UNIVERSAL ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - JEUX INTERACTIFS (SUR **LE CHAT CHAPEAUTÉ** ET **ELFE**) - BÊTISIER - COMMENTAIRES AUDIO (SUR **SPY KIDS MISSION 3-D** ET **LE CHAT CHAPEAUTÉ**) - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - VERSION 3-D (SUR **SPY KIDS MISSION 3-D**) - FEATURETTES (SUR LES TROIS).



SAILOR & LULA

DE DAVID LYNCH

C'était il y a presque quinze ans : Lynch, vierge de ses futures dérives narrativo-déconstructives (qui aujourd'hui encore alimentent les conversations des analystes lambdas et autres néophytes de la branlette intellectuelle), se laissait porter par un matériau de base explosif : *Wild at Heart*, le roman éponyme de Barry Gifford. Le résultat ? Un maelström de sensations et une pelletée d'images s'incrustant au plus profond de l'inconscient collectif des cinéphiles : Elvis revisité par Sailor, Lula dansant sur du heavy metal, Bobby Peru qui se décroche la tête, Perdita et sa perruque blonde, etc. Qu'apporte de plus cette édition DVD à ces souvenirs toujours aussi secoués ? Un prolongement du plaisir certes, mais surtout, une découverte « neuve » du cinéma sensitif de Lynch. À ce titre, les qualités techniques du DVD Wild Side font honneur au travail du réalisateur, surtout en ce qui concerne le rendu sonore, si puissant que les techniciens cannois de la salle de projection s'étaient alors étonnés d'une telle déflagration acoustique ! Outre les divers petits modules assez intéressants qui reviennent sur la mise en chantier du projet, on retiendra la justification fort pertinente de Bertolucci concernant l'attribution de la fameuse palme, ou comment le stratège italien a mené à terme un joli hold-up de palmarès !

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : PRÉSENTATION DU FILM - DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS - MAKING OF - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE - SPOTS TV.

Icônes au crible

(DOC HOLLIDAY + THE BRINK'S JOB)

Ciné Malta nous offre deux témoignages de la vivacité du cinéma U.S. des années 70 concernant sa capacité à passer au crible les icônes ayant édifié le mythe américain. Que ce soit à travers un portrait désabusé du Doc, réalisé par Frank Perry (réal de **The Swimmer**, un chef-d'œuvre méconnu avec Burt Lancaster), qui applique à l'Ouest et ses figures de proue un traitement naturaliste, ou sous l'œil précieux d'un Friedkin enclin à dépeindre avec réalisme le casse de la Brink's à Boston, le but est identique : taper dans les fondations du rêve américain. Alors que le Doc/Stacy Keach impose à la postérité sa carcasse fatiguée et rongée par la quête de rédemption, le Tony Pino/Peter Falk de **The Brink's Job** parviendra à transcender son statut de petit brigand en celui de maestro du cambriolage. Les deux hommes auront donc marqué l'Histoire américaine à leur manière : l'un par le sang, l'autre par la malice. Alors que la galette de **The Brink's Job** jouit d'une jolie copie et de quelques bonus courts mais intéressants (dont un doc d'époque sur le fait-divers de la Brink's et une interview de Friedkin sur le tournage), celle de **Doc Holliday** propose une copie pas flamboyante et une interactivité absente. Saluons tout de même le travail éditorial soigné de Ciné Malta qui, on espère, dépoussiérera d'autres classiques de même tenue dans les mois à venir.

Fausto FASULO

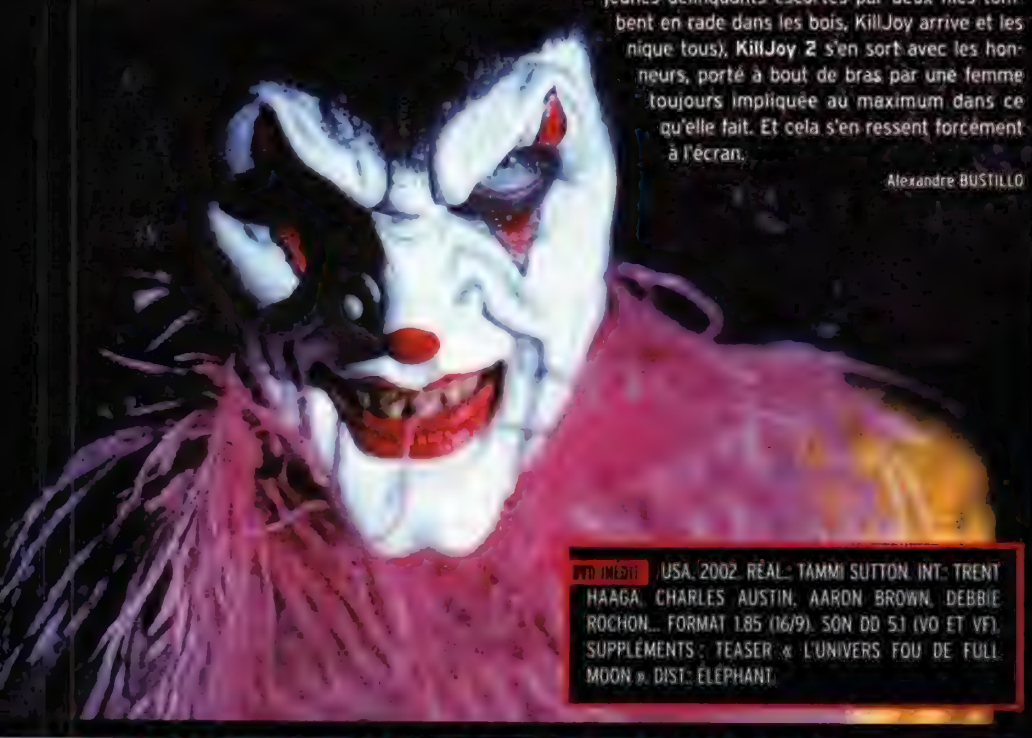
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : CINÉ MALTA. TRANSFERTS 1.85 (16/9 ET 4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS (SUR **DOC HOLLIDAY**).

KILLJOY 2

DE TAMMI SUTTON

Après un désastreux premier opus signé Graig Ross Jr., **KillJoy**, le boogeyman du hood, est de retour dans cette suite orchestrée par la toute belle Tammi Sutton. Blonde (décolorée) comme les blés, une frimousse d'ange qui fit chavirer Granger lorsqu'elle posa en couverture du magazine Femmes Fatales, mannequin spécialisé dans le pied (c'est clair, plein de mecs ont dû prendre le leur en matant ses photos), Tammi Sutton ne pourrait être qu'une bimbo de plus. Mais elle a d'autres atouts, et non des moindres pour les vicelards avides de Z que nous sommes. En plus de réaliser plusieurs clips pour des groupes cultes (Kiss, Alice in Chains) et de faire l'actrice (**Horrorvision**, **Hell Asylum**), elle se fait un nom dans la production en bossant aussi bien pour Full Moon que pour la Columbia. **KillJoy 2** est donc son premier long-métrage, et force est de constater qu'elle s'en sort beaucoup mieux que Ross Jr., en ayant pourtant cinq fois moins de budget que lui, soit 30 000 dollars à peine. Même si l'histoire est des plus rabâchées (des jeunes délinquants escortés par deux flics tombent en rade dans les bois, KillJoy arrive et les nique tous), **KillJoy 2** s'en sort avec les honneurs, porté à bout de bras par une femme toujours impliquée au maximum dans ce qu'elle fait. Et cela s'en ressent forcément à l'écran.

Alexandre BUSTILLO



DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL.: TAMMI SUTTON. INT.: TRENT HAAGA, CHARLES AUSTIN, AARON BROWN, DEBBIE ROCHON... FORMAT 1.85 (16/9). SON DD 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : TEASER « L'UNIVERS FOU DE FULL MOON ». DIST.: ÉLÉPHANT.

GARAGE DAYS

D'ALEX PROYAS

Après l'échec au box-office du prodigieux **Dark City**, Alex Proyas, passablement échaudé par son expérience hollywoodienne, est retourné dans son Australie bien aimée pour réaliser **Garage Days**. Comédie romantique au jeunisme assumé, ce petit film se situe à des années lumières de ses opus précédents. À travers le parcours de cette bande de potes qui désire s'imposer avec leur groupe sur la scène rock australienne, il livre un film certes branchouille, mais plutôt fun et attachant. Rôdé par les centaines de clips sur lesquels il s'est fait la main, Proyas ne ménage pas les effets de style, lorgnant du coté de **Snatch** et **Trainspotting**, notamment lors d'une scène amusante où les membres du groupe se retrouvent, à leur insu, sous l'emprise du LSD. Accompagné d'une bande son pop-rock qui réunit Supergrass, The Hives, ou bien encore Tom Jones (on est loin du score de **The Crow**), **Garage Days** constitue une petite récréation pour ce grand formaliste qu'on espère voir revenir sur des projets un peu plus ambitieux, dans la lignée d'un **I Robot**, mais sans Will Smith et ses Converses. Comme la gigantesque saga des ***Berserkers*** de Fred Saberhagen par exemple, que Proyas se garde sous le bras depuis belle lurette...

David DOUKHAN

DVD INÉDIT AUSTRALIE. 2002. RÉAL.: ALEX PROYAS. INT.: KICK GURRY, MAYA STANGE, MARTON CSOKAS, PIA MIRANDA, CHRIS SADRINNA. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: FPE.

BROKEN LIZARD'S CLUB DREAD

DE JAY CHANDRASEKHAR

JPP nous en parlait le mois dernier (plus vite, j'ai envie de savoir si c'est bien **Wendigo**) et voilà que **Broken Lizard's Club Dread** déboule en DVD. Rip-off des déjà bien nazes **Super Troopers** et **Puddle Cruiser**, **Club Dread** nous emmène sur une île où sévit un tueur qu'une poignée de bimbos faisandées va tenter de démasquer en compagnie d'un Bill Paxton dreadlocksé. Et ce dernier ferait bien de changer d'agent, puisque après ce fumeux nanar parfois drôle (un mec déguisé en bretzel baise une pouffe déguisée en pastèque !!), il embrayera directement sur le plantage des **Thunderbirds**. Rappelle James, mec.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2004. RÉAL.: JAY CHANDRASEKHAR. INT.: BILL PAXTON, DAN MONTGOMERY JR... FORMAT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES. DIST.: FPE.

DRACULA 2 : ASCENSION

DE PATRICK LUSSIER

Monteur de Wes Craven depuis **Freddy sort de la nuit**, Patrick Lussier remet le couvert avec cette suite directe à son minable **Dracula 2001**, pourtant encensé par Le Nouvel Obs. (Dracula c'est Judas ? C'est géniâââl ! ! !) lors de sa sortie. Là, il ne s'agit ni plus ni moins que d'un vulgaire film de couloir où le baraqué Jason Scott Lee cavale mollement après un prince des vampires maquillé comme une pute morte (Dracula c'est une pute morte ? C'est géniâââl ! ! !). On n'attend donc pas de pied ferme le troisième volet de cette saga qui pue définitivement l'ail.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: PATRICK LUSSIER. INT.: JASON SCOTT LEE, JASON LONDON... FORMAT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : CASTING, SCÈNES COUPÉES. DIST.: TF1 VIDÉO.

PETIT MASSACRE ENTRE AMIS

D'ANDREW GREEN

La sortie en zone 2 de ce slasher moisi de la cave au plafond est uniquement due à la récente surmédiatisation de Paris Hilton, pouffiasse milliardaire ayant acquis sa triste notoriété le cul dans le purin. Troisième film de la blondasse (qui en a quand même 12 à son palmarès, sans parler de ceux où elle se fait ruiner l'entrecuisse), **Petit massacre entre amis** est l'archétype du film d'horreur formaté pour la télé, aussi bavard qu'avare en gore. Maintenant, si on nous ressort un vieux porno avec Vincent McDoom, moi je dégueule sur la moquette.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT G.B. 2002. **NINE LIVES**. RÉAL.: ANDREW GREEN. INT.: PARIS HILTON, DAVID NICOLLE... FORMAT 1.78 (16/9). SON DD 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS, BANDE ANNONCE. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

→ par Yannick DAHAN

Blockbusters à la pelle...

COMME D'HABITUDE, LES ÉDITEURS DE JEUX S'IMAGINENT QUE NOUS SOMMES TOUS DES FILS DE ROTHSCHILD, ET PLUTÔT QUE D'ÉTALER INTELLIGEMMENT LEURS SORTIES, ILS S'AMUSENT À NOUS BALANCER LEURS MEILLEURS TITRES À 60 EUROS PIÈCE AU MÊME MOMENT, EN CETTE JOYEUSE FÊTE DU BUSINESS RACOLEUR QU'EST NOËL. SAISON DE TOUS LES DANGERS POUR UNE INDUSTRIE ULTRA CONCURRENTIELLE, MAIS VÉRITABLE ELDORADO PÉTÉ DE THUNES POUR L'ÉDITEUR QUI SAURA SORTIR SON PRODUIT PHARE AVEC UN MAX DE PUB. À L'HEURE OÙ J'ÉCRIS CES LIGNES, LES AFFICHES MONUMENTALES DE HALO 2, PLACARDÉES SUR LES MURS DE PARIS (APRÈS CELLES DE MAX PAYNE 2), COMME L'HABILLAGE DES TAXIS EN GTA, SIGNENT UNE NOUVELLE ÈRE. PAS CELLE D'UNE INDUSTRIE QUI CONCURRENCE FINANCIÈREMENT LE CINÉMA (C'EST DÉJÀ FAIT DEPUIS DES LUSTRES), MAIS UNE INDUSTRIE QUI SE PUBLICISE, VENDANT SES ICÔNES DE MOINS EN MOINS PIXELLISÉES COMME NOUVEAUX AVATARS MYTHOLOGIQUES.

Half-Life 2 PC

Si le jeu vidéo vit à l'heure actuelle une période bénie en raison de l'arrivée en masse des MMORPG, véritable révolution vidéoludique en devenir, il a, comme toute forme d'art, besoin d'un perpétuel retour aux sources, lui permettant de prendre du recul, d'analyser le chemin parcouru, mais surtout de comprendre l'essence de ses fondements pour mieux repartir de l'avant. À côté des perpétuels « work in progress » que sont les **Mario** et les **Zelda**, après **Prince of Persia : les sables du temps** et **Doom 3**, c'est au tour de l'autre jeu fondateur du FPS actuel de revenir avec force et fracas. Si **Doom** premier du nom avait posé toutes les bases du First Person Shooter, **Half-Life** fut celui qui lui donna une âme, premier jeu du genre à proposer une IA complexe, un scénario immersif, et des innovations bluffantes en termes de gameplay (comme la coopération avec des NPC) qui poussaient très loin l'identification du joueur. **Half-Life** fut aussi la charpente à partir de laquelle des joueurs passionnés ont bâti **Counter-Strike**, le dérivé online le plus joué au monde. Autant dire qu'après **Doom 3**, véritable révolution technologique qui avait déçu son monde par un gameplay volontairement basique, **Half-Life 2** était à son tour attendu comme le messie, promettant d'ajouter à une technicité tout aussi bluffante une profondeur de jeu inouïe. À son tour, **Half-Life 2**, pour être digne de son aîné, se devait de révolutionner le FPS. Disons-le tout net, il n'en est rien, même si le jeu est une vraie merie. Malgré un réel Development hell, les gars de Valve Studio (dont il ne s'agit que du second jeu après **Half-Life** !) ont d'abord réussi une prouesse technologique. Plus beau, plus fluide, encore plus photoréaliste que **Doom 3** (dans des décors extérieurs !), **Half-Life 2** s'affiche en plus, sans ralentissements, dans une résolution digne de ce nom (sur les mêmes bécanes où **Doom 3** se limitait à du 800x600 !). Addictif au possible, le jeu est conçu comme un blockbuster ciné bourré d'effets spéciaux et de scènes d'action dantesques, alternant, à la manière d'un **Medal of Honor**, entre infiltrations, fusillades et parcours en véhicules, le tout ponctué de séquences scriptées nous immergeant davantage dans l'aventure. Mais c'est bien sûr en termes de gameplay que le jeu innove, proposant par exemple la possibilité de contrôler des arachnides et de les balancer sur l'ennemi, ou de manier un canon-aimant, capable d'attraper tout objet dans le jeu et de s'en servir comme projectile, protection, ou autre. Cet argument marketing principal, que Valve a survendu avant la sortie, et qui correspond à une nouvelle technique permettant à n'importe quel objet du jeu de réellement obéir aux lois de la physique (gravité, frottement, etc.), n'est pas un gadget, et sert réellement le gameplay, les développeurs s'amusant à jalonner votre parcours d'énigmes qui ne peuvent être résolues qu'en altérant l'environnement (une idée brillante, déjà exploitée différemment dans **Red Faction**). Bref, des idées sympas, une réalisation absolument magnifique, une action trépidante, mais finalement peu d'enthousiasme à la clé. Bizarrement, **Half-Life 2** a négligé ce qui caractérisait la substantifique moelle de son aîné : son âme. Une âme qui devait tout à un scénario trippant et surtout à la façon dont il captait émotionnellement le joueur. Ici, l'histoire s'avère rapidement peu inspirée et la technologie bluffante du jeu n'est jamais vraiment au service des émotions du joueur. **Doom 3** avait beau être nul en termes narratifs et basique au niveau du gameplay, il accomplissait avec brio son objectif principal : faire flipper comme aucun autre jeu avant lui. Or, **Half-Life 2** pêche par un manque total d'objectif sensoriel. Hormis l'épate technique, le jeu ne cherche pas à faire peur, mais n'est pas non plus assez spectaculaire pour rivaliser avec l'efficacité hollywoodienne des **Medal of Honor** et autres **Halo**. Le jeu suit respectueusement la logique de son prédécesseur et préfère « assurer » que prendre des risques. Mais la révolution d'antan est devenue la norme d'aujourd'hui. Et nous faire flipper, avec le sempiternel coup de la bestiole qui nous saute à la gorge au coin d'un couloir, est désormais impossible : un coup de shotgun et on passe à la suivante. Dommage. Mais attention, **Half-Life 2** reste un excellent FPS, on aurait juste aimé qu'il soit unique en son genre...

notules ludiques

TOUR D'HORIZONS DES GROSSES SORTIES RÉCENTES DANS LA JUNGLE DU MOIS DE DÉCEMBRE, OÙ MALGRÉ LA DÉFERLANTE, IL FAUDRA BIEN FAIRE UN (OU DES POUR LES PLUS CHANCEUX...) CHOIX !

LES INDESTRUCTIBLES (X-Box)

Vous pensez que **Les Indestructibles** est le meilleur film de Pixar et une date dans l'histoire de l'animation, et vous vous dites : « *Tiens, m'en ferais bien une ch'tite partie !* » en voyant les linéaires envahis par l'adaptation du titre sur toutes les consoles. Monumentale erreur ! Ultra basique, mou du genou, visant les mioches lobotomisés, et pas fun pour un sou, ce jeu d'action qui fait tache vaut uniquement pour ses cut-scenes... qui sont en fait des extraits du film !

LEISURE SUIT LARRY : MAGNA CUM LAUDE (X-Box)

Ah, à la simple évocation du titre, les nostalgiques comme moi se rappelleront ce monument de la culture PC mettant en scène un loser entouré de somptueuses biatchs, dont le rêve est de s'envoyer en l'air. Évidemment, son ravalement de façade en 3D n'apporte pas grand-chose, et le jeu s'avère complètement nul en termes de gameplay... comme de sexe d'ailleurs. En revanche, l'humour trash autant héritier d'**American Pie** que des **National Lampoon** fait parfois mouche. Vulgos, scato, et aussi fin qu'une cuite au Beaujolais, ce **Leisure Suit Larry** est idéal pour une soirée graveleuse avec vos potes du club de pétanque...

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LE TIERS AGE (GC)

Un RPG au tour par tour doté de graphismes superbes, pour servir l'univers riche imaginé par Tolkien et visualisé par Jackson, c'est un cadeau qui ne se refuse pas, surtout quand on voit combien la licence a été jusqu'ici sous-exploitée.

Hélas, ce n'est pas Square Enix (boîte de prod des **Final Fantasy**) qui réalise mais les ricains d'Electronic Arts, qui, forts de leur manque total d'imagination, ne se sont pas gênés pour pomper **Final Fantasy X**. À la limite, tant que ça donne un jeu fun et spectaculaire, pourquoi pas ? Le hic, c'est que toute la richesse du gameplay propre aux F.F. de Square (et surtout la gestion des équipements et la profondeur des tactiques de combat) est ici absente. Comme d'hab' chez EA, le jeu est bourré d'effets visuels magnifiques et impressionne son monde, avant de se révéler très faible en termes de contenu. Un jeu beau, simple donc répétitif, réservé à ceux qui n'ont jamais touché un RPG de leur vie...

GTA : San Andreas PS2

Soyons clair et net. Si vous ne deviez vous procurer qu'un jeu en cette fin d'année (et si ce n'est déjà fait), ce serait sans conteste le nouveau titre phare de Rockstar, véritable blockbuster vidéoludique (en termes de budget, promo et contenu) que tout le monde aura acheté avant même d'en connaître la valeur. Fait rare dans une industrie longtemps conditionnée par la dure loi des tests et des notes infligées sévèrement (et souvent de façon arbitraire) par la presse, qui démontre combien ce nouvel opus de la saga la plus subversive du moment a développé un concept que lui envient tous les autres. Car, bien au-delà de ses prouesses techniques (une aire de jeu trois fois plus vaste que dans **Vice City**, des graphismes plus fins et des possibilités infinies), de son cadre « West Coast style » pour homeboys frondeurs adeptes de Gangsta Rap (Granger et moi hallucinons encore sur la possibilité d'orchestrer stratégiquement une guerre des gangs sur *The Chronic* de Dr Dre !), voire même de ses maladresses (gros bugs dans la gestion des tirs, jouabilité parfois inadaptée, carte de la ville si illisible qu'on a parfois envie de casser le jeu), **GTA : San Andreas** a su avant tout proposer un cadre susceptible de fédérer tous les genres. Sorte de MMORPG offline, le chef-d'œuvre de Rockstar peut se targuer d'être le seul jeu aujourd'hui à proposer un cadre techniquement viable où chaque fantasme du joueur trouve une réponse effective. Vous voulez piloter un avion ? C'est possible. Sauter d'un immeuble en parachute ? Pas de problème. Vous taper une pute, draguer une copine, aller danser, jouer au basket, faire de la muscu, effectuer des figures acrobatiques avec un VTT ? Rien de plus simple ! Le tout en intégrant différents types de gameplay empruntés à tous les genres (comme la synchronisation musicale héritière des jeux de danse pour des concours de « car hopping » par exemple !). Et sans prévenir, les gars de Rockstar vous balancent même au coin d'une arrière-cour une icône vous permettant de remplir des missions à 2 joueurs en coopératif. L'hallucination totale !

Bref, **GTA** est devenu une sorte de réalité alternative où tout est possible, où tout fonctionne et, cerise sur le gâteau, où l'énorme panel de possibilités est au service d'une fascination hardcore pour la figure du banditisme la plus détestable. Car **San Andreas** ne nous propose pas de grimper l'échelle du crime de façon opératique comme cela pouvait être le cas dans un **Vice City** finalement très cinématographique, mais d'adopter le point de vue archaïque et tribal d'un cadre urbain où prévaut la loi du talion, un crypto-respect basé sur le culte du fric et de l'apparence, une misogynie érigée en modèle de vertu, une logique de meute où la testostérone prime sur l'intelligence, et un idéal de vie plus proche du « cruising » arrosé à la schnouffe que du crime organisé. Le jeu rêvé pour blancs-becs bobos qui vénèrent Eminem et s'imaginent en gangster du 93 ? Peut-être. En même temps, vous auriez envie de jouer au petit Nicolas de Neuilly, aidant les vioques à traverser la rue et dénonçant aux flics les prostituées du coin ?

FLATOUT (PS2) et BURNOUT 3 (X-Box)

Ce n'est pas très Mad, donc je vais très vite. Mais tous ceux qui aiment conduire des bagnoles démentes à des vitesses vertigineuses ou tout simplement les détruire comme des abrutis bourrés à la bière seront ravis d'apprendre que deux jeux de caisse ont débarqué pour assouvir leur passion : le génial **Burnout 3** (réalisation sans faille et fun omniprésent) et le très sympathique **Flatout** qui, dans la lignée de **Destruction Derby**, vous propose des crashs assez impressionnants. **Burnout 3** l'enterre, c'est sûr, mais cela reste un jeu fun.

FIRE DEPARTMENT 2 (PC)

Comme tous les mioches décérébrés, qui n'a jamais eu envie de ressembler à un père Noël du pauvre et d'aller risquer sa vie dans des incendies dantesques pour un salaire de misère et une bonne conscience ? En attendant de vivre son héroïsme par procuration en allant voir **Ladder 49**, le nouveau **Backdraft** avec John Travolta, essayez donc l'excellent **Fire Department 2**, un excellent RTS vous mettant à la tête d'une escouade de pompiers suicidaires. Beau et prenant...

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

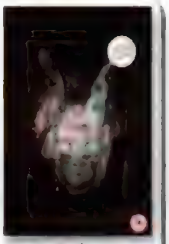
Le pouvoir de tout voir

Recherche et commandes dans le monde entier

Shaun of the Dead (À partir du 15/12, VF et VOSTFR): 31,50€ Z1 NTSC

The Manson Family (VO): 40€ Z2 PAL

Hurlements (2 DVD, VF et VOSTFR): 29,90€ Z2 FR

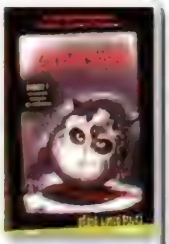


Donnie Darko (Dir's Cut, VOST ang.): 42,75€ Z2 PAL

Zombie 2 (Lucio Fulci) (2 DVD édition spéciale, VOST ang): 41,50€ Z1 NTSC

Carnival of Souls (1962, VOSTFR): 37€ Z2 PAL

I drink your blood (Uncut, VO): 27€ Z1 NTSC



Nightmare Concert (Uncut, VOSTFR) : 27,80€ Z2 FR

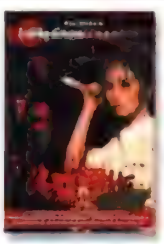
The Night Stalker & The Night Strangler (2 films, VOSTFR): 15,50€ Z1 NTSC

Lobster Man from Mars (VO): 20€ Z1 NTSC

Punk Rock Holocaust (VO): 20€ Z1 NTSC

Night Train Murders (VO): 35€ Z0 NTSC

Shogun Assassin (Uncut, Version ang.): 20€ Z2 PAL



Lady Snowblood - Blizzard from the Netherworld (VOST ang.): 30€ Z1 NTSC

La Légende de Zatoïchi - Le Justicier (N°5, VOSTFR): 28,90€ Z2 FR

Thriller, a Cruel Picture (Crime à Froid, édition limitée, VOST ang): 30€ Z1 NTSC (1)

(1) : Strictement interdit aux moins de dix huit ans. En commandant cet article, je certifie être majeur.

Bon de commande à retourner à : La Petite Boutique du Cinéma (*) - 5, rue Luc Breton 25000 Besançon
Tél. 03 81 61 78 72 - e-mail : boutiquecinema@voila.fr

Je désire recevoir le(s) titre(s) suivant(s):

.....

Je joins mon réglement de .....€ (+5€ frais de port) par
☐ chèque ☐ mandat CASH à l'ordre de la boutique(*).
NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE :.....
CODE POSTAL :..... VILLE : .....

➜ par Olivier GALLIANO

The Grudge

CHRISTOPHER YOUNG - VARESE SARABANDE

La question qu'on peut se poser d'emblée est la suivante : Est-il possible d'écouter une telle musique hors vision du métrage ? La réponse dépendra de ce que vous y cherchez, mais en tout cas, c'est un immense plaisir de retrouver Christopher Young avec un score horrifique. Avant de se pencher sur sa musique, petit retour en arrière indicatif : la musique de la version cinéma japonaise étant un vulgaire repompage du score de **The Ring** de Kenji Kawai, l'apport orchestral du compositeur américain est donc la grande nouveauté de cette B.O.. Le CD s'ouvre sur le thème du film, une sorte de comptine pour enfants flirtant avec les ténèbres avant d'entamer une descente en Enfer atonale où la mélodie n'a plus lieu d'être. L'expérience de Young fait la différence, malgré le manque flagrant d'originalité. Remarque, quand on voit le film, c'était vraiment pas la peine de se prendre la tête. Vous savez déjà ce qu'il reste à sauver de l'expérience « traumatisante » de Takashi Shimizu. (42 min.)

Piranha

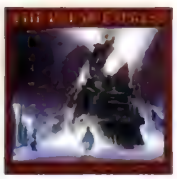
PINO DONAGGIO - VARESE SARABANDE

1000 exemplaires et 31 minutes. Voilà tout ce que la musique de Pino Donaggio aura mérité comme édition discographique. Dès à présent épuisé, Varèse n'aura pas laissé une chance au score de s'épanouir en CD. Donaggio aura donc composé deux B.O. pour Joe Dante (**Pirahna** et **Hurlements**) avant que Jerry Goldsmith entre en jeu. Même si ce n'est pas la musique du siècle, on y ressent clairement les aspirations classiques du compositeur alors à l'apogée de sa créativité sous influences depalmesques (**Carrie**, **Pulsions**, etc.). Bon, vous n'échapperez pas à quelques rythmiques seventies bien senties et à l'utilisation du synthé pour les passages remplis de vilaines bestioles aquatiques. L'édition discographique est, quant à elle, parfaite, avec un livret riche en informations sur le film et le compositeur, où l'on apprendra que Joe Dante avait perdu une des compositions de Donaggio et qu'il dut par conséquent utiliser un morceau collant moins bien aux images. Sacré Joe… (31 min.)

Le Pôle Express

ALAN SILVESTRI & DIVERS - WARNER

Voilà un CD qui ne rend absolument pas justice au travail du compositeur. Après onze films et vingt ans de collaboration entre Alan Silvestri et Robert Zemeckis, on a encore droit à une soupe pas possible, composée de cinq chansons écœurantes de niaiserie, ainsi que d'une flopée de standards. Ce qui fout encore plus les boules, c'est d'écouter la dizaine de minutes du « véritable » score casée sur le CD et de se rendre compte à quel point Silvestri a une patate du feu de Dieu. Depuis **Van Helsing**, on ne sait pas à quoi il carbure, mais qu'il continue ! Le premier des trois morceaux présents est une chanson de Noël démente, la deuxième, une invitation à l'aventure et la troisième, une suite représentative du score composée de tout ce qui fait penser à Noël, des cloches en passant par les chœurs. Difficiles dans ces conditions d'échapper à la comparaison avec **Edward aux mains d'argent** de Danny Elfman tant les deux thèmes se ressemblent. Une fausse note certes, mais parfaite pour donner un coup de fouet aux fêtes de Noël un peu molles. (46 min.)



NEWS

● Le carnet noir de 2004 s'allonge encore. On notera donc le décès de Michel Colombier à l'âge de 65 ans et celui de Carlo Rustichelli à 88 ans. Ce dernier aura notamment composé la musique de nombreux films de genre italiens, dont **Le Tresor de Malaisie**, **Les 4 de l'Ave Maria** ou encore le **Croc blanc** de Lucio Fulci

● C'est ce mois-ci que Varèse (encore lui) en profite pour sortir le score de **Shrek 2** d'Harry Gregson-Williams et la musique de Sean Callery compo[sée] pour la série *24 heures chrono*

● Préparez-vous au choc[kage] en décembre avec **Flight of the Phoenix** de Marco Beltrami chez Varèse, et en janvier, avec **The Aviator** d'Howard Shore

● Vous reprendrez bien un peu de Christophe Willy ? Jetez-vous donc sur l'édition limitée à 1 500 exemplaires (et oui, encore…) de **The Pranks** chez Intrada.

Innocence : Ghost in the Shell 2 / Ghost in the Shell Stand Alone Complex

KENJI KAWAI / YÔKO KANNO - IMPORT

Nous sommes bien contents de constater que Mamoru Oshii et Kenji Kawai ont réussi à faire revivre l'enthousiasme qui nous avait emporté il y a presque dix ans de ça. Le compositeur attitré d'Oshii reprenant la formule du premier opus, on retrouve donc un nouveau thème obsédant composé de chœurs et de percussions. Tout comme sur le premier CD, il est décliné sous trois formes, dont la dernière (celle du climax) risque bien de tourner en boucle chez les fans. Si les musiques d'ambiance n'étonneront plus les fans de Kawai, la tonalité plus synthétique et infiniment plus bourrine que celle du premier film (et déjà amorcée sur **Patlabor WXIII**) permet à la musique d'**Innocence** de se démarquer avec sa propre personnalité. Le résultat ? Un pur chef-d'œuvre. Étrangement, le sort musical de la série aura connu un tout autre traitement. Il s'agit pourtant d'une idée de génie que d'embaucher Yôko Kanno pour trancher radicalement avec Kawai, sans sacrifier pour autant la qualité de l'ensemble. Assurément l'une des plus grandes compositrices en activité au Japon, Kanno s'est démarquée par sa capacité hors normes à composer dans différents styles, voire même à fusionner ces derniers pour donner un résultat inoubliable (**Cowboy Bebop**, **Arjuna**, **Escaflowne**, etc.). Bienvenue dans un délire musical particulier, où chansons et musiques instrumentales riment avec techno et ska, voire même expérimentations bizarroïdes avec des kazoos. (48 min. – 71 min. et 65 min.)

Les Indestructibles

MICHAEL GIACCHINO - DISNEY RECORDS

Après l'éviction-surprise de John Barry (dommage, vu qu'on tripait bien sur la reprise d'**On Her Majesty's Secret Service** dans le teaser) et l'arrivée de Michael Giacchino, petit nouveau s'étant fait remarquer avec les musiques orchestrales des jeux vidéo **Medal of Honor** et autres **Call of Duty**, on avait de quoi se poser quelques questions. Mais entre l'annonce persistante d'un score à la **James Bond** et aujourd'hui l'écoute du CD à proprement parler, il y a de quoi jubiler. Tout comme le film, la musique est une immense somme de bonheur bien déjantée. Un véritable hommage à la maestria des musiques de l'agent secret 007 même si parfois un peu trop proche de sa source d'inspiration. En tout cas, les cuivres s'en donnent à cœur joie et les percussions emboîtent le pas. Les indications du réalisateur au compositeur étant de se lâcher, on sent que ce dernier s'est vraiment fait plaisir. Dommage cependant que l'ensemble ne tienne pas la route sur la totalité du score, malgré deux ou trois morceaux totalement ahurissants (« 100 Mile Dash » ou encore « The Incredits »). Enfin, on ne va pas faire la fine bouche, c'est tellement rare un score si jouissif ! (55 min.)

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS

Les Mondes fantastiques de René Laloux

FABRICE BLIN - LE PYTHAGORE - 192 PAGES - 35 €

Disparu au printemps dernier, le réalisateur René Laloux est l'objet d'un bouquin écrit par le journaliste Fabrice Blin. Ouvrage mûri de longue date et conçu avec l'étroite collaboration du cinéaste, *Les Mondes fantastiques de René Laloux* s'impose facilement comme le livre-référence sur l'auteur et permet de rappeler combien l'œuvre de ce dernier a marqué l'animation française et ouvert la voix à la génération actuelle qui, de Michel Ocelot à Sylvain Chomet, tente de ranimer le flambeau de la cause. Peu prolifique, doté de moyens réduits qui ont bien souvent handicapé le rendu final de son travail, Laloux n'en a pas moins accouché d'une œuvre courageuse, qui reste encore aujourd'hui la preuve vivante qu'un artiste a tenté, entre le début des années 70 et la fin des années 80, de donner ses lettres de noblesse à la science-fiction animée française. Si **La Planète sauvage, Les Maîtres du temps** ou **Gandahar** ont marqué l'imaginaire des fans de SF du monde entier, c'est avant tout parce que leur géniteur a lutté contre vents et marées pour imposer sa vision, s'entourant des meilleurs dessinateurs du genre et ne démordant pas de ses parti pris. Le livre de Blin fait très bien ressentir cela et trace un portrait de l'artiste à la fois chronologique, complet et affectueux. Une iconographie splendide et rare, un entretien long et captivant avec Laloux et les témoignages de ses plus proches collaborateurs (Topor, Mœbius, Caza…) sont les points forts de ce beau livre assurément indispensable. À signaler, pour les internautes, une interview de Fabrice Blin sur le site Mad Movies : http://www.mad-movies.com/news.php?id=688

Conversations en miroir

MICHAEL CIMINO - GALLIMARD - 245 PAGES - 18 €

Exemple type du génie brisé par le système, l'immense Michael Cimino n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même, un fantôme hollywoodien qui tente de survivre tant bien que mal, entre son travail d'écrivain et des projets cinématographiques qui ne verront sans doute jamais le jour. Ce livre crépusculaire et étrange en est la preuve vivante. Tout d'abord, le texte qui donne son titre à l'ouvrage est en fait un long monologue décalé et dépressif, où le cinéaste raconte ses mornes journées, ses rêves brisés, l'incompréhension dont il est la victime dans son milieu, tout cela sans se départir d'un humour blême et d'une réflexion à la fois distanciée et mégalo sur son statut de réalisateur mythique. Le ton est très politiquement incorrect et certaines personnalités (comme Jane Fonda) en prennent plein la gueule. D'autres, amis, rencontres ou compagnons de route du metteur en scène, comme Clint Eastwood, Steve McQueen ou Billy Wilder, passent au détour d'une anecdote, aidant néanmoins à dresser la photographie d'un Hollywood déliquescent et impitoyable. Un autoportrait inachevé vraiment touchant. Suit une longue nouvelle, *A Hundred Oceans*, dans la droite lignée du roman paru il y a 3 ans (*Big Jane*) et dépeignant une Amérique hantée par les personnages de petites gens en quête d'absolu qu'affectionne l'auteur. Néanmoins, tout cela laisse quand même un arrière-goût amer au lecteur, car c'est peu dire que le cinéma de Michael Cimino nous manque terriblement.

Exposition Miyazaki/ Mœbius

Juste un petit mot pour vous signaler une expo exceptionnelle, regroupant et mettant en parallèle les travaux de Hayao Miyazaki et de Jean Giraud alias Mœbius. Ça se passe à la Monnaie de Paris, 11 Quai Conti, 75006 Paris, du 1er décembre au 13 mars, tous les jours de 10h à 19h et le jeudi jusqu'à 22h. Prix du billet : 9 €. Réservations sur place ou dans les FNAC.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / Brainstorm / X-Tro / «Les Ténèbres du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang garce» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le Fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / Re-Animator / La Revanche de Freddy / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / Chapeau Melon et Bottes de Cuir / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / Le Prisonnier / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant / int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden / int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / Elmer / Aux Frontières de l'Aube / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «L'empire : grandeur et decadence»...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'Evil Dead 2...

57 Avoriaz 1989 / Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV Freddy

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super héros»...

62 «I.M. : La grande illusion» / Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...

63 Avoriaz 1990 / Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...

64 «Dossier Frankenstein» / Cabal / Freddy IV / Basket Case 2 / Frankenhooker...

65 Total Recall / Abîss / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Vivo Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / Les Tortues Ninja / Darkman / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / Twin Peaks (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King / int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

75 Avoriaz 1992 / Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / Indiana Jones TV / Twin Peaks / Le Cobaye...

78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...

79 Dossier «Vampires» / les FX de Brain Dead et Evil Dead 3...

81 Avoriaz 1993 / Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...

82 Fortress / Trauma / Les Contes de la Crypte / int. carrière de Joe Dante...

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / int. carrière de George Romero et Dick Smith / Wild Palms...

85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à Jurassic Park / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Action Mutante...

87 Gérardmer 1994 / Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou : Wolf / tous les Hurlements / Body Melt...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / The Crow / la saga des Baby Cart...

90 The Crow / les séries X-Files, Highlander et Batman / Eraserhead...

91 Dossier «Mangas» / Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...

92 L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...

94 Dellamorte Dellamorte / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...

97 X-Files / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier X-Files / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / Hercule TV...

99 Gérardmer 1996 / Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...

100 SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. X-Files / Toy Story...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 N° SPECIAL X-Files / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Toni Mark...

104 X-Files / Millennium / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le Sème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro Godzilla / int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / Millennium...

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

111 Gérardmer 1998 / Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / X-Files / Millennium / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gores»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / Buffy / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / Resident Evil 3...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch...

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / San Ku Kai / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Troma»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les Bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

138 Bossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / int. Kilary Maguire, Kirsten Dunst / L'Echine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HEROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / L'esprit comic-book en 30 films.

144 Men in Black 2 / Le Regne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / Alors 30 ranars assassins

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / S1m0ne / Signes / Blood Feast 2 / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / Int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books ratés / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead /

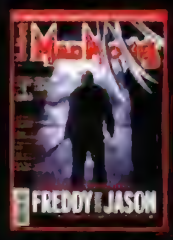
Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead / Le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Evénements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / Int. carrière Steve Wang

155 Dossier Terminator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abimes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel / The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / Int. carrière Sergio Martino

156 Dossier Underworld / Matrix Revolutions / Hero / Identity / Les effets spéciaux de La Ligue des gentlemen extraordinaires / Skinned Deep / Monster Man / Willard / Cowboy Bebop



157 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 /

Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters / Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family / Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / Int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Uniliving /

Screaming Dead / Int. carrière Ruggero

163 Dossier Ong Bak / 800 Balles / L'Armée des morts / The Machinist / Le Convoyeur / Séance / Fenêtre secrète / La Passion du Christ / AFM 2004 / Int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier Kill Bill volume 2 / Dossier Van Helsing / Alien Vs Predator / Atomik Circus / Le Jour d'après / Undead / La Caravane de l'étrange / Int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier L'Armée des morts / Saint-Ange / Memories of Murder / Casshern / Deux Soeurs / The Punisher : le film + le comic-book / Wonderful Days / Int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier Spider-Man 2 / Dossier Hellboy / Les Chroniques de Riddick / Atomik Circus / Le Village / I, Robot / Ghost in the Shell - Innocence / The Storyteller / Cannes 2004 / Int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (Mad Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

Date d'expiration : ..... Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES	29	32	33	34	36	37	38			
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95
96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128
129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139
140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN		143 COUVERTURE BLADE II		144	145	146	147
148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158
159	160	161	162	163	164	165	166			

❑ Hors série n°1 John Carpenter
❑ Hors série n°2 Peter Jackson
❑ Hors série Cinémas d'Asie

☐ Conformément à la loi informatique et libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 58

LE CŒUR CAMBRIOLÉ

1986. RÉAL. ET SCÉN.: MICHEL SUBIELA, D'APRÈS LA NOUVELLE DE GASTON LEROUX. INT.: YANN BABILÉE, CATHERINE ERHARDY, GEORGES MARCHAL, ROGER CAREL, OLIVIA BRUNAUX, MARC FRANÇOIS. PRODUCTION: ANTENNE 2. FRANCE.

Une des deux adaptations télévisées du *Cœur Cambriolé* de Gaston Leroux publié en 1920. Il s'agit d'un drame fantastique avec trois personnages principaux, Hector, sa fiancée Cordélia, et un jeune peintre anglais, Patrick Lunmaster, le voleur, qui va exercer son pouvoir de manipulation sur la future épouse. Il lui offre en effet un portait d'elle, qui l'envoûte et l'incite à rejoindre l'artiste en de romantiques voyages astraux. Les deux amoureux rivaux finissent par s'affronter en duel, mais, contre toute attente, c'est Victoria, pourtant restée dans sa chambre, qui reçoit la balle mortelle. L'autre version remonte à 1970, réalisée par Roger Iglésis pour la première chaîne, avec Giani Esposito et Juliette Villard.

CŒUR DE DRAGON

DRAGONHEART. 1996. RÉAL.: ROB COHEN. SCÉN.: CHARLES EDWARD POGUE, PATRICK READ JOHNSON. INT.: DENNIS QUAID, DAVID THEWLIS, DINA MEYER, PETE POSTLETHWAITE, BRIAN THOMPSON, WOLF CHRISTIAN, JASON ISAACS. PROD.: RAFAELLA DE LAURENTIIS, UNIVERSAL PICTURES. DISTR.: U.P. USA.

Belle réussite que ce dragon élaboré par Phil Tippett, malgré des erreurs flagrantes de proportions entre les personnages et l'animal. Le récit s'inspire beaucoup des Chevaliers de la Table Ronde, et de leur fameux code de l'honneur, évidemment aussitôt bafoué, sinon, ça ne serait pas drôle. Cela nous vaut quelques sentences manichéennes d'une rusticité rare, destinées à émouvoir le grand public : « *Secouons le joug du tyran !* » clame le bon peuple. « *J'ai commis l'erreur de laisser triompher la tyrannie...* » reconnaît le dragon. « *La naïveté, c'est*

Cœur de dragon. Entre Draco et Bowen (Dennis Quaid) le courant passe : « Dans les ténèbres, il y a toujours de la lumière... » !!!

fini ! » décide le chevalier Bowen (Dennis Quaid)… Ce qu'il croit tout du moins car l'on apprend encore des choses édifiantes, du genre : *« Les gentils dragons vont au paradis des dragons... », « Le malheur, c'est de voir nos rêves se transformer en chimères... »*, et ce décisif *« Dans les ténèbres, il y a toujours de la lumière. »* Ce qui est bien pratique quand vous tombez en panne la nuit en pleine brousse… Bref, entre la voix caverneuse de Philippe Noiret (VF), et celle de Sean Connery (VO), Draco s'exprime comme un œuf… récupéré in-extremis pour faire naître une nouvelle créature dans **Dragonheart, A New Beginning**, plus fauché, plus simpliste, inédit chez nous en salles, mais sorti à la vidéo. Et dire qu'on nous vendait Draco comme le dernier dragon en vie ! Encore de la publicité mensongère… (M101P.16, M103P.28).

CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE

HEARTS IN ATLANTIS. 2001. RÉAL.: SCOTT HICKS. SCÉN.: WILLIAM GOLDMAN, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: ANTHONY HOPKINS, DAVID MORSE, MIKA BOOREM, HOPE DAVIS, CELIA WESTON, ANTON YELKIN, ALAN TUDYK. PROD.: BRUCE BERMAN, MICHAEL FLYNN, KERRY HEYSEN, JODI ZUCKERMAN, CASTLE ROCK/NPV/VILLAGE ROADSHOW. DISTR.: WARNER BROS PICTURES. USA.

De retour dans sa ville natale, Bobby évoque son enfance dans les années soixante, et revit sa rencontre avec un sexagénaire aux dons multiples

Cœurs perdus en Atlantide. Rapports magiques entre l'homme (Anthony Hopkins) et l'enfant.

(Anthony Hopkins), recherché par les hommes en noir du FBI (des extraterrestres dans le texte original de Stephen King), qui veulent le forcer à utiliser ses pouvoirs psychiques dans leur lutte contre les communistes. Entre l'homme et l'enfant la magie opère aussitôt, chacun apportant quelque chose à l'autre, tandis que l'émotion monte, à la faveur de cette description des personnages. Description préférée aux effets faciles désormais indissociables de notre cinéma contemporain. Sous forme de parcours initiatique, l'auteur dénonce au passage les intolérances d'une nation impérialiste, malmène l'image de la sacro-sainte famille américaine, fustige l'anti-communisme primaire et la guerre au Vietnam, tandis que la bande-son nous ressert les grands succès de l'époque. (M138P.14).

COÏNCIDENCES

1946. RÉAL. ET SCÉN.: SERGE DEBECQUE. INT.: SERGE REGGIANI, PIERRE RENOIR, JEAN PARÉDÈS, ANDRÉE CLÉMENT, FRANÇOISE DEILLIE, DENISE GREY. PROD.: GENEVIÈVE BLONDEAU, EQUIPES ARTISANALES CINÉMATOGRAPHIQUES. DISTR.: LUX FILMS. FRANCE.

Comédie dramatico-télé-fantastique basée sur le thème archi-connu des souhaits exaucés qui procurent davantage d'ennuis à leur destinataire que de réels bienfaits. Serge Reggiani incarne en effet le héros bénéficiaire de trois boules magiques symbolisant la fortune, l'amour et la mort. Hélas, ces divers éléments ne se répartissent pas comme prévu, et le malheureux sombre bientôt dans la

Coïncidences (1946). Serge Reggiani a les boules... magiques.

folie, tentant de correspondre dans l'au-delà avec son épouse, devenue la victime inattendue de cette mort souhaitée à l'origine pour quelqu'un d'autre.

COÏNCIDENCES

1987. RÉAL. ET SCÉN.: JEAN-PIERRE RIVIÈRE. INT.: JEAN-PIERRE RIVIÈRE, ANNIE CHAPLIN, JOSÉPHINE CHAPLIN, LAURE SABARDIN. PROD.: JEAN-PIERRE RIVIÈRE. FRANCE.

Les « coïncidences » se suivent mais ne se ressemblent pas, même s'il s'agit de deux productions françaises. Jean-Pierre Rivière développe pour sa part une crise de bucolisme champêtre dans notre campagne profonde si riche en mystères non résolus. Un couple s'installe dans la région du Perche et se déchire, observé par de curieux personnages locaux : sauvageonne aux pouvoirs hypnotiques, monstre assassin, étrange institutrice, ou encore sorcière du village. L'auteur privilégie la lenteur de ses insistants panoramiques d'une beauté farouche, mais aussi d'un ennui soporifique plutôt sidéral. **Coïncidences** passa au 16e Festival d'Avoriaz, en janvier 88, soulevant à sa vision, soit la colère, soit le rire des braves festivaliers que la distribution gratuite de glaces Häagen-Dazs à la séance ne parvinrent pas tout à fait à consoler !

COLD CREEK MANOR

2003. RÉAL.: MIKE FIGGIS. SCÉN.: RICHARD JEFFERIES. INT.: DENNIS QUAID, SHARON STONE, STEPHEN DORFF, JULIETTE LEWIS, CHRISTOPHER PLUMMER. PROD.: MIKE FIGGIS, ANNIE STEWART, TOUCHTONE PICTURES/COLD CREEK MANOR PROD. USA.

Dennis Quaid et Sharon Stone incarnent le couple venu de New York pour s'installer avec leurs deux enfants dans une vieille demeure, où plane encore l'ombre des précédents occupants. Fantômes, ou influence de la vieille bâtisse sur les nouveaux arrivants ? Les choses se compliquent encore avec le retour de l'ancien propriétaire fraîchement sorti de prison. Atmosphère, atmosphère… Justement, Mike Figgis n'a pas son pareil pour nous brosser de troubles atmosphères où gravitent le plus souvent de non moins étranges personnages (**Stormy Monday**, **Affaires privées**, ou encore le sombre **Liebestraum**, passé à Avoriaz en 92, et rebaptisé depuis **Traumatismes** à la vidéo). **Cold Creek Manor** tente de maintenir le niveau et joue d'un final ambigü aux allures de **Shining**. Mais son script évoque davantage la série B, malgré son casting éblouissant et un budget confortable. Les distributeurs partagent sûrement cet avis, pour le laisser sortir en DVD sous le titre assez réducteur de **La Gorge du Diable**.

THE COLD EQUATIONS

1996. RÉAL.: PETER GEIGER. TV. SCÉN.: PETER GEIGER, STEPHEN BERGER, NORMAN PLOTKIN, D'APRÈS L'HISTOIRE DE TOM GODWIN. INT.: BILL CAMPBELL, DANIEL ROEBUCK, POPPY MONTGOMERY, HEIDI SWEDBERG, WILLIAM R. MOSES, JOHN PROSKY. PROD.: YORAM BARZILAI, PICTURES/ALLIANCE COMMUNICATIONS/CHANTICLEER FILMS. USA.

Nous assistons à un drame spatial, quand le pilote John Barton découvre une passagère clandestine à son bord, la potelée Poppy Montgomery. En effet, le carburant prévu au plus juste ne permettra pas l'acheminement d'un vaccin destiné aux mineurs travaillant sur une lointaine planète, compte-tenu de ce surpoids imprévu. En raison de quoi, et faute de connaître un régime alimentaire assez radical, il lui propose de façon assez cavalière de s'éjecter dans l'espace. Malgré ce délestage du genre brutal, nous apprenons que le vaccin ne parviendra quand même pas aux ouvriers, sacrifiés à la cause de la rentabilité immédiate. Ce script d'un pessimisme outrancier s'inspire d'un épisode de ***Twilight Zone*** (saison 87/88), étoffé pour atteindre les 95 minutes annoncées.

COLD HARVEST

1998. RÉAL.: ISAAC FLORENTINE. SCÉN.: FRANK DIETZ. INT.: GARY DANIELS, BRYAN GENESSE, BARBARA CRAMPTON, CHRIS BUCHANAN, CECIL CARTER. PROD.: YORAM BARZILAI, BOAZ DAVIDSON, MANDY BRANCH, NU IMAGE. USA.

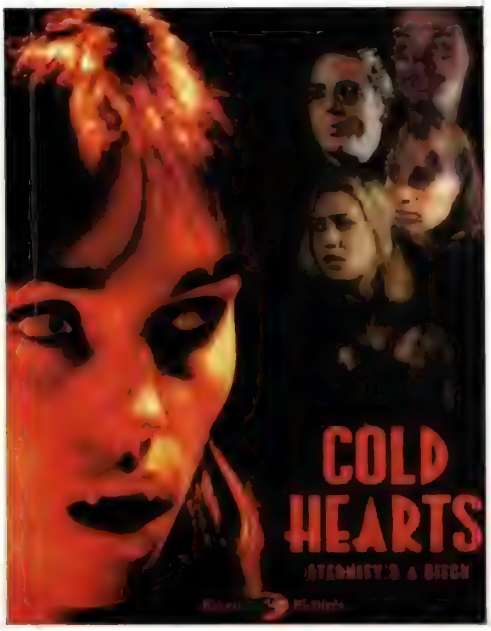
Joyeux mélange de western, de kickboxing (d'où la présence du spécialiste Gary Daniels) et de dérive post-apocalyptique à la **Mad Max**. Après la chute d'une comète rien ne va plus sur Terre, et certains humains survivants divisés en bandes rivales font régner la terreur, tandis qu'une poignée de chasseurs de prime tentent de maintenir l'ordre. Gary Daniels est de ceux-là, accompagné par la belle Barbara Crampton (de retour !), dans le rôle de la femme détentrice d'un anti-corps capable d'enrayer l'épidémie de peste ravageant la

planète. Les explosions vont bon train, ça flingue à tout va, et la musique souligne les effets, passant d'un genre à l'autre, sans oublier le western italien et ses accents plaintifs à la Ennio Morricone dans la série des **Dollars...**. Diffusé plusieurs fois cette année sur la chaîne TF6 sous le titre assez trompeur de **Chasse à l'homme**.

COLD HEARTS

1998. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT A. MASCIANTONIO. INT.: ROBERT FLOYD, CHRISTIAN WICHL, MARISA RYAN, AMY JO JOHNSON, FRED NORRIS, CHRISTIAN CAMPBELL. PROD.: ROBERT A. MASCIANTONIO, RAVEN PICTURES. USA.

Dans le registre encombré des nouveaux vampires à l'écran (comme on parlait autrefois des nouveaux philosophes...), Masciantonio joue la carte du romantisme, secondé par de jeunes protagonistes souvent venus de séries télés pour ados. Craignant une compréhension difficile auprès d'un public tout aussi juvénile, les vampires se répartissent donc en bons et méchants vampires. Les premiers puisant dans les réserves médicales le sang humain nécessaire à leur survie, les autres (les « bad boys vampires » !), s'en tenant à la bonne vieille méthode de la mort sûre ! Entre les deux bandes, l'enjeu fatal : Viktoria, une jolie vampirette (Marisa Ryan), qui ne fait rien qu'exciter tout le monde ! Pas mal de réminiscences de **Génération perdue**, **Aux Frontières de l'aube**, ou encore de ***Buffy contre les vampires*** dans cette production tournée en vidéo, bénéficiant toutefois d'excellents effets de maquillages dus à l'atelier Tom Savini.



COLD HEAVEN

1992. RÉAL.: NICOLAS ROEG. SCÉN.: ALLAN SCOTT, D'APRÈS BRIAN MOORE. INT.: JAMES RUSSO, WILL PATTON, THERESA RUSSELL, RICHARD BRADFORD, MARK HARMON, JULIE CARMEN, TALIA SHIRE. PROD.: ALLAN SCOTT, JONATHAN B. KARNE, RAFFORD PRODUCTION. GB.

Theresa Russell pratique un sport fort légitime, celui de l'adultère, dont on devrait bien diffuser les épreuves en direct lors des prochains jeux olympiques au lieu des lénifiants lancers de marteaux ou courses à l'aviron, ce qui nous ferait déjà des vacances ! À propos de vacances, le couple se rend à Mexico, où le mari se fait très légèrement tuer dans un accident de bateau. Mais, le lendemain, le corps a disparu d'une morgue pourtant fort accueillante, et l'héroïne, un tantinet culpabilisée, subit les apparitions de son mari persuadé de sa responsabilité dans cette affaire. Un solide suspense, basé sur le remords, où intervient en outre la justice divine et même les apparitions (toujours lourdes donc !) de la Vierge Marie en personne. Programmé en avant-première européenne au 10e Festival Fantastique de Bruxelles.

COLD LIGHT OF DAY

1989. RÉAL. ET SCÉN.: FHIONA LOUISE. INT.: BOB FLAG, GEOFFREY GREENHILL, CLAIRE KING, MARTIN BYRNE-QUINN, BILL MERROW, KEITH HAMILTON COBB. PROD.: RICHARD DRISCOLL, CREATIVE ARTISTS. GB.

Bob Flag (le Big Brother du **1984** de Michael Radford) assure le rôle du célèbre tueur britannique, Dennis Nilsen. Ce psycho-maniaque brava les forces de police durant des années, mutilant, torturant, démembrant ses victimes, pour en conserver les meilleurs morceaux. Sous son plancher, il évacue les autres au petit bonheur, bouchant ainsi ses évacuations d'eau, ce qui le fit prendre et condamner à la prison à vie en 1983. Une décision de justice lui interdit récemment de publier ses mémoires... Homosexuel, il s'attaqua ainsi à une quinzaine d'hommes, poussant le vice jusqu'à la nécrophilie. Ce qui pouvait faire l'objet d'un documentaire déjà glauque tourne hélas à la morbidité provocatrice entre les mains du producteur Richard Driscoll, dont on connaît l'opportunisme roublard qui le pousse à plagier les succès du moment avec, en 2002, certains titres orientés comme **Legend of the Rings**, ou encore **Harry and the Wizard**.

COLD LIGHT OF DAY

OU **IN THE COLD LIGHT OF DAY**. 1995. RÉAL.: RUDOLF VAN DEN BERG. SCÉN.: DOUG MAGEE. INT.: RICHARD E. GRANT, SIMON CADELL, JAMES LAURENSON, LINSEY BAXTER, PERDITA WEEKS. PROD.: METEOR FILMS. GB.

Richard E. Grant incarne l'officier de police Viktor Marek à la recherche d'un tueur d'enfants, qui semble sévir sur une petite route de la campagne anglaise. Il lui vient soudain une idée assez stupéfiante : investir une station service, où il place une jeune femme sans foyer et mère d'une fillette, comptant sur cette dernière pour lui servir d'appât. Un pari gonflé ! Venu du documentaire, Van den Berg s'est fait connaître des fantasticophiles à la faveur d'un saignant **The Johnsons**, où nous retrouvions la plantureuse Monique Van de Ven, de **Turkish Delight** et **Amsterdamned**.

Cold Light of Day (1995). Simon Cadell joue le tueur d'enfants... et à la poupée !

L'histoire provient de l'auteur suisse Friedrich Dürrenmatt, mais, à ses propres dires, le cinéaste va plutôt chercher son souffle du côté des joyaux du genre : **Henry, Portrait of a Serial Killer**, **Le Silence des agneaux**, et même, **C'est arrivé près de chez vous**, le modèle du psycho-killer selon lui. Depuis, Van den Berg a signé un **For My Baby**, mélange de comédie et de ghost-story. Le sujet de Dürrenmatt (*Das Versprechen : La Promesse*) inspira deux autres versions plus « soft » : allemande en 1958, avec Gert Frõbe et Michel Simon, signée Ladislao Vajda, et plus récemment américaine, **The Pledge**, de Sean Penn, tournée en 2001 et sortie chez nous la même année.

THE COLD ROOM

1984. RÉAL. ET SCÉN.: JAMES DEARDEN, D'APRÈS JEFFREY CAINE. INT.: GEORGE SEGAL, AMANDA PAYS, RENÉE SOUTENDIJK, WARREN CLARK, ANTHONY HIGGINS, CLIFFORD ROSE, ELISABETH SPRIGGS. PROD.: MARK FORSTATER PRODUCTION/HBO-TV. GB.

Une jeune fille (Amanda Pays) revient à Berlin-Est pour y retrouver son père après une brouille datant de plusieurs années. Dans cet appartement, où planent les ombres du passé, elle ressent une menace indistincte, croise des personnages étranges, avant de découvrir une pièce dérobée,

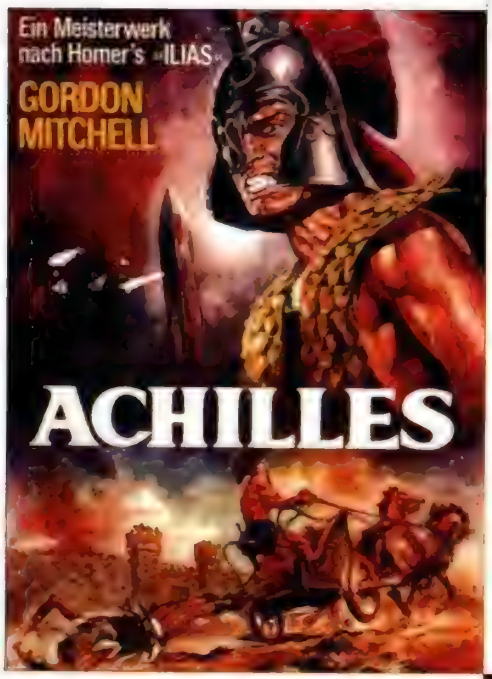
The Cold Room. Quand les époques se confondent !

où se dissimule Erich, jeune juif traqué par les nazis ! En fait, les époques se confondent, l'illusion et la réalité se mélangent dans l'esprit de l'héroïne, victime de l'influence d'une autre jeune fille ayant vécu autrefois sur les lieux, qu'elle finit par rejoindre à travers le temps. James Dearden signe là une œuvre envoûtante et d'une rare finesse, qu'il vint présenter au Festival d'Avoriaz 85 pour y remporter le Prix Spécial du Jury. Ceci après une médaille d'or à Chicago pour un précédent titre, **Diversion**, tourné en 1980.

COLD SWEAT

1993. RÉAL.: GAIL HARVEY. SCÉN.: RICHARD BEATTIE. INT.: BEN CROSS, SHANNON TWEED, LENORE ZANN, ADAM BALDWIN, DAVE THOMAS, MARIA DEL MAR. PROD.: PETER R. SIMPSON, NORSTAR & ONTARIO FILM INVESTMENT. USA.

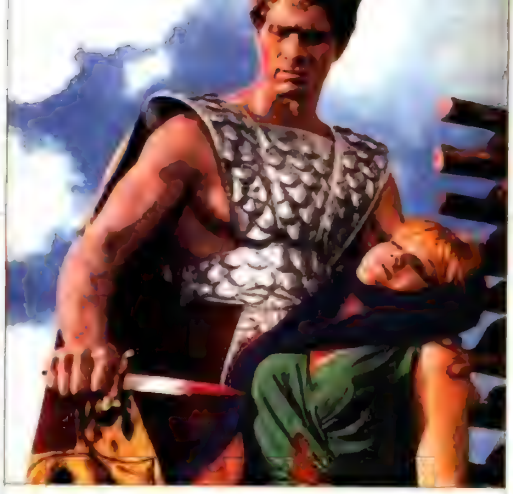
Pour remplir son contrat, et son compte en banque à l'occasion, Ben Cross, tueur professionnel de son état, supprime une femme innocente (Lenore Zann), laquelle revient le culpabiliser sous forme de charmant spectre, d'autant plus charmant qu'elle lui apparaît généralement nue. Et pendant ce temps, la belle Shannon Tweed trompe son businessman-escroc de mari avec un enthousiasme communicatif, ce qui va constituer la nouvelle affaire de notre héros, toujours poursuivi par sa jolie fantômette. Un thriller érotique tourné en vidéo, dont l'humour noir et l'interprétation valent le détour, même si l'on sent très fort l'influence de **Basic Instinct**, tourné l'année précédente, assorti d'un zeste de **Liaison fatale**. Le scénariste se plaît d'ailleurs à tant noircir ses autres personnages que le tueur finit par nous paraître sympathique (et puis, ça gagne bien comme métier, faut dire aussi...). Sorti autrefois chez Delta Vidéo sous le titre approprié de **Sale temps pour un tueur**.



LA COLÈRE D'ACHILLE

L'IRA DI ACHILLE. 1962. RÉAL.: MARINO GIROLAMI. SCÉN.: GIUSEPPE DE SANTIS. INT.: GORDON MITCHELL, JACQUES BERGERAC, CRISTINA GAIONI, ENZO FIERMONTE, ELEONORA BIANCHI. PROD.: UNEUROP FILMS. DISTR.: UFA COMACICO, ITALIE.

Durant le siège de Troie, Achille, vexé et fin saoul, se retire sous sa tente, refusant de combattre, ce qui provoque la mort de son ami Patrocle abattu par Hector, fils du roi Priam. Intervient alors cette attendue « colère d'Achille » à l'encontre du brutal Hector à son tour bientôt terrassé. Etonnant, non, cette brutalité finalement simpliste dans le petit monde du péplum ? L'appropriation de l'Iliade, et certaines références à la mythologie grecque, rattachent pourtant cette historiette limite anesthésiante au genre fantastique. Marino Girolami passera de la comédie au western, du



La Colère d'Achille. Achille (Gordon Mitchell) s'est mis en colère !

péplum au cinéma érotique, avant de signer sous pseudonyme le fracassant **La Terreur des zombies**. Le bodybuildé Gordon Mitchell (Achille) est récemment décédé à l'âge 80 ans, après une carrière presqu'exclusivement consacrée à la noble cause du cinéma populaire.

LE COLLECTIONNEUR

2002. RÉAL.: JEAN BEAUDIN. SCÉN.: CHANTAL CADIEUX, D'APRÈS CHRYSTINE BROUILLET. INT.: MAUDE GUÉRIN, LUC PICARD, LAWRENCE ARCOUETTE, YVES JACQUES, JULIE MÉNARD, YVAN PONTON. PROD.: CHRISTIAN LAROUCHE, GINETTE PETIT, CHRYSTAL FILMS. CANADA.

Maude Guérin interprète l'héroïne des livres de Chrystine Brouillet, une détective spécialisée dans les affaires psycho-délicates. La voici sur les traces sanglantes du collectionneur annoncé, un maniaque qui tente de « reconstruire » sa mère disparue, en prélevant chaque partie anatomique sur le corps de ses victimes. L'idée paraît originale et pourtant, ce nouveau **Frankenstein** bien allumé ne fait que suivre d'autres pervers du même tonneau, comme ceux rencontrés dans l'inquiétant **La Résidence**, de l'Espagnol Narciso Ibáñez Serrador, et dans le cucufiant **Le Sadique à la tronçonneuse** de son compatriote moins doué, Juan Piquer Simon. Ce puzzle macabre nous vient cette fois du Québec, fignolé par Jean Beaudin, dont nous connaissions déjà **Le Diable est parmi nous** (film fantastique présenté à Cannes en 72), et plus récemment, le thriller **Souvenirs intimes**.

LA COLLINE A DES YEUX

THE HILLS HAVE EYES. 1977. RÉAL. ET SCÉN.: WES CRAVEN. INT.: JANUS BLYTHE, JAMES WHITWORTH, LANCE GORDON, JOAN STEADMAN, VIRGINIA VINCENT, MICHAEL BERRYMAN, ARTHUR KING. PROD.: PETER LOCKE POUR BLOOD RELATIONS COMPANY. DISTR.: AUDIFILM. USA.

Choc des cultures, des civilisations, et choc tout court que ce récit sado-masochiste d'une famille américaine agressée par des barbares dégénérés, violeurs et cannibales. À revoir le film de nos jours, il est aisé d'en mesurer toute la caricature et les portraits outranciers des deux groupes mis en présence dans cette région désertique. D'un côté, de parfaits produits de la société de consommation yankee, exécrables dans leur fatuité satisfaite et leur mépris pour la nature. De l'autre, des affreux revenus aux temps primitifs, habitués à détruire ou exterminer, tels autrefois les barbares traversant les pays civilisés. Comme dans **La Dernière maison sur la gauche**, du même Wes Craven, le récit tourne à la célébration de la surenchère brutale comme seule réponse à l'agression sauvage. Très partagée lors de sa sortie, la critique cherchait ses repères, en appelait au grand-guignol, à **Massacre à la tronçonneuse**, tandis que dans les différents festivals le film obtenait un succès considérable (Grand Prix à celui de Sitges, en Espagne, où chaque nouveau meurtre s'accompagnait d'une série de *« Olé ! »* finalement assez distanciateurs). (M17P.28 et 37, M19P.7).

La Colline a des yeux, mais ne dort que d'un seul !

LA COLLINE A DES YEUX 2

THE HILLS HAVE EYES, PART 2. 1984. RÉAL. ET SCÉN.: WES CRAVEN. INT.: ROBERT HOUSTON, MICHAEL BERRYMAN, PETER FRECHETTE, TAMARA STAFFORD, JANUS BLYTHE, JOHN BLOOM, JOHN LAUGHLIN. PROD.: BARRY CAHN, PETER LOCKE, CANNON GROUP/VTC/NEW REALM ENTERTAINMENT. DISTR.: CANNON FRANCE. USA.

Wes Craven et ses producteurs ajoutent un œil à leur « colline » sept ans plus tard, et récupèrent quelques personnages du récit original : Pluto, rescapé miracle (l'étonnant Michael Berryman, appelé Pluton dans la VF pour faire un peu moins Disney !), et Ruby, l'ancienne sauvageonne, mariée, contre toute attente, à Bobby, le fils de la famille yuppie agressée dans le premier opus. En bref, des motards, encore plus ridicules qu'au Paris-Dakar (*« Ah, que si j'avais eu 45 minutes d'avance, je serais*

La Colline a des yeux 2. Michael Berryman, madmaxien en diable !

arrivé 45 minutes plus tôt ! »), se trompent de route et croisent quelques barbares excités. Après le cruel survival de 77, ce second volet ratisse large et tourne vite au burlesque, malgré ses quelques références à **Mad Max**, à **Massacre à la tronçonneuse** (l'oncle de Pluto, surnommé « le faucheur », et boucher de son état), et même à la série des **Vendredi 13**, avec tous ces jeunes occis d'originale manière, mais dont nul ne se soucie tant ils sont nigauds ! Ajoutée à ce consternant état des lieux, l'utilisation facile de nombreuses séquences du premier épisode confirme la vacuité de cette séquelle purement mercantile. Et pour qui tomberait sur un certain **The Hills Have Eyes 3**, signalons qu'il s'agit là d'un titre alternatif produit par Wes Craven, titré habituellement **Mind Ripper** ou **The Outpost**, ou encore **Wes Craven Presents Mind Ripper** (en vidéo française : **Peur panique**). (M46P.10).

COLONEL MARCH

COLONEL MARCH OF SCOTLAND YARD. 1954/55. RÉAL.: BERNARD KNOWLES, CY ENDFIELD, ARTHUR CRABTREE, ETC. SCÉN.: JOHN DICKSON CARR, LEE DAVIS, ETC. SÉRIE TV. INT.: BORIS KARLOFF, EWAN ROBERTS, ERIC POHLMANN, ANTON DIFFRING, MARNE MAITLAND. PROD.: A FOUNTAIN FILMS PRODUCTION, ITV. GB.

Série britannique dans laquelle Boris Karloff incarne cet officier de Scotland Yard imaginé par John Dickson Carr (qui ne l'imaginait d'ailleurs pas borgne, mais les scénaristes trouvèrent ce détail pittoresque...). Dans le premier épisode, March dévoile les divers objets d'une vitrine, témoins d'affaires insolites. Nous découvrons aussi son bureau, exigu, à la porte indiquant « D3, Col. March », nunuchement traduit en français par « Service des causes bizarres » (et même « Service des causes perdues » dans ***Tous les chats sont gris***, où Christopher Lee, en couturier français, n'imaginait pas encore quel fameux Dracula il incarnerait un peu plus tard...). 26 épisodes de 26 minutes explorent ainsi diverses énigmes souvent ingénieuses (le poignard en verre indécelable dans sa carafe d'eau, l'homme supposé invisible, l'apparition d'un yéti à Londres, l'intervention d'extraterrestres, ou encore ce faux spectre créé par projection sur simple écran de fumée). Comme pour la série des ***Sherlock Holmes***, avec Ronald Howard, des épisodes passèrent en salles avant les films (1), et notamment aux deux Cinéac (Gare Montparnasse et Gare Saint-Lazare), dont les programmes d'une heure pile à l'époque aidaient les voyageurs en avance de trois quarts d'heure à joyeusement rater leur train !!!

(1) Ne pas se laisser impressionner par ce **Colonel March Investigates**, faussement daté de 1952, et qui n'est que le recueil de trois épisodes tournés en 54.

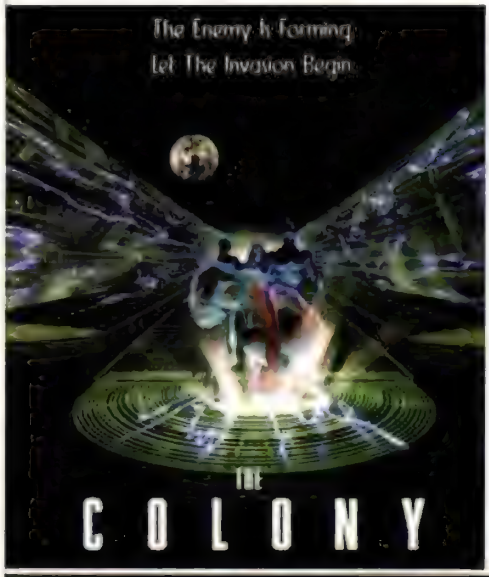
COLONY

OU **COLONY MUTATION**. 1995. RÉAL.: TOM BERNA. SCÉN.: ROBERT GUSHA (TOM BERNA). INT.: ROBERT ULRICH, JOAN DINCO, DAVID ROMMEL, SUSAN CANE, ANNA ZIZZO, TAMMY ANDERSEN. PROD.: TOM BERNA, TYGER BRAND COFFEE PRODUCTIONS. USA.

Un laboratoire de génétique travaille ferme à l'élaboration d'un sérum capable de recoudre des membres sectionnés sur leur légitime propriétaire. Tout le monde est bien content, sauf quand l'épouse du chercheur en chef découvre son mari en fâcheuse posture avec la secrétaire du labo. Par vengeance, elle lui administre alors le produit encore à l'étude, ce qui provoque chez lui, puis dans son entourage, de stupéfiantes mutations. Les organes changent de place, ou bien les bras et les jambes, saisis d'une autonomie subite, quittent les corps pour vivre leur propre vie, poursuivis vaille que vaille par les malheureuses victimes de cette terrifiante amputation. Bricolé à l'économie, ce premier film de Tom Berna bénéficie d'excellents effets spéciaux, ce qui n'exclut pas l'irruption d'un humour torride, aussi bien à l'écran que dans les coulisses : le réalisateur/maquilleur, se trompant dans les doses d'alginate (au grand dam des acteurs), reconnaît qu'il ne sera jamais Dick Smith, tandis que l'héroïne, enceinte, et devenue trop voyante au bout de six mois de tournage, voit son personnage tué avant le final prévu, et remplacé par une sœur hypothétique qui se débarrassera des monstres à sa place. Nous au moins, sur **Time Demon**, on n'engrossait pas les actrices, quand même ! Mais, on faisait attention, faut dire...

THE COLONY

1997. RÉAL.: PETER GEIGER. SCÉN.: RICHARD KLETTER, PETER GEIGER. INT.: JAMES AVERY, JOHN PROSKY, CRISTI CONAWAY, ERIC ALAN KRAMER, ISABELA HOFMAN. PROD.: THOM COLWELL, TRIMARK PICTURES. USA.



Anna Zizzo dans Colony. Grosse éclate sur le tournage.

Il ne s'agit pas de jolies colonies de vacances là non plus, mais de l'enlèvement de Terriens par des Aliens, soumis à divers tests afin d'étudier la possibilité de contrôler la race humaine en prévision d'un débarquement massif. Par bonheur, c'est compter sans l'ingéniosité des humains et leur détermination à sauver la planète. Avec déjà trois films à son compteur, Geiger (!) surfe cette fois sur la mode **X-Files/Independence Day**. Du sur-mesure pour la chaîne Sci-Fi Channel, qui prend tout de même le soin d'écourter quelques séquences de nudité d'une fraîcheur assez innocente. Une jeune femme blonde visualisée au flou artistique se caresse en effet les seins avec conviction toutes les dix minutes, sans rapport direct avec l'intrigue, mais bon, ça fait joli !

Opération Peur

Longtemps inédite en France, l'une des œuvres méconnues du réalisateur de Six femmes pour l'assassin et du Masque du démon sort en DVD Mad. L'occasion de se (re)plonger dans cette classique histoire de fantômes et de malédiction que le cinéaste dépeint avec la griffe qui lui est propre.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Un Bava au sommet de son maniérisme plastique, servi par une distribution qu'il choisît malgré lui : de Valerio Valeri, le petit garçon interprétant la petite revenante (!), à Giacomo Rossi-Stuart, le Dr. Eswai, en passant par la ténébreuse Fabienne Dali et la très sexy Erika Blanc. Des images qui marqueront les amateurs d'épouvante gothique et même Federico Fellini...

Si aujourd'hui, à l'occasion d'une sortie DVD, **Opération Peur** a acquis son diplôme de classique de l'épouvante made in Italy, il est longtemps resté dans l'ombre. En France tout particulièrement, où il n'est jamais sorti en salles alors que plusieurs des œuvrettes les moins « cotées » de son auteur ont bénéficié d'une diffusion substantielle, comme ce fut le cas pour **Baron Vampire**, **Cinq filles dans une nuit chaude d'été** et **La Planète des vampires**.
Sur le curriculum vitae de Mario Bava, **Opération Peur** occupe pourtant une place de choix. Certes derrière **Le Masque du démon**, **La Baie sanglante**, **Six femmes pour l'assassin**, **Le Corps et le fouet** et **Les Trois visages de la peur**, mais à un niveau tout de même élevé sur l'échelle des valeurs du genre.

FAUX SEMBLANTS

Du genre, **Opération Peur** en présente immédiatement toutes les caractéristiques, à tel point que son scénario peut s'apparenter de prime abord à une vaste enfilade de clichés. Un authentique inventaire de poncifs passablement éculés : village sinistre et isolé, arrivée d'un étranger, découverte d'une terrible malédiction, famille maudite, succession de morts violentes, sorcière, vieille aristocrate usée... Rien (ou presque) ne manque, le tout dans une tradition lovecraftienne teintée de formalisme à la Roger Corman, dont le film de Mario Bava revêt souvent la plastique baroque de la saga Edgar Poe. Mais, et c'est là la force des grands du cinéma, **Opération Peur** transcende les limites étroites de son récit, limites qu'un artisan consciencieux et sans génie n'aurait pas manqué de fixer au projet.
Si du génie, Mario Bava n'en a peut-être pas, il possède au moins goût et talent, auxquels s'ajoute une affection démesurée pour l'épouvante. Un amour si fort et si sincère que le scénario d'**Opération Peur**, banal au demeurant, prend les dimensions d'une synthèse des figures imposées de tout un genre. Mieux qu'une compilation habile, c'est une somme orchestrée par trois scénaristes rompus à l'exercice du fantastique. Auprès d'un Mario Bava non-crédité dans la rédaction du script, deux noms familiers des amateurs du genre sont présents au générique : Roberto Natale et Romano Migliorini, les duettistes de **Vierges pour le bourreau** et du **Cimetière des morts-vivants**, toujours dans le domaine de l'épouvante gothique. Quant aux images, sur lesquelles il exerce un contrôle sourcilleux, Bava en confie la gestion technique et la mise en place des éclairages à Antonio Rinaldi qui, à huit reprises, sera son collaborateur, notamment sur **La Planète des vampires**, **Danger Diabolik** et **Cinq filles dans une nuit chaude d'été**.

LA MALÉDICTION DE KARMINGEN

À la demande de Mario Bava, des producteurs Luciano Catenacci (beaucoup de polars et quelques Terence Hill/Bud Spencer par la suite) et Nando Pisani (dont la carrière semble s'arrêter à **Opération Peur** !), Roberto Natale et Romano Migliorini s'attèlent donc à un conte macabre on ne peut plus traditionnel. Tout commence par l'arrivée dans le village de Karmingen d'un jeune et fringant médecin, Paul Eswai. Sur ordre du commissaire Krogen, il doit pratiquer une autopsie sur le cadavre d'une malheureuse, empalée sur un portail. Flanquée d'une belle assistante, Monika, Eswai va de surprise en surprise. Non seulement il se heurte à l'hostilité irrationnelle des habitants, mais il découvre dans le cœur de la morte une pièce de monnaie. Quelques cadavres après, le médecin décroche la clef de l'énigme : la mort tragique, vingt ans plus

tôt, d'une gamine que les villageois laissèrent agoniser au terme d'un accident lors d'une fête. Et aujourd'hui, c'est le fantôme de l'enfant qui réduit substantiellement la population de Karmingen. Vengeance d'outre-tombe donc, dont le cinéaste tire le meilleur parti dans sa fascination pour les ambiances morbides et, entre autres, pour le thème de l'enfance diabolique qu'il exploitera une dernière fois avec **Shock**, son ultime film. Ironiquement, Mario Bava confie le rôle de la petite revenante aux cheveux d'or à un garçon, Valerio Valeri. Impossible en effet pour Bava de trouver une fille qui corresponde à son attente. En désespoir de cause, le réalisateur engage le fils au physique androgyne de son concierge. Une perruque, une robe, et le tour est joué, surtout que le personnage de Melissa ne prononce pas un mot, son regard et son rire en disant déjà fort long sur ses maléfiques intentions. L'image de la vraie fausse fillette démoniaque marquera les esprits, à tel point que le Maestro, Federico Fellini en personne, la reprendra deux ans plus tard dans son sketch de l'anthologie **Histoires extraordinaires**.

De morceaux de bravoure, **Opération Peur** n'en manque pas. Les apparitions de la gamine maudite en premier lieu, mais aussi cette séquence absolument ahurissante où le héros poursuit son propre double dans une succession de pièces toutes identiques. Un tour de force technique et une idée de folie magistralement exploitée. Il est bon de rappeler que Mario Bava, au-delà du cinéaste chevronné qu'il a été, a longtemps compté parmi les créateurs d'effets spéciaux les plus doués de sa génération, obtenant des résultats surprenants avec quelques bouts de ficelle. Ainsi, la scène de la course au double dans **Opération Peur** n'a quasiment rien coûté, sinon des astuces de montage aussi simples qu'efficaces.

LE MAILLON FAIBLE

De toute manière, Mario Bava, comme souvent, n'a pas d'autre choix que l'imagination pour palier au mieux à la modestie du budget mis à sa disposition. D'ailleurs, à l'instar d'un Roger Corman dans la série Edgar Poe, il a fréquemment recours à l'artifice de l'épais brouillard pour dissimuler la trop grande sobriété de certains décors. Un subterfuge certes, mais surtout l'une des signatures esthétiques du genre. Quant à la patte « charnelle » du réalisateur, elle apparaît sous les traits de la belle effrayée, dont la chemise de nuit laisse supposer des formes avantageuses. Un zeste discret d'érotisme incarné par Erika Blanc, petite vedette du cinéma populaire italien des sixties et seventies, surtout remarquée dans des westerns, des séries B d'espionnage, et quelques thrillers horrifiques ou surnaturels (**La Nuit des pétrifiés**, **L'Appel de la chair**). À ses côtés, passablement rigide en médecin dont la raison cartésienne est mise à rude épreuve, Giacomo Rossi-Stuart, transfuge du western, du péplum et du fantastique (avec surtout **The Last Man on Earth** à son palmarès, aussi interprète par Vincent Price) qui, en fin de carrière, échouera dans les navets spatiaux d'Alfonso Brescia.

Loin de bénéficier de la participation de stars du fantastique comme Christopher Lee, Boris Karloff et Barbara Steele (que l'on retrouvera plus tard dans sa carrière), Mario Bava dirige un casting essentiellement composé de routards tout-terrains du bis. Interprètes parfois convaincants, mais le plus souvent faiblards. Un handicap pour **Opération Peur**, mais ce qui pèche dans le jeu très contrasté des acteurs, Mario Bava le rattrape par son goût stylé du décor macabre, des atmosphères lugubres et décadentes, de l'expression d'une terreur viscérale, et d'une cruauté à l'affût de trouvailles morbides. Mieux : à un scénario fort conventionnel et avec des protagonistes stéréotypés, le cinéaste injecte de douloureuses envolées issues de la tragédie antique. Ces fantômes-là ont véritablement de purs échos shakespeariens…

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT **OPERAZIONE PAURA**. ITALIE. 1966. RÉAL.: MARIO BAVA. SCÉN.: MARIO BAVA, ROMANO MIGLIORINI ET ROBERTO NATALE. DIR. PHOT.: ANTONIO RINALDI. MUS.: CARLO RUSTICHELLI. PROD.: LUCIANO CATENACCI ET NANDO PISANI POUR FUL FILMS. INT.: GIACOMO ROSSI-STUART, ERIKA BLANC, FABIENNE DALI, GIANNA VIVALDI, PIERO LULLI, VALERIO VALERI… DUR.: 1H25. INÉDIT EN SALLES. FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : FILMS-ANNONCES - INTERVIEW DE LAMBERTO BAVA.
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

Ci-dessus :
La splendide affiche américaine d'époque.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

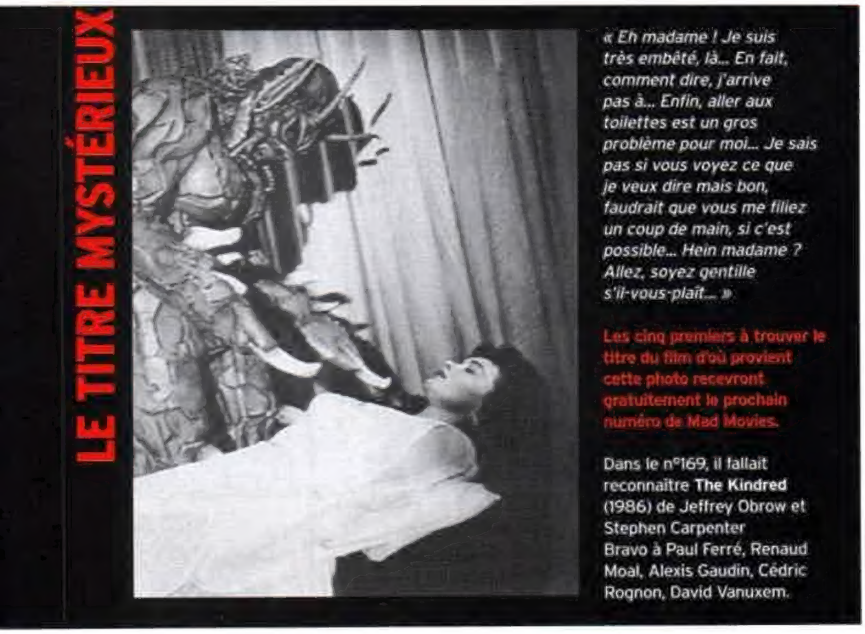
■ Vends DVD **Slime City** (Uncut Movies), **Rabid Grannies**, **Monster in the closet** (Troma), **Le Poing de la vengeance**, **First Mission**, **Le Protecteur**, **Le Magnifique**, **Soif de justice** (Jackie Chan). Prix ultra sympa !! État impec !! Sammy Deslandes. Tél : 06 60 05 55 05.

■ Vds nbrx DVD et VHS : Action, combat, fantastique, horreur, X + affiches + collection inexpliqué (le monde de l'étrange et du mystère) 52 numéros : 95 € ; Liste contre 1 timbre. Rech. DVD VF ou VO : **Dinocroc**, **Beneath Loch Ness**, **Curse of the Komodo**, **Giants**, **The Bone Snatcher**, **Bugs**, **Pterodactyl**, **Boa Vs. Python**, **Arachnia**, **SnakeHead**, **Fish Terror**, **Tail Sting**, **Dragon Fighter**, **Deep Blood**, **Piranha 3**, **Carnosaur 3** *(tu serais pas un peu monomaniaque, toi ?)*. Morel William, Le Village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Rech. en VHS (à prix sympa...) les Films expérimentaux de William S. Burroughs, Brion Gysin (**Destroy All National Thought, Theefilm, Comissionners of Sewers**...), Kenneth Anger (**Magic Lantern Cycle**...) ainsi que **Ozone** de J.R. Bookwalter. 06 71 84 14 30, après 19h00.

■ Si vous aimez la littérature d'anticipation, le fantastique, le jeu vidéo et la Science-Fiction, venez découvrir mon site perso : http://site.voila.fr/sebastien.denizart. Vous pourrez y déposer gratuitement vos œuvres, littéraires ou autres, pour les faire connaître. Vous pourrez même participer à l'écriture d'un roman d'anticipation à épisodes. Nous sommes toujours à la recherche de plumes talentueuses. Sébastien Denizart, 12 place Antoine Tacq, Lille.

■ Vends en VHS : **Tueurs au Karaté**, **Affliction**, **Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia**, **La Grande trouille**, **Dynamite Jones**, **Orca**, **Joy et Joan**, **Croix de fer**... Liste complète sur demande. Jean-Louis Zaccariottto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.



■ Vds Mad-Movies 1970 à 2000, Ecran Fantastique les 3 Séries, Monster Bis, Ciné Zine Zone, Midi Minuit Fantastique, Impact, GoreZone, Fangoria, Fantastyka... Affiches : **Bloody Bird**, **Evil Dead 2**, **Freddy**, **Dolls**, **Blue Holocaust**... *(ben alors mon gars, tu fais ton analyse ou quoi ? Fini le fantastique ?)* Fanzines + magazines de plusieurs pays, dossiers de presse, livre de poche... Mr. Guillaume Trivin, 1 Place Paul Elvard, 38420 Le Versoud.

■ Recherche et achète photos + Films avec Sybil Danning (le grand amour de ma vie) *(ah ouais, quand même...)*. Pascal au 03 20 31 19 25 *(allô Pascal, c'est Sybil, je voulais te dire : arrête de me suivre partout ou je vais appeler les flics hein...)*.

■ Vds DVD Z1 et Z2 10E et 15 €. 400 Affiches ciné de 1969 à 1995. Lot 1800 € où détail. Jeux photos, revues : Première, Mad Movies, E.F., CinéNews, Impact, Studio, Hors Séries, Clap Mag, DVDVision, LucasFilm Mag + BD Comics. Liste contre 4 timbres à Mr Patrick Deshayes, 6 rue de la pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vds collection de livres SF, fantastique, polar, littérature, best sellers, poches et grand format. Excellent état, bas prix. Liste détaillée gratuite. Mr Padovani, 90 rue République 130002 Marseille. Tél. : 04 91 91 75 09.

■ Propose 400 CD de B.O. de films et séries TV des années 50/70 : Péplums, westerns, SF, fantastique, cape et épée... Liste détaillée compositeurs anglo-saxons ou italiens sur demande : Ronan Quéau, 4 chemin du Stade, 29100 Le Juch.

■ Vds nombreuses figurines en rapport avec le cinéma, en loose ou en blisters, nombreuses affiches et magazines cinéma : Mr. Bastogne Michel, 34 rue Augustin Daumas, 83000 Toulon (liste contre 2 timbres à 0,50 €).

■ Vds nombreux DVD (**Baise-moi** *(non pas ce soir, j'ai la migraine...)*, **Les Tueurs à la lune de miel**, **Le Masque du démon**, **Hypnose**...) entre 5 et 9 € pièce. Liste complète contre une enveloppe timbrée à : David Bucci, 4 Bd Dupleix, 59400 Cambrai.

■ Vds BD Marvel : Strange, Titans, Nova, RCM, Top BD et aussi Hulk, Spider-Man, Conan... et plein d'autres comics. Liste sur demande. Tél. : 06 13 98 92 93. À bientôt ! *(c'est ça, et bien le bonjour à la petite famille !)*

■ Chevalier de 29 ans, charmant et sympa, cherche jeune princesse 20/25 ans, sérieuse et sincère pour vivre une belle complicité *(t'es sûr qu'en plus de ça, tu rechercherais pas un p'tit DVD ou une affiche, juste pour la forme, comme ça...)*. Joindre photo au courrier. Réponse assurée. Philippe Dalphin, 12 rue Bellevue 01590 Dortan. *(et là, la fin de la petite annonce est signée Fifi, mais on a décidé de pas le signaler pour te laisser toutes tes chances... Oups, trop tard !)*

■ Vends Mad Movies (n° 11 à 21, 30...), Midi Minuit Fantastique (n° 1 à 13), L'Écran Fantastique (2 à 12...), Impact, fanzines, revues étrangères, VHS originales... Liste contre enveloppe timbrée : David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche. *(...Cordiche ! Qu'est-ce qu'on se marre quand même !)*

■ Vds collection livres gore éd. Fleuve noir (113 n° + le HS le bel effet gore) + livres C. Barker (ex. : *Livre de sang*, *Cabale*...), E. Poe, Lovecraft. Possibilité d'échange contre DVD zone 2. Écrire à Mr. Reitenbach Marc, 21 rue colonel Dumont, 38000 Grenoble.

■ Recherche anciens guides vidéos films édités avant 1990 : Vidéo 7 *(et son fameux cahier spécial fion !)*, l'Officiel des cassettes vidéos ou tout autre guides vidéos films. Tél. : 06 65 35 06 63.

■ Vds K7 vidéo + DVD : films rares de SF, fantastique, péplums, westerns, comédies et autres genres. Tél. le soir après 19h30 au 04 50 38 68 68.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE**
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

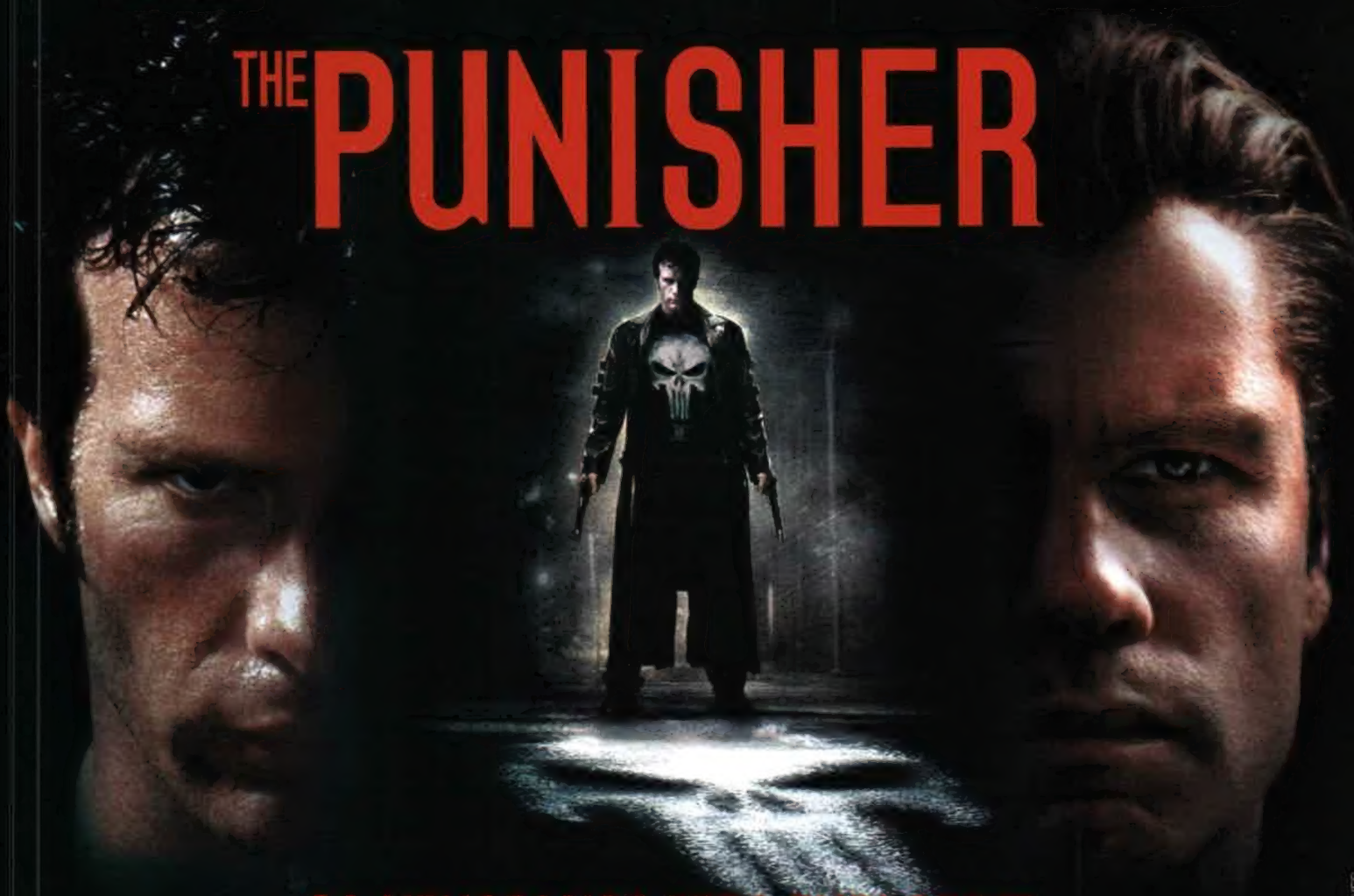
Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

TOM JANE

JOHN TRAVOLTA

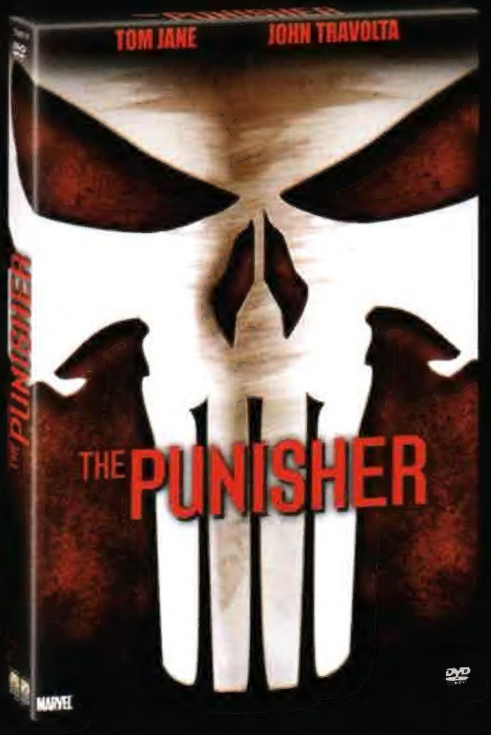
THE PUNISHER



SA VENGEANCE SERA EXPLOSIVE

Interactivité

- Commentaire audio du réalisateur
- Journal de guerre : sur le plateau de THE PUNISHER
- La réalité du tournage : les cascades du PUNISHER
- Scènes supplémentaires
- Clip musical "Step up" des Drowning Pool
- Films annonces



INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

© 2004 MARVEL CHARACTERS, INC. TOUS DROITS RESERVES.

COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO

MARVEL

EN DVD & VHS LE 7 DECEMBRE 2004

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

FARSCAPE

L'INTÉGRALE DE LA SAISON 2

RETROUVEZ VOS HÉROS PRÉFÉRÉS
DANS DE NOUVELLES AVENTURES PLEINES
DE REBONDISSEMENTS ET DE SUSPENS.

DISPONIBLE
LE 9 DÉCEMBRE 2004

BONUS

▲ Histoires de : John Crichton, Aeryn Sun, Pa'u Zotoh Zhaan, Chiana, Ka D'Argo,
▲ Biographies ▲ Scènes supplémentaires en VOST ▲ Galerie de Photos
▲ Commentaire audio sur Clarté Dangereuse et Faux Retour en VOST
▲ Les Races Aliens ▲ Descriptions des Aliens ▲ Vaisseaux et armes ▲ Portrait de Chiana en VOST
▲ Générique en V.O de la Saison 3 ▲ Bande annonce de la Saison 2

INCLUS EN CADEAU UN DVD Andromed

S.C.T.H.V. DISTRIBUTION